

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (INaLF)

[Les] Cariatides [Document électronique] / Théodore de Banville

#### AVANT-PROPOS

p3

De tous les livres que j' ai écrits, celui-ci est le  
seul pour lequel je n' aie pas à demander  
l' indulgence, car j' ai eu le bonheur de l' achever de  
ma seizième à ma dix-huitième année, c' est-à-dire à  
cet âge divinement inconscient où nous subissons  
vraiment l' ivresse de la muse, et où le poète produit  
des odes comme le rosier des roses. Je crois le  
rendre aujourd' hui au public tel que je lui ai donné  
jadis. Cependant, j' ai corrigé des fautes trop  
évidentes, çà et là récrit une page mal venue, et  
même remplacé certaines pièces entièrement démodées  
par d' autres composées à la même époque, car dans  
mes vers de ce temps-là je n' avais qu' à prendre et  
à choisir. Mais je pense que dans la forme comme  
dans l' esprit, mon premier recueil n' a pas été  
altéré par ces indispensables corrections, car il  
ne dépendait pas de moi-même de détruire sa naïve  
bravoure et son invincible fleur de jeunesse.

p4

Les strophes qui ouvrent ce volume avaient été  
écrites par moi sur l' exemplaire de la première  
édition des *cariatides* offert à ma mère  
bien-aimée. Je les imprime à présent pour donner un  
nouveau témoignage de respect et d' amour à sa chère  
mémoire.

*Théodore De Banville.*

*Paris, 14 mars 1877.*

p-s. lors de la plus récente réimpression des  
*cariatides*, j' avais déjà écrit sur le titre ces  
mots imprudents : *édition définitive*. cependant,  
cette fois encore, j' ai trouvé dans mon premier livre  
beaucoup de fautes enfantines, et je les ai

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

corrigées. Mais à présent, je crois bien que c' est fini, et que je n' y reviendrai plus.

A MA MERE

p5

*Madame élisabeth Zélie De Banville*

ô ma mère, ce sont nos mères  
dont les sourires triomphants  
bercent nos premières chimères  
dans nos premiers berceaux d' enfants.  
Donc reçois, comme une promesse,  
ce livre où coulent de mes vers  
tous les espoirs de ma jeunesse,  
comme l' eau des lys entr' ouverts !  
Reçois ce livre, qui peut-être  
sera muet pour l' avenir,  
mais où tu verras apparaître  
le vague et lointain souvenir

p6

de mon enfance dépensée  
dans un rêve triste ou moqueur,  
fou, car il contient ma pensée,  
chaste, car il contient mon coeur.  
*juillet 1842.*

LES CARIATIDES

c' est un palais du dieu, tout rempli de sa gloire.  
Cariatides soeurs, des figures d' ivoire  
portent le monument qui monte à l' éther bleu,  
fier comme le témoin d' une immortelle histoire.  
Quoique l' archer soleil avec ses traits de feu  
morde leurs seins polis et vise à leurs prunelles,  
elles ne baissent pas les regards pour si peu.  
Même le lourd amas des pierres solennelles  
sous lesquelles Atlas plierait comme un roseau,  
ne courbera jamais leurs têtes fraternelles.  
Car elles savent bien que le mâle ciseau  
qui fouilla sur leurs fronts l' architrave et les  
frises  
n' en chassera jamais le zéphyre et l' oiseau.  
Hirondelles du ciel, sans peur d' être surprises  
vous pouvez faire un nid dans notre acanthe en fleur :

vous n' y casserez pas votre aile, tièdes brises.

p7

ô filles de Paros, le sage ciseleur  
qui sur ces médaillons a mis les traits d' Hélène  
fuit le guerrier sanglant et le lâche oiseleur.  
Bravez même l' orage avec son âpre haleine  
sans craindre le fardeau qui pèse à votre front,  
car vous ne portez pas l' injustice et la haine.  
Sous vos portiques fiers, dont jamais nul affront  
ne fera tressaillir les radieuses lignes,  
les héros et les dieux de l' amour passeront.  
Les voyez-vous, les uns avec des folles vignes  
dans les cheveux, ceux-là tenant contre leur sein  
la lyre qui s' accorde au chant des hommes-cygnés ?  
Voici l' aïeul Orphée, attirant un essaim  
d' abeilles, Lyaeus qui nous donna l' ivresse,  
éros le bienfaiteur et le pâle assassin.  
Et derrière Aphrodite, ange à la blonde tresse,  
voici les grands vaincus dont les cœurs sont brisés,  
tous les bannis dont l' âme est pleine de tendresse ;  
tous ceux qui sans repos se tordent embrasés  
par la cruelle soif de l' amante idéale,  
et qui s' en vont au ciel, meurtris par les baisers,  
depuis Phryné, pareille à l' aube orientale,  
depuis cette lionne en quête d' un chasseur  
qui but sa perle au fond de la coupe fatale,  
jusqu' à toi, Prométhée, auguste ravisseur !  
Jusqu' à don Juan qui cherche un lys dans les  
tempêtes !  
Jusqu' à toi, jusqu' à toi, grande Sappho, ma soeur !

p8

J' ai voulu, pour le jour des éternelles fêtes  
réparer, fils pieux de leur gloire jaloux,  
le myrte et les lauriers qui couronnent leurs têtes.  
J' ai lavé de mes mains leurs pieds poudreux. Et vous,  
plus belles que le chœur des jeunes atlantides,  
alors qu' ils vous verront d' un oeil terrible et doux,  
saluez ces martyrs, ô mes cariatides !  
*juillet 1842.*

DERNIERE ANGOISSE

au moment de jeter dans le flot noir des villes  
ces choses de mon cœur, gracieuses ou viles,  
que boira le gouffre sans fond,

ce gouffre aux mille voix où s'en vont toutes choses,  
et qui couvre d'oubli les tombes et les roses,  
je me sens un trouble profond.

Dans ces rythmes polis où mon destin m'attache  
je devrais servir mieux la muse au front sans tache ;  
au lieu de passer en riant,  
sur ces temples sculptés dont l'éclat tourbillonne  
je devrais faire luire un flambeau qui rayonne  
comme une étoile à l'orient ;  
rebâtir avec soin les histoires anciennes,  
à chaque monument redemander les siennes,  
dont le souvenir a péri ;  
chanter les dieux du nord dont la splendeur étonne,  
à côté de Vénus et du fils de Latone  
peindre la fée et la péri ;

p9

ranimer toute chose avec une syllabe,  
l'ogive et ses vitraux de feu, le trèfle arabe,  
le cirque, l'église et la tour,  
le château fort tout plein de rumeurs inouïes,  
et le palais des rois, demeures éblouies  
dont chacune règne à son tour ;  
les murs tyrrhéniens aux majestés hautaines,  
les granits de Memphis et les marbres d'Athènes  
qu'un regard du soleil ambra,  
et des temps révolus éveillant le fantôme,  
faire briller auprès d'un temple polychrome  
le colisée et l'alhambra !  
J'aurais dû ranimer ces effroyables guerres  
dont les peuples mourants s'épouvantaient naguères,  
meurtris sous un rude talon,  
dire Attila suivi de sa farouche horde,  
Charlemagne et César, et celui dont l'exorde  
fut le grand siège de Toulon !  
Puis, après tous ces noms, sur la page choisie  
écrire d'autres noms d'art et de poésie,  
dont le bataillon espacé  
par des poèmes d'or, dont la splendeur enchaîne  
l'époque antérieure à l'époque prochaine,  
illumine tout le passé !  
Dans ce grand panthéon, des dalles jusqu'aux cintres  
graver des noms sacrés de chanteurs et de peintres,  
d'artistes rêvés ardemment ;  
à chacun, soit qu'il cherche un poème sous l'arbre,  
ou qu'il jette son cœur dans la note ou le marbre,  
faire une place au monument !

p10

Dire Moïse, Homère à la voix débordante  
qui contenait en lui Tasse, Virgile et Dante ;  
dire Gluck, penché vers l' éden,  
Mozart, Goethe, Byron, Phidias et Shakspeare,  
Molière, devant qui toute louange expire,  
et Raphaël et Beethoven !  
Montrer comment Rubens, Rembrandt et *Michel-Ange*  
*mélangeaient la couleur et pétrissaient la fange*  
*pour en faire un Jésus en croix ;*  
*et comment, quand mourait notre art paralytique,*  
*apparurent, guidés par l' instinct prophétique,*  
*le grand Ingres et Delacroix !*  
*Comment la statuaire et la musique aux voiles*  
*transparents, ont porté nos coeurs jusqu' aux étoiles ;*  
*nommer David, sculptant ses dieux,*  
*Rossini, gaieté, joie, ivresse, amour, extase,*  
*et Meyerbeer, titan ravi sur un Caucase*  
*dans l' ouragan mélodieux !*  
*Mais surtout dire à tous que tu grandis encore,*  
*ô notre chêne ancien que le vieux gui décore,*  
*arbre qui te déchevelais*  
*sur le front des aïeux et jusqu' à leur épaule,*  
*car Gautier et Balzac sont encore la Gaule*  
*de Villon et de Rabelais !*  
*Montrer l' antiquité largement compensée,*  
*et comparant de loin ces oeuvres de pensée*  
*qu' un sublime destin lia,*  
*répéter après eux, dans leur langage énorme,*  
*ce que disent les vers de Marion Delorme*  
*aux chapitres de Lélia !*

p11

*Pas à pas dans son vers suivre chaque poème,*  
*chaque création arrachée au ciel même,*  
*et surtout le vers de Musset,*  
*Fantasio divin, qui, soit qu' il se promène*  
*dans les rêves du ciel ou la souffrance humaine,*  
*devient un vers que chacun sait !*  
*Enfin, pour un moment traînant mes muses blanches*  
*sur les hideux tréteaux et les sublimes planches,*  
*aller demander au public*  
*les noms de ceux qui font sa douleur ou son rire,*  
*puis, avant tous ces noms, sur le feuillet inscrire*  
*George, Dorval et Frédérick !*  
*Ainsi, des temps passés relevant l' hyperbole,*  
*et, comme un pèlerin, apportant mon obole*

*à tout ce qui luit fort et beau,  
j' aurais voulu bâtir sur l' arène mouvante  
un monument hardi pour la gloire vivante,  
pour la gloire ancienne un tombeau !  
Hélas ! Ma folle muse est une enfant bohème  
qui se consolera d' avoir fait un poème  
dont le dessin va de travers,  
pourvu qu' un beau collier pare sa gorge nue,  
et que, charmante et rose, une fille ingénue  
rie ou pleure en lisant ses vers.  
juillet 1842.*

## LA VOIE LACTEE

p12

*à Victor Perrot*  
déesse, dans les cieux éblouissants, la voie  
lactée est un chemin de triomphe et de joie,  
et ce flot de clarté qui dans le firmament  
jette parmi l' azur son blanc embrasement  
semble, dans sa splendeur en feu qui s' irradie,  
produit par un foyer unique d' incendie.  
Mais quand notre regard dans l' éther rempli d' yeux  
monte vers l' océan céleste que les dieux  
font rouler des Gémeaux de flamme au Sagittaire,  
il y voit flamboyer des astres dont la terre  
admire en pâlisant la sereine splendeur,  
et dans le vaste flot sacré dont la candeur  
éclate et de la nuit blanchit les sombres voiles,  
il voit s' épanouir des millions d' étoiles.  
Telle est la poésie : à travers le lointain  
des âges, qui s' enfuit, comme au riant matin  
devant les flèches d' or à vaincre habituées  
s' enfuit le triste chœur frissonnant des nuées,  
elle nous apparaît d' abord confusément,  
lueur, flambeau, clarté, vaste éblouissement  
de porteurs de lauriers et de porteurs de lyre  
à l' homme encor sauvage enseignant leur délire ;

p13

puis nous reconnaissons parmi des spectres vains  
les inventeurs sacrés, les beaux géants divins,  
pareils à des lions dont la fauve crinière  
embrase leurs fronts d' or que baise la lumière.  
ô Calliope ! Muse aux chastes bras de lys,

avant tous, dans les jours lointains je vois ton fils  
Orphée, et je salue au riant crépuscule  
ce roi héros qui fut le compagnon d' Hercule.  
Je le vois sur l' Argo ; déjà courbant leurs fronts,  
Jason, Téphys, Idas de leurs gais avirons  
frappent les flots ; mais lui, tenant la lyre, il  
chante.  
Tous les monstres marins sur la mer qu' il enchante  
montent, heurtant leurs flancs vermeils et se pressant  
pour suivre le vaisseau rapide en bondissant ;  
et cherchant le héros avec un doux murmure,  
le vent caressant fait voler sa chevelure.  
Puis je le vois, plus tard, soumettant à sa voix  
l' âpre désert, vainqueur des antres et des bois ;  
car, ô déesse, alors sur les monts du Rhodope  
ou sur le sombre Hémus que la nue enveloppe,  
attirés par ses chants, pins, yeuses, cyprès,  
les arbres pour venir l' écouter de plus près  
déchiraient follement en leurs fureurs divines  
la terre qui tenait captives leurs racines ;  
et, sans songer à fuir leurs souffles arrogants  
restant pour l' écouter dans les noirs ouragans,  
la colombe des cieux laissait tomber sa plume  
sur le flot irrité du torrent blanc d' écume ;  
les aigles oubliaient de prendre leur essor ;  
la tigresse tournait une prunelle d' or  
vers ses regards voilés par ses longues paupières,  
et sa voix éveillait des âmes dans les pierres.  
Temps quatre fois heureux où des vers ont changé  
une arène infertile en éden ombragé !  
" au haut de la colline, une plaine déserte

p14

et sans ombre, étalait son tapis d' herbe verte.  
Sitôt que le poète issu du sang des dieux  
y vint, et que la corde aux sons mélodieux  
résonna sous ses doigts, alors l' ombre prochaine  
accourut. Ni ton arbre, ô chaon ! Ni le chêne  
touffu ne manqua, ni le frêne meurtrier,  
ni l' érable qui saigne et le chaste laurier.  
Puis le tilleul ami, l' héliade pleureuse,  
les tendres noisetiers et la tremblante yeuse  
groupèrent leurs rameaux près du sapin sans noeuds  
et du hêtre, étonnés de trouver auprès d' eux  
le saule et le lotus amants des blondes rives ;  
puis le myrte léger, le buis aux teintes vives  
qui bravent tous les deux le souffle des hivers,  
et le figuier poreux qui s' orne de fruits verts,



et le mûrier portant sa récolte sanglante,  
et le prix immortel d' une victoire lente,  
la palme. Vous aussi vous vîntes, enlaçant  
l' ormeau, lierre aux cent mains, la vigne en  
l' embrassant !

Et près de vous le pin, dont la tête se mêle  
aux blancheurs de la nue, arbre aimé de Cybèle  
depuis que son écorce emprisonna la chair  
du bel Attis, et prit l' enfant qui lui fut cher ;  
enfin, suivant aussi le charme qui le guide,  
le cyprès, des forêts mouvante pyramide,  
arbre aujourd' hui, jadis ami du dieu changeant  
dont la cithare est d' or et dont l' arc est d' argent. "  
et dès que sous ce dôme ombragé le poète  
eut doré de ses chants la paisible retraite  
et que l' archet frémit, tout l' univers créé  
vint rafraîchir sa lèvre à ce torrent sacré ;  
le lion, dont les yeux lancent la mort, cet hôte  
de la caverne sombre et de la forêt haute,  
cessa pour un moment de répandre l' effroi ;  
le tigre dépouilla ses colères de roi,

p15

et se laissa bercer dans un tendre vertige ;  
bien plus, en ce moment, ineffable prodige !  
Les stériles rochers où l' oiseau fait son nid  
quittèrent la montagne et ses flancs de granit ;  
la brise tut ses chants, l' aigle quitta son aire,  
le ruisseau ralentit sa démarche légère,  
et dans l' arbre amoureux les dryades des bois  
turent leurs vagues chants pour la première fois.  
Dans cet enivrement, les muses aonides  
quittèrent sans regret les demeures splendides  
où l' écho retentit d' harmonieux accords,  
et le mont verdoyant où les lys de leur corps  
font comme une guirlande à la noire fontaine,  
où le Permesse tombe et meurt dans l' Hippocrène,  
où le sombre Olmius, avec un doux fracas,  
bleuit d' un long baiser leurs membres délicats ;  
et les dieux, sur l' Olympe où la jeune déesse  
leur verse à flots vermeils l' éternelle jeunesse  
avec les vins sanglants par l' amour embrasés,  
oublièrent enfin les immortels baisers.  
Chacun prêta l' oreille aux premiers chants du cygne :  
celui qui ralentit les nuages d' un signe,  
Mercure ailé, Junon si belle en son courroux,  
Lyaeus accoudé sur les grands lions roux,  
puis la blonde Aphrodite à la prune noire,

Thétis, dont un rayon baise les pieds d'ivoire,  
Mars, Diane, Pallas aux yeux profonds et bleus,  
et Phébus rayonnant dans l'azur nébuleux.  
Sous ce profond regard de la voûte étoilée  
le poète eût senti son âme consolée,  
s'il n'eût été choisi pour la grande douleur  
que les dieux immortels égalent à la leur,  
et s'il n'eût regretté ce type insaisissable  
comme une goutte d'eau dans un désert de sable,  
ce spectre qui de loin vous fait voir un sein nu

p16

et fuit, vierge, un amant qui ne l'a pas connu.  
Oh ! Pour que dans mes vers ton doux nom  
resplendisse,  
victime aux pieds légers, réponds, jeune Eurydice !  
Le ciel t'envoyait-il à notre humanité  
pour montrer qu'ici-bas l'éternelle beauté  
ne se révèle à nous que dans l'éclair d'un rêve ?  
Blonde et rieuse enfant, douce comme notre ève,  
n'étais-tu pas, avec ton front chaste et divin,  
l'image du bonheur que nous touchons en vain,  
qui nous apparaît tel que nos vœux le choisissent,  
et qui s'évanouit quand nos mains le saisissent ?  
Qu'avais-tu fait aux dieux ? à quoi pensait la mort,  
quand les bois gémissant la virent, sans remord  
sur ta lèvre surprise éteignant la parole,  
fermer ta bouche en fleur ainsi qu'une corolle ?  
Eurydice ! Pendant que de son pas léger  
elle fuyait les cris d'un insolent berger,  
courant éperdûment dans les vertes campagnes  
de la Thrace, avec les naïades ses compagnes,  
elle tomba, mordue au pied par un serpent.  
Déroulant ses anneaux et dans l'herbe rampant,  
le monstre au cou livide et qu'une bave arrose,  
furtif, avait rampé vers son talon de rose,  
et mis ses crocs affreux dans cette jeune chair.  
Les dryades, pleurant son front qui leur fut cher,  
crurent qu'en la perdant la terre était changée.  
On entendit gémir la cime du Pangée ;  
le dur géant Rhodope eut de longs désespoirs ;  
les sanglots éclataient parmi ses rochers noirs,  
et le ciel vit les pleurs de la froide Orithye.  
Pour Orphée, anxieux et l'âme anéantie,  
sur son front portant l'ombre ainsi qu'un noir  
vautour,  
de l'aube à la nuit noire il chantait son amour,  
pâle, effrayant, en proie au sinistre délire,

et des cris douloureux s' échappaient de sa lyre.

p17

Enfin, brûlant toujours de feux inapaisés,  
cherchant la vierge enfant ravie à ses baisers,  
il pénétra parmi les gorges du Ténare ;  
il entra dans le bois où la lumière avare  
se voile et meurt, où les vains spectres par milliers  
se pressent, comme font des oiseaux familiers  
qui vont rasant la terre et dont le vol hésite.  
Il apaisa le flot bouillonnant du Cocyte,  
et même il vit au fond de l' enfer souterrain  
les dieux de l' ombre assis sur leurs trônes d' airain.  
Il chantait, voix mêlée à la lyre divine ;  
les dieux voyaient l' amour vivant dans sa poitrine ;  
sans doute ils eurent peur qu' en leur morne tombeau  
l' archer désir lui-même avec son clair flambeau  
ne parût, et domptant le Styx aux vagues sombres,  
ne redonnât la vie au vain peuple des ombres.  
Muse ! Tu sais comment, subjugué par ses vers,  
Pluton qui règne, assis près des gouffres ouverts  
et des pics trop brûlés pour que l' herbe y verdisse,  
rendit au roi chanteur la tremblante Eurydice,  
et comment, ô douleur ! Vaincu par son amour  
Orphée, en arrivant presque aux portes du jour  
se retourna pour voir plus tôt la bien-aimée.  
Elle s' évanouit en légère fumée.  
La mort couvrait de nuit son visage riant,  
et, triste, elle appelait Orphée en s' enfuyant  
vers le gouffre béant et d' où sortaient des râles,  
tendant encor vers lui ses mains froides et pâles,  
et repassant déjà le fleuve au noir limon.  
Pendant sept mois entiers, sur les bords du Strymon,  
Orphée en pleurs, de tous évitant les approches,  
dans les antres glacés vécut parmi les roches.  
Parmi les durs frimas où fleurissent les lys  
de l' âpre neige, aux bords glacés du Tanaïs  
il erra, savourant le funeste délice

p18

de sa douleur, toujours chantant son Eurydice.  
Les ménades hurlant dans leurs terribles jeux,  
l' aperçurent un jour du haut d' un mont neigeux.  
Les tigres à ses pieds se couchaient pleins d' ivresse,  
et les chênes, suivant sa voix enchanteresse,  
venaient vers le divin poète en se mouvant.  
L' une d' elles, sauvage et les cheveux au vent,

s' écria : le voilà, celui qui nous méprise !  
Et les cris furieux se mêlaient dans la brise  
et le son de la flûte et le bruit des tambours  
épouvantaient la nue, et devant les dieux sourds,  
rouges, à coups de thyrses, à coups de branches  
d' arbre,  
lui jetant de la terre et des rochers de marbre,  
même pour l' en frapper, dans les sillons bourbeux  
arrachant follement les cornes des grands boeufs,  
comme un farouche essaim, les ménades hurlantes  
déchirèrent son corps avec leurs mains sanglantes,  
et leurs cris étouffaient ses plaintes et sa voix  
impuissante à charmer pour la première fois,  
car un dieu dans leurs coeurs avait mis cette fièvre,  
et l' âme du héros s' échappa de sa lèvre.  
" les oiseaux, les lions, les rochers et les bois  
te pleurèrent, Orphée ! Attirée à ta voix  
si souvent, la forêt laissa comme une veuve  
l' ornement de son front pour te pleurer ; le fleuve  
crût de ses pleurs ; voilant son sein de toutes parts  
avec son deuil, la nymphe eut les cheveux épars.  
Le corps gît en lambeaux ; et, prodige ! Quand  
l' ébre  
roule avec lui la tête et la lyre célèbre,  
la lyre cherche un son plaintif, qu' en expirant  
la voix plaintive mêle aux plaintes du torrent. "  
on dit qu' en ce moment, par un instinct de mère,  
Calliope sentit une douleur amère ;  
que sa voix tressaillit dans son essor vainqueur,  
et que son divin sang reflua vers son coeur.

p19

Saluant du regard ses légères compagnes,  
elle vole dans l' air, plane sur les campagnes,  
et pâle, ses cheveux dénoués sur son flanc,  
touche enfin, mais trop tard, au rivage de sang.  
Elle ne pleura pas, la mère douloureuse !  
Mais regarda longtemps le flot que le flot creuse,  
et laissant retomber ses voiles, montra nu  
le chef-d' oeuvre sacré de son corps inconnu.  
C' en est fait, ce beau corps a roulé sous la vague,  
le fleuve soulevé pousse un murmure vague,  
fait briller son oeil glauque, et, trois fois agité  
de caresser dans l' ombre une divinité,  
cherche dans son transport une force nouvelle  
pour meurtrir follement cette chair immortelle.  
Ivre, le vent gémit, et les arbres dans l' air  
font craquer sourdement leurs grands rameaux ; l' éclair

enveloppe le ciel d' un sanglant crépuscule,  
et frissonnant, le jour s' épouvante et recule,  
et toute la nature, émue en ce moment,  
jette de sa poitrine un long gémissment.  
Les hommes, effrayés et baissant la paupière,  
brûlent un encens pur dans leurs temples de pierre,  
jusqu' à ce que le ciel, en essuyant ses pleurs,  
déroule avec Iris l' écharpe aux sept couleurs,  
et que l' onde calmée où ce rayon s' argente  
couvre son dos uni d' une moire changeante.  
Alors, le regard trouble et la bouche en sanglots,  
la muse reparaît sur l' écume des flots,  
non telle qu' autrefois Cypris, la vierge blonde,  
jaillit dans la clarté sur l' écume de l' onde,  
mais farouche, plaintive, et sur un sein de lys  
te serrant, douce Lyre, échappée à son fils !  
Puis elle alla s' asseoir aux sables du rivage,  
les yeux illuminés d' une terreur sauvage,  
les cheveux dénoués et mêlés de roseaux,

p20

et l' épaule bleuie à l' étreinte des eaux.  
Là, pleine d' amertume en son âme qui saigne,  
et regardant les fronts que la lumière baigne,  
elle chercha des yeux le mortel assez grand  
pour tenir la cithare où pleure un souffle errant.  
Mais nul n' osa prétendre à ce divin trophée  
de mort et d' harmonie. Ainsi mourut Orphée,  
la Lyre. Mais plus tard ce fut de son esprit  
errant dans les grands bois où l' herbe en fleur  
sourit,  
mais que le bûcheron frappe de sa cognée ;  
ce fut de son amour, de son âme indignée  
que naquirent tous ceux dont le chant vif et clair  
s' envole dans l' orage en feu comme l' éclair  
et plane comme un aigle au sein des cieux féeriques,  
les dompteurs, les charmeurs, les poètes lyriques :  
Tyrée, Alcée en pleurs dont les vers fulgurants  
ont jeté la terreur dans l' âme des tyrans,  
et dont la sombre haine invincible et crispée  
se retrouve, ô Chénier ! Sur ta tête coupée ;  
Pindare que d' en haut suivent les dieux épars,  
qui chante dans le bruit des coursiers et des chars  
et qui s' envole au but sacré tout d' une haleine !  
Et toi, grande Sappho, reine de Mitylène !  
Lionne que l' amour furieux enchaîna,  
près de la mer grondante, avec son érinna,  
elle enseignait le rythme et ses délicatesses

au troupeau triomphal des jeunes poétesses,  
et glacée et brûlante, au bruit amer des flots  
elle mêlait des cris de rage et des sanglots.  
éros, qui nous atteins avec des flèches sûres,  
de quels feux tu brûlas et de quelles blessures  
son chaste sein meurtri par le baiser du vent !  
Mais comme rien ne meurt de ce qui fut vivant,  
sa colère amoureuse et de souffrance avide,  
plus tard devait dicter sa plainte au fier Ovide

p21

qui, choisissant l' amour, eut la meilleure part,  
et frémir dans les vers d' Horace et de Ronsard.  
Mille chanteurs ont dit chez nous, riants orphées,  
les chevaliers héros protégés par les fées ;  
Villon, ce bel enfant qui n' eut ni feu ni lieu,  
a chanté sa ballade en riant comme un dieu,  
et Marot, comme un faune escaladant la cime  
du mont sacré, baisa les lèvres de la rime ;  
l' harmonieux Ronsard fit vibrer sous ses doigts  
la glorieuse lyre où sommeillent des voix,  
et joyeux, anima de son archet d' ivoire  
un Tempé souriant près de la verte Loire.  
Pindare, son aïeul, lui dit les grands secrets,  
et les nymphes baisaient son front dans les forêts.  
Attirant sur ses pas, au milieu des déesses,  
un troupeau louangeur de rois et de princesses,  
il nous rendait Properce et Tibulle et ce doux  
Catulle, et ses chansons apprivoisaient des loups.  
Au tiède renouveau, sous la verdure tendre  
Cythérée amenait son enfant pour l' entendre.  
Comme un rouge soleil entouré d' astres d' or  
il régnait, et, charmeur d' âmes, volait encor  
le sonnet et la rime enflammée à Pétrarque ;  
et par lui, ravissant l' inexorable Parque,  
victorieuse, comme en un festin d' amour  
le vin de pourpre emplît un vase au pur contour,  
l' âme française entra dans les mètres d' Horace  
élégants et précis. Voilà comment la race  
d' Orphée, ainsi qu' un vol d' abeilles au doux miel,  
arriva jusqu' à nous des profondeurs du ciel.  
Mais bien avant que sur la terre émerveillée  
l' ode aux cris éclatants ne se fût réveillée,  
un homme colossal, une lyre à la main,  
se leva pour chanter un combat surhumain.  
Comment dire ton nom, ton nom, géant Homère !

p22

Qui dominas du front cette Grèce ta mère,  
et qui, roulant tout bas, spectre pâle et hagard,  
ta prunelle d' azur, sans flamme et sans regard,  
laissas couler un jour de ta main gigantesque  
toute l' antiquité, comme une grande fresque !  
Où sont tes dieux ravis dans l' éblouissement  
et tes héros plus grands que tes grands dieux ?  
Comment  
donnerai-je à mon vers une assez forte haleine  
pour chanter les héros et le chanteur d' Hélène ?  
Qui t' instruisait, ô roi ? Quels secrets épiés  
t' apprirent ces mortels qui rampaient sous tes pieds ?  
Qui t' avait révélé, vieux mendiant des routes,  
le ciel éblouissant et ses splendides voûtes ?  
Qui t' a fait voir un jour, d' un oeil épouvanté,  
le maître dans sa gloire et dans sa majesté ?  
N' étais-tu pas le fils d' Apollon, dieu de Sminthe,  
qui dicte à ses enfants une suave plainte ?  
Ou, dieu toi-même, un jour, l' âme pleine de fiel,  
Jupiter t' avait-il précipité du ciel,  
et ne cachais-tu pas, dans ton idolâtrie,  
un souvenir lointain de ta vieille patrie ?  
Nul ne le sut. Tu vins, et d' un ton compassé,  
un pied sur l' avenir, l' autre sur le passé,  
tu chantas à grands flots ces créations pures,  
fleuve où s' abreuveront les cent races futures !  
Tu marchais, échangeant, fier de ta pauvreté,  
quelque repas furtif pour l' immortalité,  
disant au peuple sourd à force d' insolence :  
nation, je te voue à la nuit du silence !  
Pour l' immense avenir enflant ta large voix,  
mendiant, t' asseyant à la table des rois,  
et parmi les rayons, comme un essaim farouche  
les mots harmonieux murmuraient sur ta bouche.  
Dans les enchantements de tes superbes vers,  
tu mis les deux splendeurs qui charment l' univers,

p23

la force et la beauté sereine, et pour éclore  
ton oeuvre s' éveilla dans une ardente aurore.  
Le mot fatal brilla, l' autel fut consacré,  
le monde de l' idée étincela créé.  
Pour la beauté d' abord tu nous donnas Hélène,  
forme terrible et pure en son manteau de laine,  
pour laquelle à jamais les hommes et les dieux  
se livrent sans relâche un combat odieux,  
et, comme sur un mont les roches ébranlées,

s'écroulent à longs cris dans tes grandes mêlées ;  
Hélène, au sort fatal qu'elle fuyait en vain,  
que Vénus réservait pour un bonheur divin,  
et qui, dès que le blond Pâris ouvrit la bouche,  
pensa voir Lyaeus, le roi libre et farouche,  
le dieu charmant, riant, jeune, en qui s'est mêlé  
le sang de Jupiter au sang de Sémélé !  
Hélène qui, riant sur sa couche fatale,  
tuait dans un baiser l'Asie orientale,  
et serrant sur son sein l'enfant aux blonds cheveux,  
étouffait un empire entre ses bras nerveux !  
Prophétesse en courroux, triste et fière lionne,  
comment saluas-tu la mère d'Hermione,  
lorsque endormant Pâris sur le navire ailé,  
ses chants retentissaient dans le détroit d'Hellé !  
Oh ! Quand tout l'avenir de carnage et de cendre  
passa comme un flambeau sur l'âme de Cassandre ;  
lorsqu'elle vit au loin, comme un jeune lion,  
Achille déchirer les princes d'Ilion,  
que, le regard fixé sur toutes ces détresses,  
elle arrachait son voile et ses cheveux en tresses,  
quel frisson dut la prendre au haut de cette tour  
qui devait sur son front s'écrouler à son tour,  
et d'où ses yeux ont vu, dans l'horrible mêlée  
de mille égorgements, la guerre échevelée !  
Oui, ce furent bien là des combats palpitants

p24

et tels qu'en avaient eu les dieux et les Titans,  
quand ces monstres hideux, fils de la terre énorme,  
pour élever au ciel leur phalange difforme,  
sur l'escalier fatal que leur main exhaussa  
posèrent pour degrés Pélion sur Ossa !  
Quels combats et quels chocs ! Vénus et Diomède,  
Phoebus, Neptune, Ulysse et Minerve à son aide ;  
Hector guidé par Mars et par Bellone, Hector  
dont les chevaux ardents brisent des harnois d'or,  
et derrière eux l'Asie ardente à se répandre  
de l'Axius d'argent aux rives du Méandre ;  
Atride et les Ajax au carnage excités ;  
la Grèce impitoyable et toutes ses cités,  
depuis Cos, où les rocs semblent de noires tombes,  
jusqu'à Thisbé, séjour aimé par les colombes !  
Oh ! Parle ! Redis-nous de combien de héros  
les dieux ivres d'horreur se firent les bourreaux !  
Chante encore, apparais sous le deuil qui te navre,  
muse ! Excite nos pleurs, montre-nous le cadavre  
d'Hector, que tu suivis en tes longs désespoirs,



balayant la poussière avec ses cheveux noirs !  
Vierge, enfle tes clairons ; c' est là que tout  
commence,  
et rien n' eût rappelé cette iliade immense,  
si, las de cette mer où tout poète but,  
le père des héros n' eût vers un autre but  
tourné sa poésie enivrante et pressée,  
et gardé quelque amour à sa soeur l' odyssée,  
rêverie à plis d' or, chant limpide et vainqueur,  
dont chaque note éveille un écho dans le coeur !  
Oh ! Que de passions et de saintes idées  
y dorment gravement, hautes de cent coudées !  
Que de drames en germe étalés sous les fleurs !  
Avec quel charme on suit du sourire ou des pleurs  
ce héros qui, jouet du courroux de Neptune,  
portant de tous côtés son étrange fortune,

p25

va parmi les flots verts, destructeur des cités,  
braver le dur cyclope et ses atrocités,  
suivre des yeux Pallas, guerrière vengeresse,  
dormir près de Circé la brune enchanteresse,  
et s' asseoir en haillons au grand festin des rois,  
ces fils de Jupiter, dont l' éclatante voix  
de leur noble origine était comme une preuve,  
et dont l' enfant lavait ses robes dans le fleuve !  
Comme on prête l' oreille au chant simple et divin  
qui jaillit au repas d' une coupe de vin,  
et peint avec amour ces beautés extatiques  
rayonnant au sommet sur les ombres antiques,  
ou qui, nous démasquant les recoins de l' autel,  
fait éclater les dieux de leur rire immortel,  
devant le filet d' or à la maille serrée  
où Vulcain près de Mars enferme Cythérée !  
Odyssée ! Iliade ! ô couple ardent et fort !  
Vaste dualité, fille d' un même effort !  
ô lyres à cent voix ! ô douces philomèles !  
Coupes aux flancs sculptés ! Créations jumelles !  
Quel homme eût jamais cru qu' un délire nouveau  
eût pu vous enfanter dans le même cerveau ?  
Pourtant, marchant pieds nus dans la ronce et les  
pierres,  
il tenait dans ses mains les géantes guerrières,  
et jusqu' au but sacré, sans redouter l' affront,  
il porta sans pâlir ces filles de son front.  
Mais quand ce créateur eut son oeuvre finie,  
cet inventeur des chants, ce héros, ce génie,  
consumé par les feux d' une céleste ardeur,

s' affaissa sous le poids de sa propre grandeur,  
et, les regards fixés aux cieux, où sur leurs ailes  
ses vers avaient porté des déesses nouvelles,  
colosse, s' endormit au revers du chemin,  
fier, souriant encore, et tenant à la main  
sa lyre de héros, plus noble que l' épée

p26

d' Achille. Ainsi mourut Homère, l' épopée.  
Mais, ô muse ! Il revit pour jamais comme un dieu,  
dans un temple idéal ouvert sur l' azur bleu :  
nous le voyons, géant environné de gloire,  
dans la lumière, assis sur un trône d' ivoire.  
Ses filles à ses pieds, d' un geste souverain,  
tiennent encor la rame et le glaive d' airain.  
Et là, Virgile avec sa longue chevelure,  
Lucrèce, à l' oeil épris de la grande nature,  
le conteur de la guerre effrayante, Lucain  
portant dans sa poitrine un coeur républicain,  
Dante, sombre et vêtu de sa robe écarlate,  
Tasse, Arioste enfant qui nous berce et nous flatte,  
Camoëns tout mouillé par les flots de la mer,  
Milton qui se souvient du ciel et de l' enfer,  
ô muse ! Tous ces rois, tous ces conteurs épiques,  
nés pour chanter les chocs des glaives et des piques,  
tous ces grands inspirés qui, même privés d' yeux,  
plongent dans l' insondable éther, et voient les dieux  
et leurs palais qui dans la lumière se dorent,  
veillent, silencieux, près d' Homère et l' adorent ;  
car ils sont tous les fils de son glorieux sang.  
Ils sont même sortis de son robuste flanc,  
ceux-là qui, vendangeurs aux doigts tachés de lie,  
ont suivi Melpomène, ou la brune Thalie  
dont on craint le regard charmant et meurtrier :  
Eschyle au vaste front couvert du noir laurier,  
dont le Mède a connu la bravoure intrépide,  
Sophocle, et le charmeur des femmes, Euripide,  
et cet Aristophane irritable, au grand coeur,  
dont la colère chante avec les voix du chœur,  
Ménandre, Plaute esclave, et le sage Térence,  
le vieux Corneille, honneur éternel de la France,  
et Racine qui prend les âmes, et Regnard,  
et La Fontaine encor sans égal dans son art,

p27

qui, dans son iliade ingénue et subtile,

fait du renard Thersite et du lion Achille.  
Tous adorent Homère et vers lui sont venus  
par le hardi chemin qu' ont touché ses pieds nus.  
S' ils n' ont pas, comme lui, des cimes escarpées  
précipité le flot des larges épopées,  
c' est que l' homme enfermé dans les champs et les murs,  
toujours courbé vers l' or ou vers les épis mûrs,  
et n' ayant plus d' amour pour les collines veuves,  
se trouva trop petit pour boire à ces grands fleuves.  
Alors pour nous fixer au monde où nous passions,  
vint le drame vivant qui peint les passions,  
et sa riante soeur, la folle comédie,  
qui jette sur nos moeurs la satire hardie.  
Un masque sur le front, effroyable ou rieur,  
des chercheurs, attirés par l' homme intérieur,  
avec le dur scalpel vinrent déchirer l' âme  
et l' éclairer tremblante à leurs torches de flamme,  
soulevèrent du doigt l' enveloppe qui ment,  
surprirent le secret de chaque mouvement,  
et léguant devant tous leur étude profonde  
à la postérité, cette voix qui féconde,  
chantèrent au soleil, harmonieux Memnons.  
Mais par-dessus leurs voix et par-dessus leurs noms  
rayonnent sur la scène où leur souffle respire,  
le justicier Molière et le divin Shakspeare !  
Deux sages, deux voyants brûlés du même feu,  
et qui sur notre monde ont laissé pour adieu  
mille créations palpitantes d' extases,  
dont le sein est vêtu de rêves et de gazes,  
et qui, sur notre ennui, du haut de leur ciel pur,  
jettent de longs regards d' incendie et d' azur.  
Oh ! Le bon sens joyeux et brutal de Molière !  
Ce dilemme subtil, acharné comme un lierre,  
cette franche tirade ou bien ces mots si courts,

p28

étincelles d' esprit qui charmèrent les cours,  
oh ! Qui nous les rendra ? Quand donc, pleins de  
querelles,  
reverrons-nous gonfler ces charmants Sganarelles  
dont l' honneur outragé crève comme un ballon ?  
Quand roucoulez-vous, ô reines de salon !  
Ces madrigaux ouverts et ces fadaises tendres  
qu' improvisaient pour vous de précieux Clitandres ?  
Quand donc les Vadius avec leurs Trissotins  
viendront-ils débiter leurs supplices latins  
aux tout petits pieds blancs de nos muses, dont mainte  
laisse derrière soi Bélise et Philaminte !

Hélas ! Chaque Henriette aujourd' hui sait le grec !  
Et toi, qui regardais les bavards d' un oeil sec,  
Alceste soucieux, Céladon misanthrope,  
qui vers ton cher soleil, comme l' héliotrope,  
ournes tes yeux ardents, reviendras-tu des bois  
pour gourmander un peu notre monde aux abois ?  
Ces Jourdain lamés d' or et ces Josses orfèvres,  
comme ils nous manquent tous avec leur rire aux  
lèvres !  
Comment nous laissent-ils, ces amis ? Et comment  
nous sommes-nous passés de ce troupeau charmant ?  
Oh ! Comme ils savent tous des façons bien apprises !  
Comme ils mènent à bout leurs folles entreprises !  
Comme tous ces maris, bouffons dont vous riez,  
sont bien aux yeux de tous triplement mariés !  
Et comme ce marquis, bel ourdisseur de trames,  
qui leur vole à plaisir leurs filles et leurs femmes,  
est un charmant vaurien dont un regard séduit  
magiquement, la jeune Agnès dans son réduit !  
Il s' appelle Damis, Horace ou bien Valère ;  
il est tendre et charmant jusque dans sa colère ;  
il est fait comme un dieu, rose comme un enfant,  
s' avance avec un air superbe et triomphant,  
et passe, d' une main la plus blanche du monde,  
son peigne dentelé dans sa perruque blonde.

p29

Aussi les fleurs de cour, aux yeux extravagants,  
laissent-elles tomber leurs coeurs avec leurs gants  
devant ce dédaigneux, qui se baisse à grand' peine  
pour ramasser à terre une âme toute pleine !  
Et c' est justice, au fait, car ses rubans sont lourds  
et parent follement son habit de velours ;  
ses canons précieux sont du plus grand volume,  
et son chapeau lissé disparaît sous la plume.  
De plus, il sait jeter son or à pleines mains,  
et d' un large mépris couvre tous les humains.  
Après tout, les Orgons et les pères Gérontes  
ont le tort d' être laids comme l' ogre des contes,  
de garder leurs écus comme des Harpagons,  
d' être vêtus de noir et de sortir des gonds,  
au lieu de chanter ces paroles magiques  
dont rêvent les Agnès comme les Angéliques.  
Puis, comment laissent-ils auprès de leurs trésors,  
eux qui, Dieu sait pourquoi, sont si souvent dehors,  
ces soubrettes d' esprit aux gorges découvertes,  
dont la robe et la main à chacun sont ouvertes,  
et qui, tout en jouant aux vieux de si bons tours,

veillent folâtement sur le nid des amours ?  
Filles de bon conseil, retorses comme un juge,  
promptes à la réplique ainsi qu' au subterfuge,  
vous faites bien pendant à ces dignes Scapins  
dans leurs manteaux d' azur que Watteau nous a  
peints !  
Heureusement votre âme est encore assez probe  
pour démasquer Tartuffe, un allongeur de robe,  
qui cache à tout propos son coeur licencieux  
sous le manteau divin de l' église et des cieux,  
et qui, tout en parlant de l' enfer lamentable,  
pousse pieusement Elmire sur la table ;  
Tartuffe, ce penseur aux lèvres de rubis  
que nous trouvons partout et sous tous les habits ;  
qui tâte des deux mains en profond philosophe,

p30

le désir sous les mots, la chair avec l' étoffe,  
et dans ce monde étrange où le mal est tyran  
serait leur maître à tous, s' ils n' avaient pas don  
Juan !  
C' est le roi, celui-là ! C' est le roi, faites place !  
Regardez ! C' est don Juan qui porte un coeur de  
glace,  
qui, tenant dans sa main le magique rameau,  
corrompt la grande dame et l' enfant du hameau,  
raille, sans essuyer le sang après sa manche,  
son père en cheveux blancs, après Monsieur Dimanche,  
et qui, par les replis d' un labeur sombre et lent,  
jusqu' à l' hypocrisie a poussé le talent !  
C' est don Juan qui, debout devant l' homme de pierre,  
a subi ses regards sans baisser la paupière,  
et qui tenait si bien sa coupe entre ses doigts  
que son coeur et sa main n' ont tremblé qu' une fois !  
ô spectacle éternel ! ô fiction mouvante,  
qui par sa vérité nous glace d' épouvante !  
Quand le divin Molière, une lampe à la main,  
éclaira devant tous les plis du coeur humain,  
les peuples, ignorant si le bouffon qu' on vante  
suscitait devant eux la sagesse vivante,  
applaudissaient déjà ses grotesques portraits,  
sur les passants du jour copiés traits pour traits.  
Car ils sont bien réels tous, avec leur folie !  
Ces types surhumains costumés par Thalie  
ont une passion sous leur rire moqueur ;  
sous leurs habits de soie on sent frémir un coeur.  
S' ils incarnent l' amour, la fourbe ou l' avarice,  
ils sont hommes aussi, la terre est leur nourrice !

Leur langage profond, dont chacun a la clé,  
est un clavier superbe ; et rien n' eût égalé  
ce théâtre vivant qui frissonne et respire,  
si Dieu n' eût allumé l' autre flambeau : Shakspere !  
Dans le monde réel plein d' ombre et de rayons,  
tout ce qui nous sourit, tout ce que nous voyons,

p31

les cieux d' azur, les mers, ces immensités pleines,  
la fleur qui brode un point sur le manteau des plaines,  
les nénuphars penchés et les pâles roseaux  
qui disent leur chant sombre au murmure des eaux,  
le chêne gigantesque et l' humide oseraie  
qui trace sur le sol comme une longue raie,  
l' aigle énorme et l' oiseau qui chante à son réveil,  
tout revit et palpite aux baisers du soleil.  
C' est de lui qu' ici-bas toute splendeur émane ;  
c' est lui qui répandant la clarté diaphane,  
charme le tendre lys comme le jeune aiglon,  
en secouant au loin ses cheveux d' Apollon.  
De même, dans ce monde aux choses incertaines,  
où la voix du poète est le bruit des fontaines,  
où les vers éblouis sont la brise et les fleurs,  
les rires des rayons, les diamants des pleurs,  
toute création à laquelle on aspire,  
tout rêve, toute chose, émanent de Shakspere.  
Shakspere, ce penseur ! Ombre ! Océan ! éclair !  
Abîme comme Goethe ! âme comme Schiller !  
Or pur dont la splendeur s' éveille dans la flamme !  
Oeil ouvert gravement sur la nature et l' âme !  
Phare qui, pour guider les pâles matelots,  
rayonne dans la nuit sur des alpes de flots !  
Mille autres avant lui, farouches statuaires,  
ont tourmenté l' argile au fond des sanctuaires  
sans avoir entendu le mot essentiel,  
et voulaient dans leurs mains prendre le feu du ciel ;  
mille autres ont chanté, mais devant le prestige  
de leur création, ils ont eu le vertige ;  
sur eux, comme une houle, a passé l' univers ;  
à peine si leurs noms surnagent sur leurs vers  
mais la grande pensée atteint avec son aile  
une aire énorme au haut d' une cime éternelle,  
d' où ses mille rayons au monde épouvanté

p32

jettent l' intelligence et la fécondité.

Le sang qui de son coeur s'écoule comme une onde,  
a jeté son reflet de pourpre sur le monde.  
Ainsi de ce sommet grandiose où nos yeux  
voient flamboyer son front à mi-chemin des cieux,  
Shakspeare sur la terre a semé des poètes,  
ceux-ci remplis d'amour, et ceux-là de tempêtes.  
Tout rêve, tout héros, vêtu de pourpre ou nu,  
dans sa vaste pensée est au fond contenu ;  
ainsi que Charlemagne il a tenu le globe,  
et pourrait emporter dans les plis de sa robe,  
avec leur pauvre lyre et leurs grands piédestaux,  
nos géants d'aujourd'hui drapés dans leurs manteaux.  
Et s'il faisait un jour comparaître à sa barre  
les courtisans musqués de sa muse barbare,  
comme de Henri Quatre au sombre Richard Trois,  
ses rois démasqueraient des fantômes de rois !  
Eux seuls savent porter le sceptre et la couronne ;  
car il les portait bien, celui qui les leur donne,  
lui qui, les yeux remplis d'éclairs, et non content  
de fouler sous ses pas un royaume éclatant,  
s'élevait au-dessus de notre fange immonde,  
et dans un pays d'or se refaisait un monde !  
Lui, créateur, à qui, sans craindre son effroi,  
Dieu lui-même avait dit : Macbeth, tu seras roi !  
Oh ! Comme en se penchant sur cet univers sombre,  
où fourmillent ses fils et ses peuples sans nombre,  
l'oeil se baisse aussitôt et se ferme, ébloui  
d'avoir vu rayonner dans cet antre inouï  
tant d'âmes de héros et tant de coeurs de femme,  
déchirés et tordus par l'orage du drame !  
Qui pourrait s'empêcher de craindre et de pâlir  
avec Cordélia, la fille du roi Lear,  
adorant, fille tendre, ainsi qu'une Antigone,  
son père en cheveux blancs, sans trône et sans  
couronne,

p33

parfum des derniers jours, pauvre Cordélia,  
seul et dernier trésor du roi qui l'oublia !  
Qui, répétant tout bas les chansons d'Ophélie,  
ne retrouve des pleurs pour sa douce folie ?  
Qui dans son coeur éteint n'entend sourdre un écho,  
et n'aime Juliette écoutant Roméo ?  
Comme ces deux enfants, ces deux âmes jumelles  
que le premier amour caresse de ses ailes,  
aspirent en un jour tout un bonheur divin,  
et meurent, enivrés de ce généreux vin !  
Juliette n'a pas quatorze ans ; c'est une âme

enfantine, où l' amour brûle comme une flamme ;  
elle vient au balcon mêler dans chaque bruit  
les soupirs de son rêve aux cent voix de la nuit,  
si belle qu' on croirait sur son front diaphane  
voir le vivant rayon de la nymphe Diane,  
et le coeur si naïf qu' en ce calice ouvert  
le zéphyr qui murmure au sein de l' arbre vert  
apporte des serments pleins d' une douce joie !  
C' est lui ! C' est Roméo ! Sur son pourpoint de soie  
la nuit pâle et jalouse a répandu ses pleurs :  
il a sur son chemin écrasé mille fleurs,  
il a par des endroits hérissés, impossibles,  
franchi facilement des murs inaccessibles ;  
il lui faudra braver, pour sortir du palais,  
mille cris, les poignards de tous les Capulets !  
Qu' importe à Roméo ? C' est pour voir Juliette !  
Juliette sa soeur, pauvre amante inquiète  
qui dans cette heure douce où Phoebé resplendit,  
le rappelle cent fois et n' a jamais tout dit ;  
et qui, trop pauvre alors, pour pouvoir encor rendre  
son coeur à Roméo, l' aurait voulu reprendre !  
Oh ! Lorsque tes cheveux aux magiques reflets  
inondent ton beau cou, fille des Capulets !  
Quand on a vu pendant cette nuit enchantée

p34

rayonner ton front blanc sous la lune argentée !  
Et toi, qu' à ton destin le ciel abandonna,  
toi qui nous fait pleurer, belle Desdemona,  
toi qui ne croyais pas, pauvre ange aux blanches  
ailes,  
qu' on pût voir parmi nous des amours infidèles,  
Desdemona candide, ange qui va mourir,  
quand on a dans son coeur entendu ton soupir  
et ce que tu chantaïs en attendant le More :  
la pauvre âme qui pleure au pied du sycomore !  
Quand on connaît vos soeurs, ces anges gracieux,  
évoqués une nuit de l' enfer ou des cieux,  
Miranda, Cléopâtre, Imogène, Ophélie,  
ces rêves éthérés que le même amour lie !  
Quelle femme ici-bas ferait vibrer encor  
le coeur extasié par vos cithares d' or ?  
Mais ce qui le ravit dans une molle ivresse,  
c' est ce théâtre bleu fait pour notre paresse,  
d' où, comme le bon sens, la grave histoire a fui,  
et laisse le rêveur chanter son chant pour lui.  
On n' y mesure pas les poisons à la pinte ;  
sans quinquets enfumés, ni ciel de toile peinte,



mille gens plus pimpants qu' un sonnet de Ronsard,  
en faisant des bons mots s' y croisent au hasard.  
Là, des ruisseaux d' argent, dans des pays quelconques,  
versent leurs diamants aux marbres de leurs conques,  
des arabesques d' or se brodent sur les cieux ;  
les arbres sont d' un vert qui ferait mal aux yeux ;  
tout est très surprenant sans causer de surprises,  
et dans tout ce soleil on est baigné de brises.  
Les héros vont partout sans y porter leurs pas,  
ne sont d' aucune époque et ne demeurent pas.  
Les bouffons sont hardis comme des philosophes ;  
les femmes ont au corps les plus riches étoffes,  
des robes de brocart, de saphirs et d' oiseaux,  
souples comme une vague ou comme les roseaux ;

p35

des mantelets aurore ou bien couleur de lune  
jettent mille reflets sur leur épaule brune,  
avec mille bijoux, plumages et colliers.  
Parfois sous de rians habits de cavaliers,  
égrenant sur leurs pas de folles épigrammes,  
elles courent les champs, enamourent les femmes,  
ont un beau nom de page, et vont prendre le frais  
avec leurs diamants dans de petits coffrets.  
Des Céladons rimeurs, amants d' une égérie,  
en habit de satin font de la bergerie,  
sont en grand désespoir, et, couchés sur le dos,  
regardent le soleil en faisant des rondeaux.  
Mais la belle est un peu tigresse, et désappointe  
le concetti final, au moyen d' une pointe.  
Les amoureux, gens nés, prennent bien leurs revers,  
parlent en prose, à moins qu' ils ne disent des vers,  
et ne s' empressent pas vers leur épithalame,  
sachant qu' Hymenaeus, au dénouement du drame  
viendra tout arranger avec ses vieux flambeaux.  
Mais, pour servir de fleurs ils ont des madrigaux  
et les fichent après un arbre, qui s' empresse  
de les faire tenir sans faute à leur adresse.  
Dans des chars blonds, formés d' une écorce de noix  
et de fils d' araignée en guise de harnois,  
on voit passer au loin de gracieuses fées  
qui chantent au soleil, bizarrement coiffées.  
Les Ariels ont tous deux sexes ; les lézards  
savent la pantomime et cultivent les arts.  
Des gens à tête d' âne arrivent, quoi qu' on die,  
devant des seigneurs grecs jouer leur tragédie,  
où l' homme avec un chien représente Phoebé  
dans les tristes amours de Pyrame et Thisbé.

Leur tragédie est bête à soulever la bile :  
mais lion et Phoebé, tout semble tant habile,  
qu' on leur dit : bien lui, lune ! Et : bien rugi,  
lion !

p36

Le père Anchise arrive avec le galion  
pour reconnaître exprès à la fin, chose due,  
sa fille perdit, c' est-à-dire perdue.  
Au lieu d' avoir des noms anglais, turcs ou romains,  
tous ont des noms charmants pour courir les chemins :  
Mercutio, Célie, Orlando, Rosalinde,  
Paroles, Pandarus, Corin, Sylvio ! L' Inde  
où l' on passe un flot rose en jonque de bambous,  
tandis que recueillis, seuls comme des hibous,  
des hommes fort dévots font saigner leur échine ;  
l' Eldorado, Kiou-Siou, Kounashir, et la Chine  
qui sur sa porcelaine a des pays d' azur,  
n' ont rien de plus riant, de plus bleu, de plus pur  
que ce rêve, où parfois la rose fantaisie  
près du chêne saxon jette les fleurs d' Asie.  
C' est un monde limpide où dorment en riant  
les mystères du nord aux clartés d' orient,  
où près des flots d' argent brillent dans les prairies  
des plantes d' émeraude aux fleurs de pierreries,  
où des bouvreuils jaseurs, pour payer leur écot,  
vocalisent, perchés sur un coquelicot !  
C' est comme notre amour qui parlerait, ou comme  
un chant qui redirait ce qui chante dans l' homme ;  
c' est comme un zéphyr calme, ou comme un sylphe ailé  
qui caresserait l' âme. Et rien n' eût égalé  
ce beau théâtre rempli d' une âme singulière,  
si nous n' avions pas eu l' autre flambeau : Molière !  
Car leur muse à tous deux était la même enfant,  
jetant au ridicule un regard triomphant,  
ayant la liberté d' une fille espagnole,  
un éclair dans les yeux comme dans la parole,  
pourtant fière et naïve, et trouvant quelquefois  
un mot mystérieux et voilé dans sa voix,  
comme en leur soleil d' or l' Armorique ou l' Irlande  
ont des brouillards pensifs couchés sur une lande.

p37

Elle qui, le sein nu, par les coteaux voisins.  
Tordait sur ses cheveux la vigne et les raisins,  
à présent soucieuse au désert où nous sommes,

car tout son avenir était dans ces deux hommes,  
gémissait de les voir, par un effort uni,  
s' user à découvrir le problème infini.  
Car la science offerte aux coeurs des foules vaines  
est comme le sang pur échappé de nos veines,  
et ceux qui sur la scène ont répandu la leur,  
en gardent pour toujours une étrange pâleur.  
Quand tous deux effaçaient, délaissant leur royaume,  
lui le rouge d' argan, lui le fard du fantôme,  
Dieu savait chaque jour par quel changement prompt  
une ride nouvelle illuminait leur front.  
Et la muse pleurait sur leur métamorphose,  
elle essuyait ses pleurs de sa basquine rose,  
et voulait soutenir avec sa faible main  
ces atlas accablés d' un univers humain.  
Puis enfin, las un jour de leur tâche première,  
grands astres consumés par leur propre lumière,  
ils moururent devant les peuples étonnés,  
debout comme il convient aux hommes couronnés !  
Alors ce fut sur nous comme une nuit étrange,  
où nul rayon d' en haut ne dora notre fange,  
où rien ne traversa le murmure profond  
que soulève l' idée et que les choses font.  
Seulement, au lointain, sur les vertes collines,  
on entendait gémir dans les brises divines  
un mélange confus de sanglots et de voix.  
C' était le cri plaintif des muses d' autrefois,  
exhalé, frémissant d' une douleur amère,  
sur la lyre d' Orphée et la lyre d' Homère !  
Et leur plus jeune soeur, cet ange des amours,  
qui des plus pâles nuits jadis faisait des jours,  
qui du poète aux rois étendait son empire,

p38

cette soeur de Molière, amante de Shakspeare,  
racontait sa détresse au choeur aérien.  
Qui me consolera ? Disait-elle, mais rien  
ne répondait encore à ses paroles vaines.  
Son sang libre et jaloux gonflait partout ses veines,  
mais dans la nuit profonde où sommeillait la foi,  
nul flambeau ne disait à l' homme : lève-toi !  
Et comme les débris de cette antique égypte,  
où, dans leur pyramide ou leur obscure crypte,  
dorment les Sésostris auprès des Néchaos,  
notre art, monte autrefois, redevenait chaos.  
Puis, après bien longtemps, lorsque sur des idées  
mortes en germe avant qu' on les eût fécondées,  
les sons, comme des flots qui tourmentent leurs quais,

se furent bien longtemps dans l' ombre entre-choqués,  
le peuple vit soudain rayonner sur sa face  
un point resplendissant de lumière vivace.  
Et comme on demandait quel était ce flambeau  
qui jetait sur la nuit un prestige si beau,  
les plus sages ont vu que c' était l' auréole  
au front du jeune enfant marqué pour la parole,  
comme furent jadis les hommes de Sion,  
et venu pour grandir sa génération.  
Ce n' était qu' un enfant. L' airain aux feuillantines  
l' avait bercé jadis de ses voix argentines :  
dans un jardin antique ombragé comme un bois,  
la nature, qui parle avec ses mille voix,  
lui disait chaque jour le secret grandiose.  
Ivre de chants, de fleurs et de parfums de rose,  
il complétait son âme, oubliant, oublié,  
par un passé de gloire à l' avenir lié,  
méditant sans effort pour sa pensée agile  
Virgile par les champs et les champs par Virgile ;  
dans son coeur inspiré, mais grave et sérieux,  
cherchant déjà le sens des bruits mystérieux,

p39

aux lauriers paternels, aux doux baisers de mère,  
comprenant les deux mots que lui disait Homère,  
la grandeur et l' amour, et de mille rayons  
enveloppant déjà tout ce que nous voyons.  
Dans son rêve, planant au loin sur les rivages,  
il aperçut, auprès des bacchantes sauvages,  
s' acharnant sur leur proie ainsi que des bourreaux,  
le fleuve ensanglanté par le chaste héros.  
Puis, y voyant gémir sur leur divin trophée  
les soeurs de l' harmonie et la mère d' Orphée,  
il regarda le monde, et, sachant dans son coeur  
les secrets oubliés du lyrisme vainqueur,  
s' écria, plein déjà du céleste délire :  
je serai l' harmonie et je serai la lyre !  
Et, sans faiblir après sous ce sublime effort,  
il dit aux fronts courbés, se sentant assez fort  
pour ourdir à son tour quelque sublime trame :  
je serai l' épopée et je serai le drame !  
Il se leva sur nous. Et l' homme triomphant  
tint si bien ce qu' au monde avait promis l' enfant,  
que le vieillard pensif dont la jeune Amérique  
se souviendra, lui dit d' une voix homérique :  
vous êtes l' avenir et je suis le passé !  
Et que, dernier de tous, il a tout surpassé.  
Lui seul, faisant saillir dans tout problème sombre

l' ombre par le rayon et le rayon par l' ombre,  
a fait briller à flots sur nos illusions  
l' immuable clarté faite de trois rayons,  
trinité solennelle à nos yeux apparue,  
triste aspect du foyer, du champ et de la rue.  
Le foyer ! Oasis aux souvenirs anciens,  
où dans la solitude on est tout pour les siens,  
sanctuaire où l' on sent comme il est bon de vivre  
la tête dans les mains et les yeux dans un livre !  
Là tout est doux, charmant, simple et mystérieux :

p40

c' est l' épouse qui suit votre rêve des yeux,  
ce sont les beaux enfants pleins d' avenir, aux lèvres  
rouges comme les fleurs des vases de vieux Sèvres ;  
et la vierge étonnée, en son coeur ingénu,  
de voir son front si pur, et si blanc son bras nu ;  
puis c' est un vieil ami qui cause de Tacite,  
qui lit à coeur ouvert dans Virgile qu' il cite,  
et dont les souvenirs, d' âge en âge espacés,  
vous reportent, jeune homme, à vos plaisirs passés.  
Foyer, doux manteau d' ombre ! ô naïve peinture  
flamande, que chacun refera ! La nature  
a-t-elle plus que toi d' harmonie et de chants ?  
Qui pourrait t' égaler, sinon l' air et les champs ?  
Car les champs sont aussi le grand poème, et comme  
un livre écrit par Dieu pour l' extase de l' homme.  
C' est là que chaque lèvre, allant chercher son miel,  
boit, abeille, les fleurs, et, poète, le ciel !  
C' est là qu' un doux zéphyr fait frissonner la lyre,  
et que le mot s' écrit pour ceux qui savent lire ;  
ce sont des ruisseaux d' or, de larges horizons,  
des fruits divers donnés à toutes les saisons,  
des cascades, des fleurs, de grandes voûtes d' arbres,  
des cailloux anguleux plus brillants que des marbres,  
des oiseaux garrulants qui s' envolent troublés,  
de gais coquelicots qui dansent dans les blés,  
des lacs aux flots unis où, sans cesse jetée,  
la lumière dessine une moire argentée,  
des cieux pleins de blasons qui paradent au loin,  
et de vagues parfums qui s' exhalent du foin !  
Et sur ce beau décor, un choeur immense, un monde :  
la verte demoiselle avec l' insecte immonde,  
le corbeau velouté, les boeufs aux larges reins,  
cherchant leurs Brascassats ou leurs Claudes  
Lorrains !  
Chacun marche en sa voie. Au fond de la prairie  
la génisse au flanc roux court dans l' herbe fleurie,

p41

les oiseaux attentifs portent au fond du nid  
la mousse dérobée aux angles du granit,  
l' insecte fait son trou, la verte demoiselle  
se mire dans le flot scintillant qui ruisselle,  
et dans une clarté l' épi s' ouvre au soleil.  
Chacun cherche son but dès la premier réveil :  
la fourmi son brin d' herbe, et l' homme sa charrue.  
Et comme aux champs, hélas ! Chaque homme dans la rue  
doit labourer l' argile, et dans un tourbillon  
remplir encor sa tâche et creuser son sillon,  
et, sans devancer l' heure où la moisson commence,  
disputer aux oiseaux du ciel, herbe ou semence,  
les grains qui deviendront épis. Tout penseur doit  
désigner le vrai but, et le montrant du doigt,  
protéger tour à tour les peuples qu' on enchaîne,  
et le bon roi, souvent insulté sous le chêne !  
Cerveau lumineux, coeur où déborde l' amour,  
il doit, leur prodiguant sa pitié tour à tour,  
au milieu des abus toujours prêts à nous mordre,  
conserver et grandir la liberté par l' ordre,  
pour rajeunir sans cesse et pour purifier  
l' atmosphère du champ et celle du foyer.  
Triple aspect du foyer, du champ et de la rue,  
ô trilogie énorme avec le temps accrue,  
pour dégager de toi la tranquille clarté,  
il fallait un penseur qui, de tous écarté,  
reçût, seul entre tous, de la muse d' Homère  
la royauté, nectar qui fait la coupe amère !  
Aussi la muse eut-elle un regard triomphant  
lorsque, sur le berceau divin de cet enfant,  
elle vit, consolée enfin de son désastre,  
la flamme de l' esprit s' allumer comme un astre !  
Si bien que cet enfant, ce rêveur radieux,  
calme, indulgent et fort comme les demi-dieux,  
ce grand porte-lumière, élu dès sa naissance,

p42

l' illumina plus tard de sa reconnaissance ;  
et sentant ce jour-là tous les peuples divers  
assez grands pour la voir avec leurs yeux ouverts,  
il la leur montra, belle, ingénue et sans voiles,  
ayant sur ses bras nus la blancheur des étoiles,  
et dans la coupe, où luit l' éclair d' un diamant,  
buvant le vin de pourpre avec son jeune amant !  
Le beau printemps vermeil les salue et les fête,  
et comme un choeur sublime, autour de ce poète

en qui revit l'orgueil des temps évanouis,  
des poètes nouveaux se pressent éblouis.  
Les voilà. Ce sont eux, les héros qui délivrent !  
J'entends leurs cris d'amour et leurs voix qui  
m'enivrent,  
et, dans la route sûre où je suivrai leurs pas,  
je vois tous ces vainqueurs de l'ombre et du trépas.  
Byron n'est plus ; il dort dans la gloire suprême,  
fier, adoré, superbe, et la muse elle-même,  
de son âme brisée emportant le meilleur,  
baisa le pâle front de ce don Juan railleur.  
Lamartine aux beaux yeux, qui charme et qui soupire,  
près du lac frissonnant chante encor son Elvire ;  
les deux Deschamps, brisant la maille et les  
réseaux,  
s'élancent dans l'air libre ainsi que des oiseaux ;  
Sainte-Beuve revoit ses maux et nous les conte ;  
Vigny, doux et hautain, sous son manteau de comte  
garde pieusement notre orgueil indompté ;  
Musset, les yeux brûlants, pâle de volupté,  
sent dans son cœur brisé naître la poésie ;  
Barbier rugit ; Moreau célèbre sa Voulzie ;  
en Valmore Sappho s'éveille et chante encor ;  
Delphine, sa rivale, en ses longs cheveux d'or  
trionphe, poëtesse à la toison vermeille ;  
Laprade s'est penché sur Psyché qui sommeille ;  
Méry taille et sertit, merveilleux joaillier,  
les rubis indiens en un rouge collier ;

p43

Brizeux nous a rendu les fiers accents du celte ;  
sous ses longs cheveux noirs, beau rhapsode au corps  
svelte,  
Gautier, pensif et doux, qui semble un jeune dieu,  
réfléchit l'univers dans sa prunelle en feu,  
et quand Heine, d'un vers joyeux et plein de haine,  
perce les serpents vils de la bêtise humaine,  
on croit voir sur la fange et dans l'impur vallon  
pleuvoir les flèches d'or de son père Apollon.  
Nos horizons lointains de clarté se revêtent,  
l'air vibre, et c'est ainsi que ces lyriques jettent  
aux quatre vents du ciel leurs chants nobles et purs ;  
et la muse les guide aux prodiges futurs,  
et mûrit lentement leur oeuvre qu'elle achève,  
sage, car elle sait ; jeune, car elle rêve !  
Son jour se lève bleu. Sur ses bras assouplis  
flotte un voile pourpré. Les temps sont accomplis.  
ô déesse, âme, esprit, clarté, muse nouvelle,

qui renais du passé plus farouche et plus belle,  
toi qui mènes aussi tes enfants par la main,  
charmeresse au grand coeur, montre-moi le chemin !  
*janvier 1842.*

## LES BAISERS DE PIERRE

*à Armand Du Mesnil*

sois béni, mon très cher ! Ta gracieuse lettre  
m' a trouvé justement comme j' allais me mettre

p44

au lit. Quand sur un vers on s' est presque endormi,  
c' est un charmant réveil qu' une lettre d' ami ;  
un carré de papier qui vient de tant de lieues,  
auprès du foyer rouge ou des collines bleues,  
vous dire les échos de la grande cité !  
Oh ! Cher ! En te lisant, mon coeur tout excité  
s' élançait dans l' azur vers son Paris grisâtre.  
Le feu plein de rubis qui pétille dans l' âtre,  
la cigarette amie et le punch vigilant  
qui fait danser au mur un farfadet sanglant,  
notre bon far-niente avec nos causeries,  
nos divagations dans les routes fleuries,  
je voyais tout cela ! Près des riant Lignons  
j' égarais de nouveau tous nos chers compagnons  
qui remplissent de vin les verres de Venise,  
et ces pâles enfants que mon vers divinise  
et dont la lèvre, prompte à nous incendier,  
a pris sa folle pourpre aux fleurs du grenadier.  
Ce que j' aime de toi, c' est que la poésie  
qui coule sous ta plume et qui me rassasie,  
n' exclut aucunement ces détails parfumés  
qui reportent le coeur sur les objets aimés.  
Tu rêves donc toujours ! Et Victor ? Il travaille.  
Son destin est marqué, vois-tu. Vaille que vaille,  
il ira loin. Alfred aime toujours Jenny ?  
Hélas ! Si, pitoyable à son rêve infini,  
elle entr' ouvrirait le ciel à cet enfant qui souffre,  
il nous rappellerait Décius et le gouffre.  
Il est triste pourtant, pour un beau chérubin,  
d' avoir vu tant de fois son ève dans le bain,  
de l' avoir aspirée à long regard de faune,  
sans pouvoir défleurir le bout de son gant jaune.  
Un jour qu' il ébauchait la Magdeleine en pleurs,  
Jenny parut soudain, comme un bouquet de fleurs :  
le tableau saint lui plut, à la fille profane ;



mais il était promis à quelque autre sultane,  
 si bien que notre ami jeûna devant l' éden  
 qu' il se serait ouvert au seul prix d' un amen.  
 Une chose, à mon sens, qu' on doit trouver exquise,  
 c' est ce que tu me dis, cette pauvre marquise  
 toujours en pleurs, toujours fidèle à son tourment !  
 On dit Lutèce triste épouvantablement,  
 et que dans cet ennui, dont s' augmente la dose,  
 on adore pourtant Mademoiselle Doze.  
 Un nouveau diable est-il entré dans le beffroi ?  
 Dis-moi l' événement du jour, tandis que moi,  
 pour te conter aussi quelque nouvelle histoire,  
 je fouille vainement le fond de l' écritoire.  
 Dois-je à ton préjudice, infortuné songeur !  
 Abuser des récits que pare un voyageur ?  
 Cela m' ennuerait fort, et ce serait folie.  
 Eussé-je parcouru l' Espagne ou l' Italie,  
 rien ne t' empêcherait en me laissant moi, nain,  
 de lire là-dessus Dumas, ou mieux, Janin.  
 Et d' ailleurs, à Bourbon, aux pelouses d' Avermes,  
 dont l' Allier, fleuve d' or, arrose les dieux Termes,  
 à Souvigny, vieille *urbs*, où près des noirs  
 piliers  
 dorment sur leurs tombeaux d' antiques chevaliers,  
 à Moulins, sous les vieux tilleuls du cours Bérulle,  
 j' ai gardé la folie et l' amour qui me brûle.  
 Je suis toujours le même et tel que tu m' as vu,  
 de fantaisie étrange abondamment pourvu,  
 joyeux, gai, chérissant la vie et son ivresse,  
 mais plus jaloux toujours de ma blonde paresse.  
 Je continue à croire ici que les héros  
 trouveraient dans les champs, à l' ombre des sureaux,  
 ce qu' ils cherchent au sein des batailles rangées.  
 Quant aux paupières, moi, je les aime orangées.  
 Pour dormir le matin, j' aime épais les rideaux,  
 et préfère ardemment le Bourgogne au Bordeaux.

Puis, n' étant pas de ceux que l' amour scandalise,  
 j' en parle volontiers chez une cidalise.  
 Rousse comme à Cythère, et les yeux éclatants,  
 sa taille a beaucoup plu quand elle avait vingt ans.  
 Ainsi, je te l' ai dit, je suis toujours le même,  
 toujours aussi français, toujours aussi bohème,  
 toujours de bonne race enfin, dur comme un roc  
 aux faiseurs, et moins fort que le bon Paul De Kock

pour agencer tout seul le plan de quelque chose,  
du reste, chérissant l' écarlate et le rose.  
Ma muse, à moi, n' est pas une de ces beautés  
qui se drapent dans l' ombre avec leurs majestés  
comme avec un manteau romain. C' est une fille  
à l' allure hardie, au regard qui pétille ;  
charmeresse indolente, elle sait parfumer  
ses bras nus de verveine et de rose, et fumer  
la cigarette ; elle a des étreintes lascives,  
des chastetés d' enfant et des larmes furtives.  
Ne t' étonne donc pas que de l' ami Prosper  
elle ne t' ait pas fait un héros duc et pair.  
Si le supplice lent que son loisir te forge,  
l' ennui, te saisissait par trop fort à la gorge,  
car, par oubli sans doute, on n' a pas fait de loi  
contre les rimailleurs, eh bien ! Figure-toi  
que nous sommes encore à ces folles soirées,  
où nous buvions l' espoir dans les coupes dorées,  
où nos yeux pleins de rêve, autour du kirsch en feu,  
dans les flots de fumée avaient un pays bleu.  
On y raillait toujours quelqu' un ou quelque chose ;  
nous lisions, moi, des vers, parbleu ! Toi, de la  
prose ;  
le poète pourtant, c' est bien toi. Le passé  
revient, je continue un récit commencé.  
Donc, Prosper apparaît. Seize ans, l' âge critique.  
Avec un père imbu de la sagesse antique,  
un père homme d' esprit, là, comme on n' en voit pas,

p47

tout plein d' un vieux respect pour les quatre repas,  
mais qui, fort dénué du revenu des princes,  
trouvait bon de laisser son épouse aux provinces.  
Et puis une cousine au regard enragé  
qui sortait chez le père aux grands jours de congé,  
un démon de velours, une pensionnaire  
dont le vainqueur d' Elvire eût fait son ordinaire.  
Petits pieds andalous, braise rougeâtre aux yeux,  
corps de liane, bras d' ivoire, cheveux bleus.  
Tout cela s' appelait Judith. La vierge, en somme,  
eût fait par son sourire un empereur d' un homme.  
Prosper ne devint pas du tout empereur, mais  
il devint en revanche amoureux, ou jamais  
homme ne désira cette pourpre enchantée  
qui frémit sur la lèvre en fleur de Galatée.  
Il aimait à tel point, lui, qu' il en maigrissait.  
Comment la guérison arriva, Dieu le sait.  
Ce fut d' abord un soir, sous une allée ombreuse :

Judith lui confia qu' elle était malheureuse,  
que sa petite amie aimait un monsieur brun,  
et qu' elle voudrait bien aimer aussi quelqu' un.  
Notez que ce jeune homme avait deux noirs complices  
de son naissant amour, oui, deux moustaches lisses  
comme une aile de cygne, et qu' il était rempli  
de politesse ; enfin un jeune homme accompli.  
Prosper lui répliqua : moi, je n' ai pas encore  
de moustaches ; mais, vois, ma lèvre se colore,  
et j' en aurai bientôt. Si tu veux me laisser  
t' aimer, sois ma chère âme, et je vais t' embrasser.  
Or, Judith objecta qu' elle avait eu la fièvre,  
que les baisers laissaient des traces sur la lèvre,  
et se mit en colère avec sa douce voix,  
si bien que son cousin l' embrassa quatre fois.  
Puis elle n' osa plus se fâcher, dans la crainte  
d' être embrassée encor. Voyez quelle contrainte !

p48

Les choses allaient donc au mieux. S' il n' eût fallu  
rentrer pour le souper, tu ne m' aurais pas lu  
davantage. Le coeur de Prosper se dilate,  
et la fillette semble une rose écarlate.  
Le pater Anchises, qui commence à souffrir  
d' une superbe faim, a crié d' accourir,  
et jure que le soir on attrape du rhume.  
Prosper prouve *contra* que l' exercice allume  
l' appétit, et qu' aux nerfs il est quelquefois bon.  
Le père, là-dessus, découpe le jambon.  
Que ton parfum est doux, ô suave caresse !  
ô bonheur encor chaste et déjà plein d' ivresse !  
Oh ! Ces regards tout pleins de billets doux, ces  
pieds  
qui se cherchent tout bas, vainement épiés !  
Oh ! Comme cet amour, enfant né dans les flammes,  
est un bon statuaire et sait pétrir les âmes !  
Oh ! Que tristes et longs passent les lendemains !  
Comme on invente alors, pour se tenir les mains,  
quelque moyen nouveau que l' on ignorait ! Comme  
il veut dire à la fois, le nom dont on *la* nomme,  
étoile, perle, fleur, chanson, lumière ! Et puis  
tu sais, on va le soir regarder dans le puits  
la fleur qui de ses mains fragiles est tombée.  
Je crois qu' on la prendrait d' une seule enjambée !  
Comme tout devient rose et doux ! Comme on est fier  
du vieux ruban flétri qu' elle portait hier !  
ô démence ineffable et qui nous fait renaître !  
On en serait heureux, si quelqu' un pouvait l' être.

Pourquoi le coeur est-il si large et si profond,  
que nulle volupté n' en atteigne le fond ?  
Pourquoi, noyé des feux d' une humide prunelle,  
voulons-nous embrasser la menteuse éternelle,  
et d' où vient ce désir d' être déchiqueté  
entre les doigts crochus de la réalité ?  
Certes, Prosper avait une âme de poète,

p49

mais de riches désirs bouillonnaient dans sa tête,  
et ses sens lui disaient que ce n' est pas assez  
de la communion des regards embrassés.  
Souvent il s' en alla dans les bruyères sombres,  
la nuit, s' asseoir tout seul au milieu des décombres ;  
il s' en alla gravir le pied fangeux des monts,  
où les rocs dentelés semblent de noirs démons :  
la lune aux yeux d' argent frissonnait. La rosée  
pleurait de chastes pleurs sur sa bouche arrosée ;  
tout semblait un joyau doux et silencieux ;  
la terre d' émeraude et la turquoise aux cieux,  
et le frêle rameau tendant sa verte palme ;  
tout, excepté les sens de Prosper, était calme.  
Au fait, comment rester tant de jours sans se voir ?  
Vivre un jour sur huit jours, est-ce vivre ? Et le  
soir  
se quitter ! Et sentir sur une froide couche  
la solitude avec son baiser sur la bouche,  
courtisane de marbre, et qui vient vous saisir  
quand votre ami la chasse aux rires du plaisir !  
Et ces rêves menteurs ! Et ces nuits d' insomnie,  
quand, près du temple où dort la chère Polymnie,  
on rôde, l' oeil fixé sur le vieux mur éteint  
qui des rayons du monde a préservé son teint !  
Un grand homme inconnu, joueur de chez Procope,  
disait que le désir est un bon microscope :  
or, tant de fois Prosper vint explorer le mur,  
que pour cet examen un soir le trouva mûr.  
Il vit qu' au résumé la pente était fort douce,  
et les pierres d' en haut recouvertes de mousse.  
Il alla donc trouver Judith, et lui fit part  
de l' idée. On pouvait assiéger le rempart.  
L' enfant sourit tout bas, baissa sur les étoiles  
de ses pudiques yeux l' ébène de leurs voiles,  
et dit que là-dessus il fallait éclairer  
la sous-maîtresse, afin que l' on fît réparer

p50

la muraille. Tu vois qu' ils étaient loin de compte.  
Prosper à ce mot-là devint rouge de honte.  
Puis vinrent les serments, les larmes, les combats.  
Elle écoutait si bien, et lui parlait si bas,  
qu' à peine si la brise avec ses ailes d' ange  
emporta quelques mots de ce céleste échange.  
-vous me faites mourir, monsieur ! -venez ici !  
-non, je te hais ; va-t' en ! -vous croyez ? Grand  
merci !  
-et mon honneur, monsieur ! Un mur ! La belle  
histoire !  
-je t' aime ! -taisez-vous, démon ! -un bras  
d' ivoire !  
-mais je n' y viendrai pas. -des yeux à s' y noyer !  
-vous mentez, vous ! -je t' aime ! -oh ! Le beau  
plaidoyer !  
Ici la brise encor passa mystérieuse,  
en courbant les rameaux du saule et de l' yeuse.  
-on peut, sans être vue, en un sombre peignoir...  
-on ne peut pas, monsieur ! -s' échapper du dortoir.  
-je ne t' écoute plus. -enfant ! -oh ! Dis,  
toi-même,  
non, tu ne voudrais pas me perdre ainsi ! -je t' aime.  
Ces pauvres amoureux n' ont pas d' autre raison !  
Celle-là, par bonheur, est toujours de saison.  
Parlèrent-ils encor ? Je ne sais trop. La brise  
ne les entendit plus. Mais, sur la pierre grise,  
près du mur dont la mousse a rongé les granits,  
elle revint un soir baiser leurs fronts unis.  
Quelle joie, ô mon dieu ! Les heures solennelles,  
la nuit qu' ils éclairaient de leurs chaudes prunelles,  
le parfum des jasmins et des pâles rosiers,  
tout prenait à la fois leurs coeurs extasiés.  
La brise soupirait entre eux deux. Leurs paroles  
ne s' échangèrent plus, et puis leurs lèvres folles  
confirmèrent tout bas les clauses de l' hymen  
que la main de chacun jurait à l' autre main.  
Ce fut comme un éclair où flambent deux nuages,  
ineffable moment que les plus durs naufrages  
ne sauraient arracher du coeur ! Car, si profond

p51

qu' il soit, et quelque fiel qu' il élabore au fond,  
quelque orage qu' un jour la passion y fasse,  
toujours ce feu céleste en dore la surface.  
Oh ! Comme ils oubliaient le monde, cet égout !  
Et leurs plaisirs d' enfant, et leurs mères, et tout !

Comme au baptême saint des invisibles flammes  
ils brûlaient leurs passés et retrempaient leurs  
âmes !  
Fut-ce un rare bonheur pour les sens enlacés ?  
Oui, mais les vrais moments d' extase était passés ;  
car les plus doux transports sont dans l' inquiétude  
dont les rêves s' en vont à la béatitude,  
quand le coeur comprimé doute, et sous le surcroît  
du doute, se replie et se réveille, et croit !  
Mais quand l' illusion s' incarne tout entière,  
lorsque l' ange du rêve est devenu matière,  
on ne sait plus alors ce qu' on en pensera.  
C' est le provincial qui vient à l' opéra  
des clochers inconnus de sa verte campagne.  
Il vient comme on viendrait au pays de Cocagne,  
si bien que ni le chant, ni le public choisi,  
ni le vol fabuleux de Carlotta Grisi  
et les pâles Willis avec leurs maillots roses,  
ne semblent à ses yeux de merveilleuses choses.  
Il rêvait tout moins beau, mais quelque chose encor,  
et croyait au perron trouver des marches d' or.  
C' est ainsi que l' espoir s' entoure de mensonges,  
et que la passion est un pays de songes  
où l' on va comme un homme enivré d' alcool.  
Il semble qu' on va suivre un aigle dans son vol,  
qu' on est grand, que la joie et ses rudes atteintes  
en râles convulsifs tordront les chairs éteintes,  
qu' on se relèvera tout autre ; mais souvent  
on se retrouve après gros-jean comme devant.  
Aussi lorsque j' ai soif de rage et de caresse,  
en un mot, que je veux choisir une maîtresse

p52

telle que le dieu grec les élève à son jeu,  
une femme de lit, je m' inquiète peu  
des petits pieds de reine et des yeux en amandes.  
Ce qu' il me faut, à moi, ce sont les chairs flamandes  
que dessinait Rubens de son hardi pinceau.  
Quant à ces dona sol aux tailles d' arbrisseau  
dont les cheveux pleureurs vont en rameaux de saules,  
c' est trop triste pour moi. Mais de larges épaules,  
des jambes d' amazone et des bras sans défaut,  
et des muscles de fer, voilà ce qu' il me faut !  
Avec son torse fier, la vénus Callipyge,  
comme poème épique, est un rare prodige.  
Des bandeaux moyen âge avec des yeux cernés  
font de sombres profils d' archanges consternés ;  
mais cette lèvre rouge et ce sein qui frissonne,

le port majestueux que la stature donne,  
ces hanches aux plis durs, ces robustes appas,  
qui vous les donnera, si vous n'en avez pas ?  
Il faut avoir jauni dans un cachot bien sombre,  
où de pâles serpents se caressent dans l'ombre,  
pour bien savourer l'air et la beauté des cieux.  
On se blase sur tout : sur l'azur des beaux yeux,  
sur le scribe fécond, sur le pâté d'anguille,  
sur le chant que murmure une rieuse fille ;  
et toutes les beautés auxquelles nous croyons  
tombent au souffle impur des désillusions.  
Le grand héros nous semble un meurtrier. Le prince  
est pour nous un flâneur venu de sa province,  
le politique un sot raillé par le destin,  
la vierge une Isabelle agaçant Mezetin,  
l'astronome savant un fou dans les étoiles,  
ce divin coloriste un barbouilleur de toiles ;  
nos souvenirs aimés deviennent des fardeaux,  
et les pauvres honteux achètent des landaus.  
L'espérance se fait un chagrin près d'éclore,

p53

l'amour un impudent marché ; le météore  
un lampion fumeux accroupi sur un if.  
Des seins fermes et lourds, au moins, c'est positif.  
Quoique Prosper n'eût pas dans cette nuit peut-être  
connu tout le bonheur qu'il rêvait sous le hêtre,  
lorsque le blond Phoebus parut à l'horizon,  
il partit, mais laissant son cœur à la maison,  
si bien que l'on trouva sa démarche légère.  
Puis il vécut ensuite au sein d'une atmosphère  
de bagues en cheveux, de petits billets doux,  
éden de souvenirs, de fleurs, de rendez-vous,  
qui put, malgré l'effort de la fortune humaine,  
comme dans la chanson, durer une semaine.  
Quoi, huit jours seulement ! C'est bien peu,  
diras-tu.  
Être huit jours fidèle est presque une vertu :  
d'abord on a le temps d'écrire plusieurs stances  
quand on s'aime huit jours. Et puis les circonstances  
viennent souvent forcer à se quitter plus tôt  
qu'on ne veut. Le malheur est un grand paletot  
qu'endosse tour à tour chaque homme, et que sans honte  
Prosper doit endosser à cet endroit du conte.  
Ce conte, pour toi seul, ami, je l'ai rimé ;  
toutefois, s'il fallait qu'on le vît imprimé,  
sortant pour cette fois de la nuit protectrice,  
je m'agenouillerais aux pieds de ma lectrice,

petits pieds que je vois, chaussés d' un clair velours,  
mollement endormis sur des coussins bien lourds ;  
charmante caution pour répondre du reste.  
Puis en levant les yeux, je verrais sans conteste  
un visage adorné d' un éclat non pareil,  
un front d' ivoire mat et des yeux de soleil ;  
puis un hardi corsage, et, sur un flanc qui ploie,  
des cheveux soyeux, pleins de délire et de joie,  
sombres comme le noir feuillage des forêts.  
Or, je crois que voici ce que je lui dirais :

p54

ô ma dame d' amour ! Mon amante inconnue !  
à qui la vérité parle ici toute nue,  
oh ! Si, réalisant tous mes rêves de fou,  
chère, vous me vouliez jeter vos bras au cou,  
à l' heure où l' ombre molle endort les tubéreuses,  
et me donner huit nuits de vos nuits amoureuses,  
(éros devine alors ce que je tenterais ! )  
ma dame, sur l' honneur, je m' en contenterais.  
Enfin, comment cessa ce bonheur éphémère ?  
Cela vint de Prosper. Qui l' aurait cru ? Sa mère  
mourut tout justement à cette époque-là.  
Or, elle avait un frère aîné, qu' on rappela  
d' exil en mil huit cent quatorze. Un gentilhomme  
très entiché des fleurs de lys, et brave comme  
Bayard, au temps jadis fort bien vu de la cour.  
La digne soeur et lui se chérissaient, et pour  
se réunir encor dans la main où l' on tremble  
et ne pas se quitter, ils moururent ensemble  
de vieillesse. Prosper fut contraint de partir  
pour recueillir avec des sanglots de martyr  
l' héritage de l' oncle, un fort bel héritage  
qui n' aurait pas tenu de Penafiel au Tage.  
Ayant enfin rempli tous les devoirs que feu  
notre oncle, s' il fut riche, impose à son neveu,  
il s' entoura d' un crêpe, et prit la malle-poste,  
rêveur comme un lépreux de la cité d' Aoste.  
De plus, quand il revint, son père avait quitté  
notre monde frivole et plein d' iniquité.  
Que de morts à la fois ! C' est comme un mélodrame  
où les trépas fameux s' impriment à la rame,  
bel art au nom duquel D' Ennery mérita  
la croix ! Prosper pleura beaucoup, mais hérita.  
C' est un baume aux chagrins les plus cuisants. En  
somme  
il eût trouvé l' auteur de ses jours un brave homme,  
si ce pauvre vieillard à ses derniers moments,



quoiqu' il eût toujours eu les meilleurs sentiments,  
 ne se fût laissé faire une bévée exquise.  
 Je te le donne en cent ! Il fit... Judith marquise.  
 Afin qu' elle eût un père avec un bel hôtel,  
 un jour il la mena toute blanche à l' autel.  
 Quant à son jeune époux, ce fut un diplomate  
 haut, sec, raide, pompeux, monté dans sa cravate,  
 droit comme un lys, couvert de croix, éblouissant,  
 et portant de sinople au griffon d' or yssant  
 du chef ; d' ailleurs sauvage, aimant la solitude,  
 et voyageant toujours ; mais ayant l' habitude  
 mauvaise de rentrer dans sa demeure à pas  
 de loup, toutes les fois qu' on ne l' attendait pas.  
 Pour les fleurs sans parfum, le satin et le cierge,  
 oublia-t-elle donc ses doux serments de vierge ?  
 Son cœur fut donc un gouffre où l' on pouvait  
 plonger  
 ses rêves, sans que rien ne dût y surnager ?  
 Peut-être. Elle ne vit dans cet épithalame  
 qu' un moyen tout trouvé de jouer à la dame.  
 Elle eut de fins chevaux, des villas, des palais,  
 du drap rouge fort cher sur des corps de valets,  
 et fit merveille au bois avec ses équipages.  
 On prétendit alors qu' elle eut même des pages.  
 Aussi ne parlons pas de ces pensionnats  
 où l' on a le secret de charmants incarnats  
 pour se faire monter la pudeur au visage,  
 lorsqu' un oeil indiscret vous fixe le corsage.  
 Oh ! Si quelqu' un lisait sous vos regards baissés  
 tous les impurs désirs dont vous vous enlacez,  
 courtisanes d' esprit, filles dont le corps chaste  
 est comme un champ de fleurs que l' ouragan dévaste !  
 Pâles virginités, vertus sans lendemain,  
 laissant votre dépouille aux buissons du chemin !  
 écoute, le hasard, ou bien les dieux prospères  
 m' ont fait vivre un instant dans un de ces repaires.

J' y cherchais un écho des chants du paradis.  
 N' aurais-tu pas pensé comme je pensais, dis ?  
 Eh bien, souvent, le soir, caché sous des charmilles,  
 j' ai surpris le secret de quelques blondes filles,  
 j' écoutais inquiet, presque comme un amant,  
 et j' ai senti le rouge à ma face. Vraiment  
 il se murmure là des discours dont l' exorde  
 soulèverait le cœur aux danseuses de corde !

Puis, c' est là qu' on apprend le sourire qui mord  
et l' art si compliqué de mentir sans remord.  
Ne crois pas que Judith fût donc embarrassée  
pour dire à son cousin qu' on l' avait tant forcée  
qu' elle n' avait pas pu refuser cet oison.  
Prosper lui répliqua : vous avez bien raison,  
et ce n' est après tout qu' une affaire de forme,  
car un époux marquis reste, pourvu qu' il dorme,  
un meuble de salon à ne pas dédaigner.  
Mais un ancien amour permet d' égratigner  
le papier qu' a noirci, par un affreux mystère,  
Hymen, ce dieu qui porte un habit de notaire.  
Tu sais que tous les deux aimaient à discuter,  
car nous les avons vus autrefois affronter  
la nuit fraîche, sous une allée ombreuse et noire,  
à l' heure douce où Puck dans le ruisseau vient  
boire ;  
tu sais que, tous les deux, après ces beaux discours,  
nous les avons trouvés dans des spasmes bien courts  
au fond d' un vieux jardin, sur le banc, dont la mousse  
empruntait à Phœbé sa lueur pâle et douce.  
Après les pourparlers dont il s' agit ici,  
nous devons comme alors les retrouver aussi,  
non pas dans un jardin, nous sommes en décembre,  
mais au fond d' un boudoir rose et parfumé d' ambre,  
avec de gros coussins vêtus de velours verts,  
comme on aime à les voir dans le coeur des hivers ;  
boudoir fort isolé, n' ayant pour toute issue

p57

qu' une fenêtre haute assise sur la rue.  
La nymphe du foyer devient rouge, le thé  
par Judith elle-même est bientôt apprêté,  
puis dans les flacons d' or le vin de Syracuse  
offre aux jeunes amants une charmante excuse  
de toutes les pudeurs qu' ils pourraient oublier.  
Oh ! Quel désir aigu les vint alors lier !  
Qu' ils allaient bien mourir dans ces voluptés sombres  
que l' ange de la nuit caresse de ses ombres,  
et dont ils connaissaient l' extase jusqu' au fond !  
Mais voilà le mari, diplomate profond,  
qui revient tout à coup, montrant sous sa paupière  
l' impassible regard du convié de pierre.  
Deux hommes sur les bras alors qu' on en veut un,  
certes, cela doit être un conflit importun,  
et l' on voudrait s' enfuir dans un autre hémisphère.  
Pas de cachette, hélas ! Que résoudre ? Que faire ?  
Encore, à l' ambigu-comique, ce serait

facile, on trouverait un passage secret  
dans un mur féodal. Se tuer l' un ou l' autre  
sans pouvoir seulement dire de patenôtre,  
c' est un moyen fossile et maintenant honni ;  
d' ailleurs cela serait imité d' antony.  
Puis, Judith n' était pas de ces femmes novices  
qui prouvent leur amour avec des sacrifices,  
et qui donnent leur vie, en faisant peu de cas.  
Elle jeta la lampe avec un grand fracas,  
et se mit à rugir ce cri de rage folle  
que hurle avec horreur la femme qu' on viole.  
Aussitôt parut, fier comme un toréador,  
un suisse vert-lézard caparaçonné d' or,  
qui, jaloux de servir les vertus de madame,  
pour la première fois sut dégainer sa lame.  
Comme tous les chasseurs, ce fat malencontreux  
des pieds de sa maîtresse était fort amoureux ;

p58

ce fut donc comme un tigre altéré de carnage  
qu' il arrêta Prosper, et, contre tout usage,  
le jeta sans façon par la fenêtre, avant  
de regarder au moins s' il faisait trop de vent.  
Madame, quand parut son noble misanthrope,  
eut tout juste le temps de tomber en syncope,  
comme une Sémélé devant son Jupiter.  
Le raide commandeur demanda de l' éther.  
L' événement courut le lendemain. La presse  
pour gloser sans mesure oublia sa paresse ;  
on en parla beaucoup dans les nobles faubourgs,  
et Judith fut malade au moins quinze grands jours.  
Descendons si tu veux dans la rue, où la neige  
étend sur le pavé son manteau de Norwège.  
Quand le pauvre Prosper s' éveilla pâle, sans  
un souvenir, et vit s' attrouper les passants,  
il se trouva meurtri sur des angles de glace,  
où nous le laisserons sans le bouger de place,  
tel est notre caprice, encor pour quelques vers.  
D' autant qu' on se fatigue à ces récits divers,  
et qu' il me faut quitter la mystique ceinture,  
car nous avons ce soir bal à la préfecture.  
Déjà le jacquemart, Quasimodo de plomb,  
vient de sonner dix coups avec beaucoup d' aplomb,  
l' ancien hôtel Saincy s' entr' ouvre et s' illumine  
tandis que des beautés à la superbe mine  
s' y rendent, en passant par le pompeux séjour  
né sous le consulat de Monsieur De Champflour.  
Faut-il continuer ? Je n' en ai guère envie.

Le malheureux Prosper ! Comme, en pendant sa vie  
à des lèvres de femme, il s' était bien trompé !  
Notre terre promise est un roc escarpé :  
il ne le savait pas ; mais avoir fait son rêve  
d' un poème d' amour qu' une autre main achève,  
être sorti vivant de son passé caduc,

p59

avoir fouillé son coeur pour en donner le suc,  
puis, amant d' une églé, se voir trahir par elle,  
c' est à se rendre ermite, ainsi que Sganarelle.  
Hérodiade, svelte en ses riches habits,  
portant sur un plat d' or constellé de rubis  
la tête de saint Jean-Baptiste qui ruisselle,  
nous résume très bien l' histoire universelle ;  
car le sage est toujours celui qui, la voyant  
sous les tissus vermeils et roses d' orient,  
admire ses yeux noirs et les fleurs de l' étoffe.  
Mais, par Bacchus ! Pourquoi faire le philosophe  
au bout d' un conte bleu qui nous intéressait ?  
Disons ce qu' il advint de Prosper. Qui le sait ?  
Comme un sombre plongeur qui se confie aux lames,  
il s' engouffra vivant dans une mer de femmes,  
festonna ses rideaux d' actrices et de rats,  
et devint très couru dans les deux opéras.  
Frêles roseaux fleuris sur les pierres gothiques,  
types germaines coulés dans les moules celtiques,  
bacchantes de Toscane à la parole d' or,  
pensives Lélias qui cherchaient leur Trenmor,  
Elvires aux pieds fins, bijoux d' Andalousie,  
vierges à l' oeil fendu sous le surmé d' Asie,  
il sut tout effeuiller en critique de goût,  
et quand il n' eut plus rien à donner, il eut tout.  
Il eut, n' espère pas que je les enregistre,  
au théâtre-français l' amante d' un ministre,  
dont Paris en silence admirait la hauteur  
superbe. Aux environs, la femme d' un auteur  
dramatique, et Fanny, la fille aux lèvres rouges,  
dont la voix éveillait les morts, et, dans les bouges,  
éléonore, Esther, Léontine et Jenny.  
Si je te disais tout, quand aurais-je fini ?  
Ce serait trop. D' autant que, grâce à ces astuces,  
il trouva des vertus et des princesses russes,

p60

qu' il serait dangereux de nommer pour raison

d' époux, et dont je veux respecter le blason.  
D' ailleurs tout ce plaisir est rampant et livide ;  
avant de s' enivrer on voit la coupe vide,  
tandis que le vautour, le souvenir vainqueur,  
vous broie incessamment de ses griffes le coeur.  
Oh ! Quelle chose aimée alors semblerait douce ?  
Le zéphyr caressant, la lumière, la mousse,  
ou le givre odorant des amandiers fleuris ?  
Prosper le blond rêveur n' avait trouvé de prix  
à tous ces charmes nus de la jeune nature  
que lorsque à son amie ils servaient de parure.  
Tout est décoloré, discordant et fatal  
à présent, tout se tait. Le ruisseau de cristal  
murmurait sur ses pieds délicats. Le vieux saule  
penchait de verts rameaux jusqu' à sa blanche  
épaule.  
En voltigeant, la brise apportait dans sa voix  
la chanson du vieux pâtre et l' haleine des bois.  
Les fleurs ? *ils* en avaient effeuillé les  
corolles  
pour y lire tout bas mille promesses folles.  
ô souvenirs toujours adorés ! Le soleil ?  
Que de fois, éblouis de son éclat vermeil,  
étendus sur la mousse, abrités, seuls au monde,  
*ils* l' avaient vu mourir dans un baiser de l' onde !  
Chaque pas, chaque souffle était un souvenir  
de ce bonheur enfui pour ne plus revenir :  
mais au fait, je m' arrête à faire de l' églogue,  
tandis que mon héros emplit son catalogue.  
Puis-je suivre ses pas jusqu' au pays latin  
et dire ce qu' il dut souffrir un beau matin  
pour demander du calme à la philosophie  
que démontre là-bas quelque brune Sophie ?  
Puis-je écrire les noms d' Annette et de Clara,  
cette autre Dolorès ? Rira bien qui rira  
le dernier. La débauche à la fin vous enlace

p61

entre ses bras plus froids et plus durs que la glace,  
et don Juan court au gouffre entr' ouvert sous ses  
pas,  
à propos, connais-tu, qui ne la connaît pas ?  
(on la chante à présent jusque dans Pampelune,)  
cette moisson de lys, blanche comme la lune,  
qu' un païen surnomma Phoebé, pour sa pâleur ?  
Quelle nymphe ! Souvent, par goût pour la couleur  
locale, étincelait parmi sa chevelure,  
masse de diamants d' une farouche allure,

un croissant tout en feu, par Janisset courbé.  
Prosper la posséda, cette épique Phoebé  
dont chaque nuit absorbe, au dire de la ville,  
dix hommes, vingt flacons pleins, et cinquante mille  
francs. Oui, tout cela tombe en poudre sous ses  
doigts  
comme un vieil oripeau décousu. Mais tu dois  
en avoir entendu souvent parler : c' est elle  
qui, je ne sais pourquoi, se mit dans la cervelle  
de tuer sans péril deux fats, et seulement  
pendant huit jours entiers prit chacun pour amant.  
Entre toutes, ce fut celle de ses maîtresses  
que Prosper préféra, peut-être pour les tresses  
de cheveux, qui gênaient sa marche, ou les contours  
de sa robe, sculptés par des ciseaux d' amours,  
peut-être pour ses yeux ou ses faunes vieux-Sèvres,  
peut-être pour ses chats, peut-être pour ses lèvres.  
Belle femme, elle était bonne fille. Il la prit  
noblement, sans façon. Puis, ils eurent l' esprit  
de se quitter sitôt que le miel de la coupe  
fut au bout, estimant tous les deux qu' une troupe  
de bohèmes en sait là-dessus plus qu' un roi.  
Mais s' ils se rencontraient devant le café Foy,  
ou bien s' ils étaient las de leurs plaisirs vulgaires,  
car les gens du commun ne les amusaient guères,  
s' ils désiraient un soir sortir de leur milieu,  
si Prosper, au sortir des tréteaux Richelieu,

p62

voulait pour se guérir voir un vrai corps de reine,  
alors ils s' en allaient ensemble. L' Hippocrène  
est un mot à côté de cette femme-là :  
c' est un fait positif, qu' en ses jours de gala  
d' un triste portefaix elle eût fait un poète,  
par son étreinte morne et ses poses de tête.  
La source court au fleuve, et la fange à l' égout.  
Tu dois le remarquer, l' esprit et le bon goût  
s' unissent d' ordinaire aux formes les plus pures.  
Phoebé le prouve bien. Ni l' or, ni les guipures  
ne cachent son beau cou, mais un camellia  
s' embaume à ses cheveux, et, comme Cinthia,  
cette calme romaine, hélas ! Trop tard venue,  
" sa plus belle parure étant de rester nue,  
deux robes seulement forment tous ses atours,  
l' une de moire blanche et l' autre de velours. "  
tout chez elle est parfait pour l' amour idolâtre.  
Pas de livres, d' albums, ni de sculpture en plâtre,  
mais une Danaë peinte par Titien,

inestimable corps qu' elle a payé du sien,  
de bons divans de perse avec des cordelettes  
et de lourds oreillers, et, comme statuettes,  
deux seulement en marbre et semblant percer l' air :  
Carlotta la divine, et la rieuse Ellsler ;  
du vin dans des flacons, et près des pipes d' ambre  
les verres de Bohême. Au plancher de la chambre  
pas de riches tapis d' un goût luxuriant,  
mais une fraîche natte en paille d' Orient.  
C' est là que les pieds nus, dans l' ombre accoutumée,  
Prosper s' environnait d' une blanche fumée,  
et, les yeux de la reine épanouis sur lui,  
comme un autre Aénéas, racontait son ennui :  
-par Hercule ! Dit-il, depuis deux ans, ma chère,  
je me gorge d' amour, d' or et de bonne chère,  
et je trouve l' or vil, et les dégoûts bien prompts.

p63

-si tu veux, dit Phoebé, nous nous enivrerons.  
-je me suis réveillé repu sur tant de couches,  
que ces femmes me sont insipides. Leurs bouches  
me sont froides ! Du vin ! Verse tout le flacon !  
S' il me fallait encor passer par un balcon,  
peut-être que ces nuits me sembleraient plus drôles :  
mais tous ces bons époux savent si bien leurs rôles,  
que l' on entre aujourd' hui par la porte. Vraiment  
on a l' air d' un laquais, et non pas d' un amant.  
C' est, comme dit Pierrot, toujours la même gamme !  
-si tu veux, dit Phoebé, nous dormirons. -ô femme !  
Tu ne comprends donc pas que pour moi tout est mort,  
et qu' on est bien heureux, ma blanche ! Quand on dort.  
Vois-tu, Dieu m' avait fait pour une seule chose,  
pour un amour d' enfant, une pauvre fleur close,  
et mon souffle s' envole à la fleur que j' aimais.  
-cueille-la, dit Phoebé. -ne me parle jamais,  
femme, de cette enfant, car elle est morte. Approche  
ta joue. Oh ! Non, ta lèvre est trop froide. Une roche  
dans un gouffre, vraiment, c' est mon coeur, ô Phoebé.  
-mio, répondit-elle, il vous faut faire abbé.  
à ce mot-là, Prosper fit une cigarette.  
Car pareil au bon roi chiffonnant sa fleurette,  
il roulait un papel, dès qu' il ne trouvait rien  
à dire. Et dans le fait, c' est le suprême bien.  
Oh ! Si dans mon réduit j' avais la douce natte  
de Phoebé, ses bras blancs et sa lèvre écarlate,  
oui, cela, rien de plus, avec du tabac frais,  
c' est pour le jugement que je me lèverais.  
Les gens les plus heureux que notre terre porte

sont le turc et sa pipe accroupis sur leur porte.  
Mais il faut être turc pour prendre ce parti.  
Après quelques instants, Prosper était parti  
pour suivre le torrent de ses bonnes fortunes.  
Les pommes de l'édén deviennent fort communes,

p64

et tous les tours d'alcôve on les a si bien lus  
que c'est tout naturel ; je n'en parlerai plus.  
Il faut, pour terminer dans l'irréparable,  
qu'enfin Polichinelle aille aux griffes du diable,  
et qu'en baissant la toile on sente le roussi.  
J'ai promis à don Juan sa foudre. La voici :  
pour parler net, ce fut un être d'antithèse  
au corps pelotonné comme une chatte anglaise ;  
le visage suave et rose, mais les yeux  
cruels, et reflétant l'enfer plus que les cieux.  
Sa voix était limpide et pleine d'harmonie  
comme un frémissement des lyres d'Ionie ;  
ses cheveux étaient doux, ses doigts petits et longs,  
ses pieds se meurtrissaient aux tapis des salons ;  
ajoutez un corps mince, une allure mignonne  
et des ongles rosés, vous aurez *la madone*,  
pareille à ces beautés dont on baise la main  
respectueusement, au faubourg Saint-Germain.  
Son nez grec, ses sourcils arqués, ses dents d'opale,  
tout était jeune, sauf cette lèvre fatale  
qu'un sourire funèbre éclairait. En tous temps,  
même sous les rayons du soleil de printemps,  
elle était enterrée au sein d'une fourrure  
toute blanche, et semblait mourir. Une torture  
étrange se peignait dans son oeil interdit,  
et dans l'ombre elle avait ce triangle maudit  
que le doigt de Dieu trace au front des mauvais anges.  
était-elle arrachée à ces noires phalanges  
qui tombèrent un jour de la nue aux flancs d'or ?  
Peut-être. Je ne sais. Mais on disait encor  
avoir vu vaguement des vieillards que leurs pères  
l'avaient vue autrefois en des âges prospères,  
alors qu'elle illuminée aux splendeurs de son nom,  
la noblesse dorait les prés de trianon.  
Alors que les iris et les belles climènes

p65

jusques au madrigal se faisaient inhumaines,  
et plus tard, quand la fière et belle Talien



marchait, tunique au vent, sans voile et sans lien.  
Au fait, nous avons lu bien souvent *le vampire*  
du grand poète ; eh bien, cette femme était pire  
encore, étant vampire et femme. On ne pouvait  
relever un front pur des plis de son chevet.  
Or, Prosper y posa sa tête. Si l'histoire  
est fausse, je ne sais. Mais ce qui m' y fait croire,  
c' est qu' en touchant Alice, on sentait un frisson,  
que sa lèvre semblait froide comme un glaçon,  
et que, comme le tigre après un jour de jeûne,  
son regard aspirait ardemment le sang jeune.  
Oh ! Trois fois malheureux et perdu sans espoir  
l' homme de coeur qui prend une femme un beau soir,  
et, laissant de côté le reste, vit en elle  
seulement, abrité du monde sous son aile !  
Cette *madone-là* savait bien son métier  
de panthère lascive, et d' un bel air altier  
buvant jusqu' à la fin le sang de sa victime,  
elle se délectait de ce carnage intime.  
Un jour pourtant, Prosper, qu' elle avait laissé seul,  
faute étrange ! Sortit vivant de son linceul.  
Tremblant, il vint s' asseoir auprès d' une fenêtre  
ouverte, dont l' air pur fit un instant renaître  
sa pensée, et bientôt, par la flamme ébloui,  
il recula de peur quand le rayon eut lui.  
Car il avait senti déjà que dans son âme  
tout était consumé sous cette impure flamme,  
que de son être ancien tout était déjà mort,  
tout, l' espoir et le doute, et même le remord.  
Alors il se rendit chez la Phoebé, l' ancienne  
maîtresse de trois rois couronnés, et la sienne,  
pour savoir si l' airain de ce corps indompté  
le ferait vivre encore à quelque volupté.

p66

Belle conclusion et digne de l' exorde :  
sa lyre était aussi brisée à cette corde,  
si bien que la Phoebé dit, le bras étendu  
sur lui : poveretto, comme on me l' a rendu !  
Là, d' un coup de sifflet, nous transportons la scène,  
en dépit d' Aristote, au pays d' outre-Seine.  
ô mon pays latin ! Vieux pays désolé  
d' où le siècle sans plume un jour s' est envolé,  
moi, le dernier de tous, je te reste, et je t' aime !  
J' aime tes boulevards, verdoyant diadème,  
ton fleuve morne et sourd, et ses courants flanqués  
de vieux murs de granit où s' endorment les quais ;  
j' aime ta basilique en fleur, ta cathédrale,

où sur les sombres tours, dans l' ombre sépulcrale,  
quand l' aile de la nuit nous fait un noir bandeau,  
nous voyons grimacer quelque Quasimodo.  
Avec ton panthéon, palais de gloires mortes,  
j' aime ton hôpital, la maison aux deux portes :  
l' une par où l' on vient, escorté de douleurs,  
jusqu' à ces lits souillés qu' on lave de ses pleurs,  
comme Jésus sa croix ; l' autre, dernier refuge  
où nous trouve la mort pour nous mener au juge.  
Et souvent je pensais, en rêvant dans ce lieu  
où se mêlent les voix des mourants et de Dieu,  
que pour ceux dont le coeur sort vierge de ses langes,  
notre calvaire touche aux demeures des anges.  
Assis sur une pierre, et le front dans les mains,  
je repassais en moi tous ces rêves humains,  
je cherchais à fixer de mon esprit superbe  
le problème infini de la chair et du verbe ;  
je voulais commenter l' impérissable loi,  
pauvre fou que j' étais ! Et disséquer la foi :  
connaître la liqueur en en brisant le vase !  
Et la nuit m' eût trouvé dans cette même extase  
profonde, si des voix ne m' eussent réveillé.

p67

Alors, comme un songeur toujours émerveillé  
qui d' ève aux doigts de lys retourne à Cidalise,  
et cherche le théâtre au sortir de l' église,  
je flânais lentement tout le long du chemin  
jusqu' à mon odéon, ce colosse romain,  
ce vaste amphithéâtre aux moulures massives,  
à l' air grave, où les voix sortent pleines et vives,  
où Shakspeare et le grand Molière, ce martyr,  
semblent en nous voyant pousser un long soupir,  
temple où la Melpomène est vaste comme un monde,  
et jetais en un jour, vieille muse féconde !  
à ce monstre affamé qu' on nomme le public,  
deux Talmas à la fois, Bocage et Frédérick !  
Et, comme deux enfants qu' on flatte et qu' on câline,  
la muse les berçait sur sa large poitrine,  
et ne plia jamais, tant ses reins étaient forts !  
Aux coups passionnés de leurs rudes efforts.  
Oui, malgré les regards de la foule béante,  
elle ne put faiblir, la robuste géante,  
que sous les lourds baisers des éléphants-harel.  
J' ai toujours, pour ma part, trouvé surnaturel  
de voir ces animaux jouer la tragédie.  
C' est là ma bête noire, et ma foi, quoi qu' on die,  
comme dit Trissotin, j' aime mieux Beauvallet.

D' ailleurs, tout ce qui vient d' Afrique me déplaît,  
sauf ces brunes fellahs dont la mamelle antique  
est d' un bronze charnu qui perce une tunique.  
Aussi, quand par hasard ce souvenir me vint,  
je prenais mon chapeau quatorze fois sur vingt,  
et pour le Luxembourg dédaigneux et folâtre,  
mon jardin, je quittais l' odéon, mon théâtre.  
Dans tout ce qu' on me voit écrire en général,  
mais surtout dans les vers de ce conte moral,  
j' abuse sans pudeur du mot suave : *j' aime*.  
il faudrait l' éviter par quelque stratagème.

p68

Cependant nous voilà dans l' éden azuré,  
mon âme, et c' est pour lui que j' en abuserai.  
Car lorsque j' eus quinze ans, que mes chimères lasses  
voulurent secouer la poussière des classes,  
rêveur et fou, j' appris chez lui mon cher métier.  
Je lui ferais sans peine un livre tout entier.  
J' aime son bassin vert aux cygnes blancs, ses marbres  
se détachant au loin sur le velours des arbres,  
ses coupes sur des bras d' amours, riche travail,  
où les géraniums de pourpre et de corail  
brillent dans le soleil comme des rois barbares,  
et ses parterres gais, où, parmi les fanfares  
d' un triomphe de fleurs plus charmant et plus beau  
que l' entrée à Paris de la reine Ysabeau,  
passe un zéphyr, léger comme un souffle de femme.  
ô vous que j' appelais mon âme, vous, madame,  
que je mêle toujours en mes songes flottants  
à tous mes souvenirs d' aurore et de printemps,  
vous le rappelez-vous, lorsque le soir flamboie,  
ce vieux jardin riant, plein d' ombre et plein de joie ?  
Ce fut là le berceau de nos jeunes amours.  
C' est là qu' au mois de mai vous alliez tous les jours,  
une fleur à la main, vous asseoir la première  
sur la terrasse, près du vieux balcon de pierre.  
Et lorsque j' arrivais aussi, par un hasard  
si bien prévu la veille, alors votre regard  
me querellait au loin d' une moue enfantine,  
moi, portant sur mon front des rougeurs d' églantine,  
je venais saluer votre mère, et souvent  
elle me retenait à ses côtés. Savant  
bachelier, délaissant les codes pour les odes,  
je pouvais au besoin causer parure ou modes,  
et, près d' un vieux parent arrivé du Congo,  
faire des calembours contre Victor Hugo.  
Mais si pour un instant nos mères enjôlées

me laissent votre bras dans les longues allées,  
 oh ! Comme tous les deux, en nous serrant la main,  
 nous prenions du bonheur jusques au lendemain !  
 Hélas ! Où s' envola cette rapide ivresse ?  
 Maintenant, chaque été, la brise vous caresse  
 dans un vague séjour d' eaux quelconques, et moi  
 je me suis fait mener, je ne sais trop pourquoi,  
 au fond d' une province où des Nemrods sauvages  
 dévorent, sans que rien puisse apaiser leurs rages,  
 comme au temps où, quenouille en main, Berthe filait,  
 des brochets monstrueux et des cochons de lait.  
 Or, fussé-je au Moulton, ou bien chez les tungouses,  
 au Kiatchta, pays des amantes jalouses,  
 ou chez les beloutchis, ou chez les hottentots,  
 vierges de toute presse et de tous paletots,  
 mon coeur s' envolerait à ce riant ombrage  
 où nous étions si fous. Pourquoi devient-on sage !  
 Vous savez comme l' herbe était verte ! Au bassin  
 comme nous admirions en leur calme dessin  
 les beaux petits amours aux gracieuses poses,  
 et comme chaque brise était pleine de roses !  
 Oh ! Lorsque aux bords aimés l' ancre à la forte dent  
 mordra, si je reviens entier, sans accident,  
 du char jaune-serin des postillons hilares,  
 c' est dans ce quartier-là que dormiront mes lares.  
 Ce sera pour toujours alors, jusqu' au cercueil.  
 Car, sinon la fortune assise sur le seuil,  
 je trouverai du moins ma chère solitude,  
 si douce pour l' amour, et douce pour l' étude.  
 Loin du fracas bourgeois de leur nouveau Paris,  
 je lirai près du feu mes poètes chéris ;  
 je tâcherai surtout, sans être aristocrate,  
 de choisir mes amis comme faisait Socrate,  
 écoutant auprès d' eux s' enfuir l' heure et, les soirs,  
 allant rendre visite à mes monuments noirs.

J' entendrai sous le vent crier leurs girouettes,  
 je verrai devant moi leurs longues silhouettes  
 découper leur contour dans un ciel sombre et pur  
 et jeter lentement leur ombre sur le mur.  
 Près de ces grands hôtels au style large et vaste,  
 palais cyclopéens que le temps seul dévaste,  
 je trouverai toujours mon banc presque détruit  
 où l' on écoute en paix l' haleine de la nuit.  
 Là montent librement la pleine consonnance

du bruit harmonieux que produit le silence  
et le parfum léger des folles nappes d' air.  
Puis, lorsque du sein glauque où le tenait la mer  
s' élance l' astre blond, et qu' aux jeunes nuées  
il met des corsets d' or comme aux prostituées,  
la cité des vieux noms s' embrase, et son réveil  
met dans les arbres noirs des éclats d' or vermeil.  
Seulement à son front plus d' un noble édifice  
a, comme un nid d' oiseaux que le lierre tapisse,  
une pauvre mansarde amante de rayons,  
qui s' ouvre de bonne heure à cent illusions.  
Là, quelque étudiant, sans crainte et sans envie,  
écoute frissonner le flot noir de la vie  
et jette l' avenir aux chances du destin.  
Pauvres petits palais de ce pays latin  
si dédaigneusement jeté sur une rive,  
quand on vous a quittés tout jeune, et qu' on arrive  
tout pâle à votre seuil, le coeur bat vite, allez !  
Or, retrouvant par là tous ses jours envolés,  
notre héros tremblait comme un soir de décembre,  
car il tournait la clef de la petite chambre  
où s' étaient écoulés ses beaux jours. Si hardi  
qu' il fût, son front devint pâle, et, tout étourdi,  
il alla s' appuyer contre un mur. Sa mémoire  
pleurait en s' éveillant, et ses rêves de gloire  
venaient, spectres hagards, passer devant ses yeux.

p71

Il les avait quittés si jeune ! Lui si vieux  
maintenant, pour jeter aux caprices d' une onde  
perfide, ses trésors, et demander au monde  
une place au festin du bonheur inconnu !  
Tu sais, mon pauvre Armand, comme il est revenu.  
Bien des flots ont meurtri son front. Bien des  
tourmentes  
ont fait craquer son verre aux dents de ses amantes ;  
l' implacable vautour de la vie a rongé  
son coeur. Pourtant rien n' est absent, rien n' est  
changé  
dans la chambre : l' étoffe illustre des vieux âges,  
les meubles vermoulus et les vieilles images  
sont là : maître Wolfram, Hamlet dans son manteau  
noir, les amaryllis mourantes de Wateau,  
sur le bahut sculpté la grande Vénus grecque,  
et les in-folios dans la bibliothèque.  
Dire ce qu' éprouva notre Prosper auprès  
de tous ces chers bijoux d' enfant, je ne pourrais ;  
surtout lorsqu' il trouva, portant les folles traces

des anciens jours vécus, ses vieilles paperasses.  
Car toute sa jeunesse au riant souvenir  
était dans ces feuillets épars, et revenir  
en arrière, c' est vivre une autre fois. La folle  
du logis s' éveillait, et sa blonde parole  
semblait douce à l' enfant comme un zéphyr de mai.  
Alors, comme autrefois le héros, enfermé  
près des vierges, frémit au son rauque des armes,  
Prosper, sorti plus grand d' un baptême de larmes,  
vers l' azur idéal retrouva son chemin.  
Le poème qu' il fit, tu le liras demain.  
Tu verras si toujours intrépide, il s' honore  
d' enchanter l' air qui passe avec un mot sonore ;  
tu sauras si le gouffre où ce coeur est tombé  
profondément, au point d' émouvoir la Phoebé,  
a laissé surnager quelques flots d' ambroisie,  
car, en somme, il en faut pour toute poésie

p72

comme pour tout amour. Quelquefois on écrit,  
c' est au mieux, que la forme a sauvé son esprit,  
et que, la rime aidant, la vénus Callipyge,  
a mis sa lèvre chaude à ce sang qui se fige.  
D' autres disent tout bas qu' à ses mille revers  
il ajoute celui de se tromper en vers,  
que, sentant son coeur vide et faux, il se décide  
à chercher lentement le plus noir suicide ;  
que lui qui fut épris du rose, il l' est du noir,  
et qu' en son invincible et profond désespoir,  
ô don Juan ! D' avoir mal continué ta liste,  
ce Pindare vaincu se fait vaudevilliste.  
*mai 1841.*

AMOURS D'ELISE

p73

*poème i*  
c' est là qu' elle priait. Là, sur ces blanches dalles  
où je foule à mes pieds des tombes féodales,  
vaguement enivré de la pompe des soirs,  
d' orgues, de chants divins, d' étoffes, d' encensoirs  
et de beaux corps de femme à genoux sur la pierre,  
je ne regardais qu' elle et sa blonde paupière,  
et lorsqu' elle partit, maîtresse de mon coeur,  
il me sembla d' abord que du milieu du choeur

un ange de sculpture aux formes immortelles  
se levait, pâle et triste, en déployant ses ailes !

*poème ii*

d' où vient-il, ce lointain frisson d' épithalame ?  
Quels cieux ont déroulé leurs nappes de saphir ?  
Quel espoir inconnu m' anime ? Quel zéphyr  
a jeté dans ma vie errante un nom de femme ?

p74

Quel oiseau près de moi chante sa folle gamme ?  
Quel éblouissement s' enfuit, pour me ravir,  
comme le corail rose ou la perle d' Ophir  
que poursuit le plongeur bercé par une lame ?  
En vain de ma pensée effarouchant l' essor,  
je veux loin de vos yeux pleins d' étincelles d' or  
l' entraîner, sur vos pas la rêveuse s' envole,  
et, pour que mon tourment renaisse, ardent phénix,  
j' emporte dans mon coeur votre chère parole,  
comme un parfum subtil dans un vase d' onyx.

*poème iii*

oui, mon coeur et ma vie !  
Et je sais bien,  
ô chère inassouvie,  
que ce n' est rien !  
Ah ! Si j' étais la rose  
que le soir brun  
en souriant arrose  
d' un doux parfum ;  
si j' étais le bois sombre  
qui sur les champs  
jette au loin sa grande ombre  
et ses doux chants,  
ou l' onde triomphale  
d' où le soleil  
sur son beau char d' opale  
s' enfuit vermeil ;

p75

si j' étais la pervenche  
ou les roseaux,  
ou le lac, ou la branche  
pleine d' oiseaux,  
ou l' étoile qui marche  
dans un ciel pur,  
ou le vieux pont d' une arche  
au profil dur ;

si j' étais la voix pleine,  
la voix des cors,  
qui fait bondir la plaine  
à ses accords,  
ou la nymphe du saule  
au sein nerveux  
qui met sur son épaule  
ses longs cheveux ;  
à vous, ô charmeresse  
pleine d' attraits,  
élise, à vous, sans cesse  
je donnerais  
ma voix, ma fleur, mon ombre  
douce à chacun,  
mes chants, mes bruits sans nombre  
et mon parfum,  
et tout ce qui vous fête  
comme une soeur.  
Mais je suis un poète  
plein de douceur,

p76

qui ne sait que bruire  
à tous les bruits,  
faire vibrer sa lyre  
au vent des nuits,  
ou, quand le jour se lève  
tout azuré,  
s' envoler dans un rêve  
démesuré.  
Donc, je vous ai servie,  
heureux encor  
de vous donner ma vie,  
cette fleur d' or  
que tourmente et caresse  
dans un rayon  
la frivole déesse  
illusion ;  
mon esprit, qui s' enivre  
de vos clartés,  
et qui ne veut plus vivre  
quand vous partez ;  
et tout ce que je souffre  
si loin du jour,  
et mon âme, ce gouffre  
empli d' amour !  
*poème iv*  
ô mon âme, ma voix pensive,



ô mon trésor échevelé,  
mon myosotis de la rive,  
mon astre, mon rêve étoilé !

p77

Mon amour, ma blanche sirène,  
calice d' argent où je bois,  
ô ma jeune esclave, ô ma reine,  
mon poème à la douce voix !  
Pourquoi, mon bel ange sans aile,  
folle enfant qui me caressez,  
pourquoi donc êtes-vous si belle  
avec vos longs cheveux tressés ?  
Oh ! Quand dans nos lointaines courses,  
sous l' abri des feuillages verts  
nous allons cueillir près des sources  
des pâquerettes et des vers,  
pourquoi le ciel bleu sur nos têtes  
met-il son manteau de saphir,  
et pourquoi la campagne en fêtes  
rit-elle au souffle du zéphyr ?  
Pourquoi dans la petite chambre,  
lorsque tout bruit lointain se fond,  
l' air est-il comme imprégné d' ambre,  
l' eau pure, le divan profond ?  
Enfant, sais-tu quelle puissance  
nous enveloppe d' un regard,  
et quels mots, de leur ciel immense,  
nous disent la nature et l' art ?  
La nature nous dit : poètes,  
à vous mes ruisseaux et mes prés,  
à vous mon ciel bleu sur vos têtes,  
à vous mes jardins diaprés !

p78

à vous mes suaves murmures  
et mes riches illusions,  
mes épis, mes vendanges mûres  
et mes couronnes de rayons !  
L' art nous dit : à vous mes richesses,  
mes symboles, mes libertés,  
mes bijoux faits pour les duchesses,  
mes cratères aux flancs sculptés !  
à vous mes étoffes de soie,  
à vous mon luxe armorial  
et ma lumière qui flamboie

comme un palais impérial !  
à vous mes splendides trophées,  
mes Ovides, mes Camoëns,  
mes Glucks, mes Mozarts, mes Orphées,  
mes Cimarosas, mes Rubens !  
Eh bien ! Oui, l' art et la nature  
ont dit vrai tous les deux. à nous  
la source murmurante et pure  
qui me voit baiser tes genoux !  
à nous les étoffes soyeuses,  
à nous tout l' azur du blason,  
à nous les coupes glorieuses  
où l' on sent mourir la raison ;  
à nous les horizons sans voiles,  
à nous l' éclat bruyant du jour,  
à nous les nuits pleines d' étoiles,  
à nous les nuits pleines d' amour !

p79

à nous le zéphyr dans la plaine,  
à nous la brise sur les monts  
et tout ce dont la vie est pleine.  
Et les cieux, puisque nous aimons !

*poème v*

le zéphyr à la douce haleine  
entr' ouvre la rose des bois,  
et sur les monts et dans la plaine  
il féconde tout à la fois.  
Le lys et la rouge verveine  
s' échappent fleuris de ses doigts,  
tout s' enivre à sa coupe pleine  
et chacun tressaille à sa voix.  
Mais il est une frêle plante  
qui se retire et fuit, tremblante,  
le baiser qui va la meurtrir.  
Or, je sais des âmes plaintives  
qui sont comme les sensitives  
et que le bonheur fait mourir.

*poème vi*

tout vous adore, ô mon église,  
et quand vous priez à l' église,  
votre figure idéalise  
jusqu' à la maison du bon Dieu.  
Votre corps charmant qui se ploie  
est comme un cantique de joie,  
et, frémissant d' amour, envoie  
son parfum de femme au saint lieu.

Votre missel a sur ses pages  
 bien des gracieuses images,  
 bien des ornements d' or, ouvrages  
 d' un grand mosaïste inconnu ;  
 et fier de vous faire une chaîne,  
 votre chapelet noir qui traîne  
 redit son madrigal d' ébène  
 aux blancheurs de votre bras nu.  
 Comme un troupeau leste et vorace,  
 on voit s' élancer sur la trace  
 de vos chevaux de noble race  
 mille amants, le coeur aux abois ;  
 derrière vous marche la foule,  
 mugissante comme la houle,  
 et dont le chuchotement roule  
 à travers les détours du bois.  
 Vous avez de tremblantes gazes,  
 des diamants et des topazes  
 à replonger dans leurs extases  
 les Aladins expatriés,  
 et des cercles de blonds Clitandres  
 dont le coeur brûlant sous les cendres  
 vous redit en fadaïses tendres  
 des souffrances dont vous riez.  
 Vous avez de blondes servantes  
 aux larges prunelles ardentes,  
 aux chevelures débordantes  
 pour essuyer vos blanches mains ;  
 vous portez les bonheurs en gerbe,  
 et sous votre talon superbe  
 mille fleurs s' éveillent dans l' herbe  
 afin d' embaumer vos chemins.

Moi, je suis un jeune poète  
 dont la rêverie inquiète  
 n' a jamais connu d' autre fête  
 que l' azur et le lys en fleur.  
 Je n' ai pour trésor que ma plume  
 et ce coeur broyé, qui s' allume,  
 comme le fer rouge à l' enclume,  
 sous le lourd marteau du malheur.  
 Mon âme était comme cette onde  
 pleine d' amertume, qui gronde  
 en son délire, et dont la sonde  
 n' a jamais pu trouver le fond ;

comme ce flot qu' un sable aride  
absorbe de sa bouche avide,  
et qui cherche à combler le vide  
d' un abîme vaste et profond.  
Et pourtant vous, type suprême,  
vous m' avez dit tout haut : je t' aime  
vous m' avez couché morne et blême  
sur un beau lit de volupté ;  
vous avez rafraîchi ma lèvre,  
encor toute chaude de fièvre,  
dans le doux vin pour qui l' orfèvre  
poétise un cachot sculpté.  
Dans vos colères de tigresse,  
vous m' avez fait des nuits d' ivresse  
où le plaisir, sous la caresse,  
pleure le rôle de la mort,  
où toute pudeur se profane,  
où l' ange le plus diaphane  
se fait bacchante et courtisane  
et grince des dents, et vous mord !

p82

Puis vous m' avez dit à l' oreille  
quelque étincelante merveille  
dont la mélancolie éveille  
les fibres de l' être endormi ;  
vous aviez la pudeur craintive  
de la mourante sensitive  
qui renferme son coeur, plaintive  
de n' être morte qu' à demi.  
Et le doute railleur m' assiège  
lorsque, pris dans un divin piège,  
mon cou plus pâle que la neige  
est par vos bras blancs enlacé.  
J' ai peur que le riant mensonge  
du lac d' azur où je me plonge  
ne soit l' illusion d' un songe  
qui tenaille mon front glacé.  
Or, dites-moi, rêve céleste,  
pour que votre belle âme reste  
en proie à mon amour funeste,  
les crimes que vous expiez ?  
Parlez-moi, pour que je devine  
de quel feu bout votre poitrine,  
et quelle colère divine  
vous met pantelante à mes pieds ?  
Avez-vous surpris chez les anges  
le secret des strophes étranges

qu' ils murmurent, quand leurs phalanges  
s' envolent dans les airs subtils ?  
Au vatican, sur une toile,  
avez-vous dérobé l' étoile  
qu' une sainte paupière voile  
avec un réseau de longs cils ?

p83

ô vous que la lumière adore,  
de quel astre et de quelle aurore  
venez-vous, radieuse encore ?  
Je ne sais ; en vain, ce trompeur,  
l' espoir, me caresse et me blâme ;  
je ne sais quel souffle en votre âme  
alluma cette mer de flamme,  
ô jeune déesse, et j' ai peur.  
*poème vii*  
le soleil souriait à la jeune nature,  
l' hiver avait séché ses pleurs,  
et la brise entr' ouvrait de son haleine pure  
l' humide corolle des fleurs.  
Le saule aux rameaux verts penchait sa rêverie  
sur les flots au reflet doré ;  
le ruisseau murmurant dans la verte prairie  
souriait au ciel azuré.  
Or, nous étions tous deux sous les tremblantes roses  
qu' épanouissait le printemps,  
si que sans y penser nos amours sont écloses,  
comme elles, presque en même temps.  
Le rossignol disait sa plainte enchanteresse,  
nous disions des serments jaloux ;  
et tout en nous était joie, extase, tendresse...  
hélas ! Vous le rappelez-vous ?

p84

L' arbre pensif s' incline encor, l' insecte rôde,  
l' églantier semble rajeunir,  
le vent a son parfum, l' herbe son émeraude ;  
notre amour est un souvenir !  
*de mai à juillet 1839.*

PHYLLIS

*églogue*  
*Daphnis, Damète, Palemon*  
Daphnis

tandis que mollement étendu sous les chênes  
tu t' endors aux doux bruits des cascades prochaines,  
dis, as-tu vu s' enfuir ma rieuse Phyllis,  
souple comme le lierre et blanche comme un lys ?

Damète

je ne sais. Il se peut que sa tunique ouverte  
ait sous ses pas légers effleuré l' herbe verte,  
mais je ne l' ai pas vue, et je n' écoute pas  
le chant d' une bergère ou le bruit de ses pas.

Daphnis

quel rêve ambitieux te poursuit, ô Damète !  
Et verse des poisons dans ton âme inquiète ?  
Pourquoi ne plus unir nos deux pipeaux, formés  
de sept roseaux divers sous la cire enfermés ?

p85

Damète

parce que l' aigle altier ne rase pas la terre,  
que dans le nectar seul un dieu se désaltère,  
et que, comme Phyllis et la nymphe des bois,  
je puis chanter les dieux sur la lyre à dix voix.

Daphnis

cet orgueil ne convient qu' aux poètes des villes.  
Pan ne dédaigne pas les muses les plus viles,  
et, berger comme nous, aime de simples chants.

Damète

que m' importent les vers qu' il faut aux dieux des  
champs

il en est de plus hauts dont la troupe choisie  
sur l' Olympe neigeux s' enivre d' ambroisie.

Daphnis

Pâris, l' enfant royal dont la voix décida  
entre les trois splendeurs au sommet de l' Ida,  
chantait près du troupeau qui lui donnait sa laine.

Damète

ambitieux déjà de la couche d' Hélène,  
et dans ses chastes nuits s' abîmant à songer,  
son coeur de roi battait sous l' habit du berger !  
Quelle reine, ô Pâris ! Va devenir ta proie,  
et faire de nos champs une nouvelle Troie ?

Damète

quelle nymphe, aveuglée en son amour fatal,  
ouvrira sous tes pas son palais de cristal ?

Daphnis

j' ai du moins le secret de leur chant doux et tendre.

p86

Damète

va, rustique pasteur, tu ne peux me comprendre,  
écoute. Un jour, poussé par cette voix des dieux  
qui conduisit jadis nos héros glorieux,  
j' ai quitté nos troupeaux, nos prés, nos champs  
fertiles,  
pour ce souffle brûlant qui consume les villes.  
J' ai vu Rome aux sept monts, la ville des Césars,  
avec ses palais d' or, avec ses bruits de chars,  
ses temples, ses tombeaux, son fleuve, ses arènes,  
et ses reines d' amour plus belles que les reines ;  
et la grande cité d' esclaves et de rois  
avec ses chants divins a fécondé ma voix !

Daphnis

malgré cette fierté dont ton âme est si vaine  
et le sang orgueilleux qui coule dans ta veine,  
j' ose te provoquer à la lutte des vers  
au bruit de ce torrent et sous ces arbres verts.  
Invoque, si tu veux, les neuf soeurs de permesse,  
consacre-leur tes chants et crois à leur promesse ;  
pour moi, j' appellerai la nymphe au bras nerveux,  
qui près du fleuve aimé tresse ses longs cheveux,  
la naïade qui dort dans son lit de porphyre,  
et celle qui palpite au baiser de Zéphyre !

Damète

offres-tu quelque gage ou quelque riche don ?

Daphnis

cette coupe de hêtre où l' art d' Alcimédon  
sut courber sur les bords, par un savoir insigne,  
le lierre pâissant et l' amoureuse vigne.

Damète

et moi, cette houlette où son art souverain  
autour des noeuds égaux a fait courir l' airain

p87

Daphnis

je vois venir ici Palaemon le vieux pâtre,  
que le dieu Pan lui-même et la nymphe folâtre  
instruisirent jadis à leur métier divin,  
Palaemon le bon juge et le sage devin.

Damète

viens. Décide entre nous. Il s' agit d' un prix digne  
des amours de Sicile et du dieu de la vigne.  
De tous ceux qu' a chéris l' harmonieux démon,  
tu restes le meilleur, ô sage Palaemon !

Palaemon

tandis que mollement reposés sur cette herbe,

le chêne étend sur nous son ombrage superbe,  
disputez les présents que vous vous destinez,  
car la muse se plaît à ces chants alternés.  
Vos dociles troupeaux, que le mien accompagne,  
déchirent au hasard, dans la verte campagne,  
les cytises fleuris et les saules amers ;  
un parfum de printemps enveloppe les airs ;  
pour écouter vos chants, les naïades craintives  
montrent leurs blonds cheveux sur le sable des rives,  
la nymphe écarte au loin les branches des ormeaux,  
et la jeune Dryade agite ses rameaux.

Damète

commençons par chanter les neuf soeurs dont la lyre  
assoupit l' Olmius dans un vague délire,  
et Vénus Astarté, mère de tout amour !

Daphnis

Phoebus le dieu pasteur, Phoebus le dieu du jour  
par son regard doré m' inspire une hymne sainte,  
et je tresse pour lui la palme et l' hyacinthe.

p88

Cypris, fille des flots, ton culte me lia  
à ta plus belle enfant, la jeune Délia,  
dont le palais splendide est fait d' or et de marbres.

Daphnis

j' ai souvent poursuivi, le soir, sous les grands  
arbres,  
Phyllis, rieuse enfant, Phyllis aux blonds cheveux,  
qui souriait à tous et riait de mes vœux.

Damète

Dieu qui peux du Pactole enrichir l' Hippocrène,  
donne-moi des trésors pour acheter ma reine !  
Le jour à tes autels me verra le premier.

Daphnis

j' ai découvert au bois le nid d' un blanc ramier  
que je garde à Phyllis, dont les pieds sont des  
ailes  
et dont le sein est blanc comme les tourterelles !

Damète

heureux qui, s' enivrant de nectar, peut sentir  
battre des seins aimés sous la pourpre de Tyr !

Daphnis

heureux qui, rappelant le poète champêtre,  
ne verse qu' un lait pur dans sa coupe de hêtre !

Damète

quand je vis Délia pour la première fois,  
elle avait sur le Tibre un cortège de rois,  
on délaissait pour elle Aglaé De Phalère,



et ses rameurs portaient la pourpre consulaire !  
Daphnis  
quand j' aperçus Phyllis, elle cueillait ces fleurs  
que la nuit, en fuyant, arrose de ses pleurs ;  
c' était près du ruisseau, sous l' ombrage des saules.  
Ses cheveux déroulés inondaient ses épaules.

p89

Damète  
écho suivait de loin les lyres à dix voix.  
Daphnis  
la brise et les oiseaux se parlaient dans les bois.  
Damète  
hélas ! Comment trouver le bonheur que j' espère ?  
J' ai vendu l' héritage et le champ de mon père,  
j' ai possédé trois jours la jeune Délia,  
qui trois jours m' endormit près d' elle, et m' oublia.  
Daphnis  
Phyllis sera bientôt mon épouse chérie,  
reine dans ma chaumière, et nymphe en ma prairie,  
de son sourire d' or éclairant mon verger,  
et redira tout bas les chants de son berger.  
Damète  
et moi, je pense encore à l' esclave romaine  
qui m' a bercé trois jours dans sa couche inhumaine.  
Daphnis  
Phyllis se sent émue à mes tendres accords  
et des frissons divins enveloppent son corps.  
Damète  
mais Délia, qui montre un ciel dans ses prunelles,  
est comme les vénus aux blancheurs éternelles.  
Daphnis  
gazons touffus ! Ruisseaux murmurants ! Bois épais !  
Il vivra doucement dans la tranquille paix,  
celui qui, loin du faste et des riches portiques,  
ne parle de bonheur qu' à ses dieux domestiques.

p90

Damète  
heureux l' audacieux qui dans un songe vain,  
comme Ixion, caresse un fantôme divin !  
Palaemon  
fermez l' arène, enfants. Sur l' azur de ses voiles  
jetant de chastes lys et des milliers d' étoiles,  
voici la douce nuit qui vient, et sans effort  
sous le baiser du soir la nature s' endort.

La nature pâmée est plus jeune et plus belle  
que la vénus de marbre et la nymphe d' Apelle :  
à toi donc, ô Daphnis ! La victoire et le prix  
du combat que tous deux vous avez entrepris.  
Car si belle que soit une anadyomène  
sortie en marbre blanc des mains de Cléomène,  
mieux vaut la chaste enfant dont l' oeil sourit au  
jour,  
dont le sein est de chair, et palpite d' amour !  
*juillet 1842.*

## SONGE D'HIVER

*poème i*  
dans nos longs soirs d' hiver, où, chez le bon  
Armand,  
dans notre far-niente adorable et charmant  
on oubliait le monde aride,  
vous demandiez pourquoi sur mon front fatigué,  
au milieu des éclats du rire le plus gai  
grimaçait toujours une ride.

p91

Et moi, j' étais plus triste encor  
lorsque, comme en un fleuve d' or,  
je remontais dans ma mémoire,  
et que d' un regard triomphant  
je revoyais mes jours d' enfant  
couler d' émeraude et de moire,  
puis engouffrer leurs tristes flots  
au fond d' une mer sombre et noire  
avec des bruits et des sanglots.  
Et je me rappelais cette époque oubliée  
où l' âme d' une femme, à mon âme liée,  
l' avait brisée avec si peu,  
et cette nuit d' angoisse, effarée et vivante,  
où sur ma couche, avec des sanglots d' épouvante,  
je pleurais en suppliant Dieu !  
Oh ! Disais-je alors, quoi ! La bouche  
qui vous caresse et qui vous touche  
avec un délire inouï,  
la main frémissante qui presse  
les vôtres, les soupirs, l' ivresse,  
les yeux éteints qui disent oui,  
tout cela, ce n' est qu' un mensonge,  
ce n' est qu' un songe évanoui  
qui passe comme un autre songe !  
Quoi ! Lorsque je mourrai dans un délire fou,

peut-être qu' un autre homme embrassera son cou  
malgré ses refus hypocrites,  
et quand, se souvenant, mon âme gémit,  
dans un spasme semblable elle lui redira  
les choses qu' elle m' avait dites !

p92

Et sous cet ardent souvenir  
du temps qui ne peut revenir  
et dont un seul instant vous sèvre,  
je me débattais dans la nuit  
comme sous un spectre qu' on fuit  
dans les visions de la fièvre ;  
puis je m' endormis, terrassé,  
le sein nu, l' écume à la lèvre,  
les yeux brûlants, le front glacé.  
Quand je rouvris les yeux, ô visions étranges !  
Je vis auprès de moi deux femmes ou deux anges  
avec de splendides habits,  
toutes les deux montrant des beautés plus qu' humaines  
et laissant ondoyer leurs tuniques romaines  
sur des cothurnes de rubis.  
L' une, aux cheveux roulés en onde,  
étalait haut sa tête blonde  
sur les lignes d' un cou nerveux ;  
ardente comme un vent d' orage,  
quand son front commandait l' hommage,  
sa lèvre commandait les vœux ;  
l' autre, plus blanche que l' opale,  
sous le manteau de ses cheveux  
voilait une beauté fatale.  
Et comme j' admirais en moi ces traits si beaux,  
comme dans leurs linces les marbres des tombeaux  
qu' on aime et devant qui l' on tremble,  
toutes deux, entr' ouvrant leurs lèvres à la fois,  
déployèrent dans l' ombre une splendide voix  
et tout bas me dirent ensemble :

p93

quoi ! Parce qu' à ton premier jour  
un désenchantement d' amour  
a secoué sur toi son ombre,  
tu te laisses ensevelir  
dans cet ennui qui fait pâlir  
ton front sous une douleur sombre !  
Viens avec moi, viens avec nous !

Nous avons des plaisirs sans nombre  
que nous mettrons à tes genoux !  
-oh ! S' il en est ainsi, si vous m' aimez, leur  
dis-je,  
si vous pouvez encor pour moi faire un prodige,  
rappelez l' amour oublieux !  
Mais voici que la femme à blonde chevelure  
m' entoura de ses bras, et, belle de luxure,  
mit ses yeux brûlants dans mes yeux.

*poème ii*

viens à moi, dit-elle,  
oh ! Viens sur mon aile,  
dans un pays d' or  
qu' un nectar arrose,  
où tout est fleur rose,  
joie, amour éclore,  
plaisir ou trésor !  
Mes sujets par troupes  
dans le fond des coupes  
aspirent l' oubli !  
Là jamais de nue,  
d' amour contenue,  
de foi méconnue  
ou de front pâli !

p94

Jamais dans la salle  
belle et colossale  
de lustres éteints,  
car dans nos demeures,  
tandis que tu pleures,  
les jours et les heures  
sont tout aux festins !  
Une longue danse  
entoure en cadence  
l' éternel repas.  
La danseuse penche  
doucement sa hanche,  
et sa robe blanche  
s' ouvre à chaque pas !  
Les foules ravies  
aux tables servies  
des plus riches mets,  
parmi la paresse  
où l' amour les presse,  
goûtent une ivresse  
qui ne meurt jamais !  
Un harem frivole

dont le chant s'envole  
jusqu'au ciel riant,  
pour sa grande orgie  
hurlante et rougie  
à la Géorgie  
et tout l'Orient !  
Quitte, ô blond poète,  
la couche défaite,

p95

ce livre connu,  
et viens dans la plaine  
où sous ton haleine  
chaque Madeleine  
mettra son sein nu !  
Oh ! Si l'espérance  
malgré ta souffrance  
te sourit encor,  
va ! Laisse pour elle  
ta folle querelle,  
et viens sur mon aile  
dans un pays d'or !

*poème iii*

et je restais muet. Alors la femme pâle,  
avec un long sanglot douloureux comme un râle,  
frissonna tristement dans un horrible émoi,  
prit ma main dans la sienne et cria : c'est à moi !

*poème iv*

oh ! Ne l'écoute pas, viens à moi, me dit-elle,  
pour t'emporter ce soir j'ai veillé bien des jours ;  
vois, mon cœur ne bat plus, ma joue en pleurs  
ruisselle,  
mes cheveux déroulés m'inondent ; je suis celle  
dont les bras s'ouvrent pour toujours !  
Mon amour éternel est chaste, calme et tendre ;  
loin du monde aux longs bruits tristes comme un  
tocsin,  
dans mon beau lit de marbre, où tu pourras t'étendre,  
tu dormiras longtemps sans jamais rien entendre,  
la tête appuyée à mon sein.

p96

De légères willis aux tuniques flottantes  
feront en se jouant notre lit tous les soirs ;  
malgré nos lourds rideaux sur nos chairs palpitantes,  
souvent nous sentirons s'envoler vers nos tentes

un parfum lointain d' encensoirs.  
Nous entendrons, parmi nos plaisirs sans mélanges,  
des chants mystérieux et plus doux que le miel,  
si bien qu' on ne sait pas, tant ces voix sont  
étranges,  
si ce sont des voix d' homme ou bien des lyres  
d' anges,  
des chants de la terre ou du ciel.  
De même, quelquefois, au-dessus de nos têtes,  
nous entendrons aussi frémir des vents glacés,  
des zéphyrs ondoyants ou d' ardentes tempêtes  
portant des mots de haine ou des chansons de fêtes,  
et nous nous dirons, enlacés :  
qu' importent maintenant à notre âme cachée  
ces flots tumultueux qui changent si souvent ?  
Le bonheur, c' est la nuit, la feuille desséchée,  
la paresse aux pieds nus, nonchalamment couchée  
loin des bruits du monde vivant.  
Qu' importent maintenant, lorsque tout dégénère,  
ces hommes de là-bas à cent choses liés,  
qui, ravivant en eux la plaie originaire,  
pour atteindre dans l' ombre un but imaginaire  
heurtent leurs pas multipliés ?  
Les uns, jeunes enfants dont la cohorte arrive  
au banquet somptueux qui caresse leur faim,  
sous les lustres dorés et la lumière vive  
disent des chœurs joyeux, dont plus d' un gai convive  
ne pourra pas chanter la fin.

p97

Les autres, gens élus que la foule environne,  
redisent un poème adorable ou fatal,  
mais ces fous, qu' un matin la jeunesse couronne,  
tombent, ivres encor, du balcon de Vérone,  
sur le grabat d' un hôpital.  
Et puis c' est une vierge à la candeur étrange  
dont les nuits ont rêvé l' amour délicieux,  
mais dont le ciel avare a voulu faire un ange.  
Ce sont mille splendeurs éteintes dans la fange  
en rêvant la clarté des cieux !  
Luths brisés, chants éteints, glaives qui se  
provoquent,  
tourbillons palpitants, inquiets, alarmés,  
chœurs aux voiles d' azur que les haines suffoquent ;  
ce sont des yeux, des voix, des mains qui  
s' entrechoquent,  
comme des bataillons armés !  
Tandis que nous aurons une nuit éternelle

que jusqu' au bout des temps rien ne pourra briser !  
Oh ! Viens ! Mes bras sont nus, ma paupière étincelle,  
mon coeur s' ouvre à jamais, et pourtant je suis celle  
qui ne donne qu' un seul baiser !

*poème v*

et cette femme pâle, et cette femme blonde,  
chacune autour de moi s' enroulant comme une onde,  
me redisaient : à qui ton amour hasardeux ?  
Mais une voix cria : vous mentez toutes deux !

p98

*poème vi*

et près de moi je vis luire  
l' inimitable sourire  
d' une vierge au front charmant,  
qui portait, nymphe thébaine,  
une lyre au flanc d' ébène,  
et dont, je ne sais comment,  
le regard et la voix fière  
avaient un rayonnement  
de parfum et de lumière.  
Belle nymphe aux cheveux d' or !  
Il vous faut, dit-elle, encor  
un convive à votre joie !  
Mais vous ne m' attendiez pas,  
et je guiderai ses pas.  
Le seigneur permet qu' il voie  
le grand délire charnel,  
et son palais qui flamboie  
dans un mystère éternel !

*poème vii*

et tout fut transformé, tout. De ma sombre alcôve  
le cadre s' agrandit dans une lueur fauve.  
Et ce fut un palais, vaste, immense, confus,  
une ample colonnade aux innombrables fûts.  
Dans ce monde peuplé d' un monde de sculptures  
grinçaient les oripeaux de mille architectures.

p99

Sous de vastes forêts de gothiques piliers  
disparaissaient au loin d' étranges escaliers.  
C' étaient de lourds portails, des trèfles, des ogives,  
des rosaces sans fin peintes de couleurs vives,  
et, par endroits, jetés dans ce palais sans nom,  
des portiques païens, frères du parthénon.  
C' étaient des blocs géants, des degrés, des

dentelles,  
des chimères ouvrant leurs gigantesques ailes,  
des anges, de vieux sphinx, des moines, des héros,  
et des dieux verts avec des têtes de taureaux,  
qui, rêvant en silence et baissant la paupière,  
chantaient confusément la symphonie en pierre.  
Et moi pendant ce temps je flottais, alité,  
entre la rêverie et la réalité.  
Et je voyais toujours. Au milieu de la salle,  
une table brillait, splendide et colossale.  
Chaque plat ciselé contenait un trésor  
détaillé par l' éclat de cent torchères d' or.  
Le festin fabuleux aux recherches attiques  
s' illuminait de neige et d' iris prismatiques,  
et, comme la lumière, un doux parfum éclos  
semblait briller de même et rayonner à flots.  
Chaque climat lointain, de l' Irlande à l' Asie,  
avait donné son luxe ou bien sa fantaisie :

p100

qui ses surtouts d' argent, qui son oiseau vermeil,  
qui ses fruits veloutés au baiser du soleil.  
Et le nectar divin, mystérieux poème,  
emplissait de ses feux les verres de Bohême.  
Aux uns le doux aï, roulant dans ses glaçons  
tout l' or de la lumière et ses vivants frissons.  
Aux autres, tourmenté comme dans une cuve,  
le breuvage divin que dore le Vésuve.  
Pour les flacons d' argent façonné, l' hypocras  
et les flots pleins d' éclairs de l' immortel Schiraz.  
Et je voyais s' emplir et se vider les coupes  
qu' ornaient des monstres d' or et des grâces en  
groupes.  
Mais ces trésors ardents, ces luxes enviés,  
tous n' étaient rien encore auprès des conviés.  
Car ils étaient plus grands à voir pour des yeux  
d' homme  
qu' un sénat solennel des empereurs de Rome,  
ou que les saints élus dont la phalange va  
jusqu' au zénith du ciel, en criant : Jéhova !  
Autour de cette table où les splendeurs sans nombre  
n' avaient plus rien laissé pour la tristesse ou  
l' ombre,  
froids, divins, et leurs fronts couronnés de lotus,  
buvaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

p101



*poème viii*

ô don Juans, bien longtemps, artistes de la vie,  
affamés d' idéal, vous aviez tous cherché  
l' amante au coeur divin, sans cesse poursuivie.  
Et toujours son front pur, dans la brume caché,  
s' était enfui devant l' éclair de vos prunelles,  
comme un rapide oiseau s' envolé, effarouché.  
Reines montrant l' orgueil des pourpres éternelles,  
courtisanes de marbre aux regards embrasés,  
fillettes de seize ans riant sous les tonnelles,  
vous aviez tour à tour meurtri de vos baisers  
tout ce qui porte un nom de princesse ou de femme,  
sans que vos longs tourments en fussent apaisés.  
Bourreaux charmants et doux, héros d' un sombre drame,  
au-dessus de vos fronts des spectres convulsifs  
avaient gémi toujours comme le vent qui brame ;  
cependant, effleurant avec vos doigts pensifs  
les lys délicieux que le zéphyr adore,  
et serrant sans repos entre vos bras lascifs  
mille vierges enfants que la beauté décore  
et qui cachent l' extase en leurs seins palpitants,  
toujours vous aviez dit : ce n' est pas elle encore !  
Et vous, pâles vénus ! Longtemps, oh ! Bien longtemps,  
même pour des mortels, sur vos lits de déesses  
vous aviez dénoué vos beaux cheveux flottants

p102

et, comme un flot, versé leurs superbes ivresses,  
mais sans jamais, hélas ! Pouvoir trouver celui  
dont votre ardente soif implorait les caresses.  
Et toujours emportant votre sauvage ennui,  
ô victimes du dieu qui de nos maux se joue,  
à travers les chemins longtemps vous aviez fui,  
tremblantes sous le fouet horrible que secoue  
le vieux titan Désir, tyran de l' univers,  
et dont le vent cruel souffletait votre joue !  
Mais, ô don Juans, et vous, blanches filles des mers,  
sous les feux merveilleux du lustre qui flamboie,  
après tant de travaux et de regrets amers,  
vous savouriez enfin le repos et la joie.

*poème ix*

à ce festin, plus froids que le flot du Cydnus,  
buaient tous les don Juans et toutes les Vénus.  
D' abord tous les don Juans des pièces espagnoles  
ayant le fol orgueil de leurs amours frivoles.  
Et puis tous ces don Juans sans nulle profondeur  
qui tuaient pour la forme un petit commandeur.

Puis, après ces bandits, le don Juan de Molière  
avec sa théorie atroce et singulière.  
Le don Juan de Mozart et celui de Byron,  
tous deux songeant encore à leur décaméron ;

p103

et celui qui trouva chez notre Henri Blaze  
l' amour qui sauve après la volupté qui blase.  
Et ce don Juan, pareil au poète persan,  
que Musset déguisa sous le surnom d' Hassan ;  
et, plus lourd qu' un archer du temps de Louis Onze,  
celui qui descendit d' un piédestal de bronze.  
à ce festin royal, couronnés de lotus,  
buvaient tous les don Juans et toutes les Vénus :  
la vénus Aphrodite ou l' Anadyomène,  
caressant les cheveux d' un triton qui la mène ;  
vénus Hélicopis au regard doux et prompt,  
vénus Basiléia, le diadème au front ;  
Cypris, vénus Praxis, et vénus Coliade,  
guerrière dont la danse est toute une iliade ;  
puis vénus Barbata, puis vénus Argynnis,  
qui tient dans une main les flèches de son fils ;  
vénus Victrix sans bras, Astarté, ce prodige,  
et vénus Mélanide, et vénus Callipyge ;  
et celles dont Paphos a connu les douceurs,  
et les vénus avec des carquois de chasseurs ;  
et vénus Pandémie et vénus de Cythère,  
courant d' un pas rapide et sans toucher la terre ;  
celle de Titien, allongeant sur son lit  
son corps d' ambre, et ses bras que le temps embellit ;

p104

et celle dont Corrège, en sa grâce première,  
caressait les seins nus dans la chaude lumière.  
Là, plus blancs que les fronts neigeux de l' Imaüs,  
buvaient tous les don Juans et toutes les Vénus.  
La reine de ces jeux était la femme blonde  
qui d' abord près de moi parlait d' amour profonde.  
Et les gens de la fête, émus à son aspect,  
semblaient la regarder avec un grand respect.  
Par terre, dans un coin, dormait la femme pâle,  
avec une attitude insoucieuse et mâle.  
Dans ses longs doigts aussi dormait un chapelet,  
où l' ivoire à des grains d' ébène se mêlait.  
Pour servir au festin, de très belles servantes  
apportaient les plats d' or avec leurs mains savantes :

c' était d' abord la soeur des grands astres, Phoebé,  
dont le regard d' argent sur la terre est tombé ;  
puis Hélène De Sparte, insaisissable proie  
de tes enfants, Hellas, combattant devant Troie ;  
et Rachel, et Judith la femme au bras nacré,  
ensanglantée encor de son crime sacré ;  
et celle d' Orient, la jeune Cléopâtre,  
dont la lèvre de flamme éblouissait le pâtre ;  
et la Rosalinda, qui chante sa chanson  
de rossignol sauvage, en habit de garçon ;

p105

et toutes les beautés que les yeux de poètes  
vêtirent de rayons pour les plus belles fêtes.  
Tous ces convives fous avaient la joie au coeur  
et chantaient. Or, voici ce qu' ils chantaient en  
choeur :

*poème x*

je bois à toi, jeune reine !  
Endormeuse souveraine,  
oublieuse des soucis !  
Car c' est pour bercer ma joie  
que ton caprice déploie  
les lits de pourpre et de soie,  
charmeresse aux noirs sourcils !  
Ta folle toison hardie  
brille comme l' incendie  
hôtesse du flot amer,  
ta gorge aiguë étincelle  
dans un rayon qui ruisselle ;  
tu gardes sous ton aisselle  
tous les parfums de la mer.  
Ta chevelure est vivante.  
Elle frappe d' épouvante  
le lion et le vautour :  
sur ton beau ventre d' ivoire  
s' éparpille une ombre noire,  
et tu marches dans ta gloire,  
superbe comme une tour.

p106

ô déesse protectrice !  
Heureux, ô sage nourrice,  
l' athlète aux muscles ardents  
qui tout couvert de blessures,  
d' écume et de meurtrissures,

appelle encor les morsures  
de ta lèvre et de tes dents !  
Toi seule, ô bonne déesse,  
as l' incurable tristesse  
de l' étoile et de la fleur  
sous l' or touffu qui te baigne ;  
et ton désespoir m' enseigne  
sur ton flanc glacé qui saigne  
l' extase de la douleur.  
Honte au coeur timide ! Il trouve  
sous ta figure, la louve  
qu' il nomme réalité.  
Mais à celui qui t' adore  
ta main, où tout flot se dore,  
verse, ô fille de Pandore,  
un vin d' immortalité !

*poème xi*

et parfois, regardant vers les enchanteresses,  
les don Juans se levaient, altérés de caresses.  
Ils allaient tour à tour baiser les seins neigeux  
de toutes les vénus, en leurs terribles jeux.  
Et lorsqu' ils avançaient encor, la femme blonde  
les serrait sur la chair de sa gorge profonde.

p107

Mais eux, sans être émus par ces rudes efforts,  
ils retournaient s' asseoir plus graves et plus forts.  
Et je vis des enfants avec la face blême  
se glisser dans la salle et faire aussi de même.  
Or, quand la courtisane aux blonds cheveux ambrés  
les étreignait, vaincus, avec ses bras marbrés,  
ils tombaient ; aussitôt la dormeuse fatale  
s' éveillait pour les mordre avec ses dents d' opale.

*poème xii*

chose horrible ! Ils n' étaient d' abord que  
quelques-uns  
noyant leur âme vierge à ces âcres parfums ;  
mais bientôt une foule  
au festin monstrueux s' amassa follement,  
et je les vis tomber, privés de sentiment,  
comme un mur qui s' écroule.  
Ils allaient ! Déchirés par quelque étrange faim,  
sans entrevoir le but, sans regarder la fin,  
pris dans un noir vertige ;  
et chacun, l' oeil éteint et le front dans les cieux,  
tombait, en murmurant des mots harmonieux,  
lys inclinant sa tige.  
Et l' ivresse augmenta. Par degrés, éperdus

tous chancelaient. à voir tous leurs corps étendus  
près du marbre des portes,  
on eût dit, aux glaçons, à la blancheur de lys  
de ces rêveurs couchés, une nécropolis  
pleine de choses mortes.

p108

Alors, plus j' en voyais tomber autour de moi,  
hasard étrange ! Et plus dans un divin émoi  
je me sentais revivre.  
Enfin, glacé d' attente et chaud de leurs baisers,  
je sentis tressaillir mes membres embrasés  
et je voulus les suivre.  
Mais la vierge à la lyre eut un air abattu  
et me prit par la main en disant : connais-tu  
ces deux beautés de neige ?  
Moi je voulus partir et je répondis : non !  
-l' une est la volupté, dit-elle, c' est son nom.  
-et l' autre ? Demandai-je.  
-cette fille si pâle, aux baisers si nerveux,  
qui se laisse oublier et dort dans ses cheveux ?  
C' est la mort qu' on la nomme.  
Et malgré ces deux noms effrayants, j' allai pour  
baiser aussi les seins des vénus, fou d' amour  
n' ayant plus rien d' un homme.  
Dès le premier baiser je ne sais quelle peur  
me vint, et je fléchis, livide de stupeur,  
comme en paralysie.  
à mon réveil, autour du lustre qui pâlit,  
ces visions fuyaient. Seule auprès de mon lit  
restait la poésie.  
C' est l' enfant à la lyre, aux célestes amours,  
que depuis j' ai suivie, et que je suis toujours  
dans son chemin aride.  
Voilà pourquoi, souvent sur mon front fatigué,  
on voit, dans les éclats du rire le plus gai,  
grimacer une ride.  
*décembre 1842.*

CLYMENE

p109

l' aurore enveloppait dans une clarté rose  
le vallon gracieux que le Pénée arrose,  
et les arbres touffus, et la brise et les flots

se redisaient au loin d' harmonieux sanglots.  
Près du fleuve pleurait, parmi les hautes herbes,  
une nymphe étendue. à ses regards superbes,  
à ses bras vigoureux et vers le ciel ouverts,  
à ses grands cheveux blonds marbrés de reflets verts,  
on eût pu reconnaître une fille honorée  
de Doris aux beaux yeux et du sage Nérée.  
Ses cheveux dénoués se déroulaient épars,  
et ses pleurs sur son corps tombaient de toutes parts.  
ô trop bel lolas ! Insensé, disait-elle,  
pourquoi dédaignes-tu l' amour d' une immortelle ?  
Guidé par ta fureur, sans écouter ma voix,  
tu vas, chasseur cruel, ensanglanter les bois.  
Enfant ! Je ne suis pas une blonde sirène  
dont les chants radieux pendant la nuit sereine  
égarent le pilote au milieu des roseaux.  
Hélas ! J' ai bien souvent, sur l' azur de ces eaux,  
avec mes jeunes soeurs, nymphes aux belles joues,  
folâtré près de toi dans l' onde où tu te joues,  
et pour ton fleuve bleu quitté nos océans !  
Bien souvent, pour te voir, j' ai sur les monts géants  
porté le long carquois des jeunes chasseresses,  
et, livrant aux zéphyrs tous mes cheveux en tresses,  
comme font les enfants de l' antique Ilion,  
jeté sur mon épaule une peau de lion.

p110

Bien souvent, nue, en chœur j' ai conduit sous ces  
arbres  
les nymphes du vallon aux poitrines de marbres ;  
mais sous les flots d' azur, aux grands bois, dans les  
champs,  
jamais tu n' es venu pour écouter mes chants.  
Et cependant, ainsi que les nymphes des plaines,  
j' avais pour toi des lys dans mes corbeilles pleines ;  
mais tu les refusais, et la seule Phyllis  
peut jeter devant toi ses chansons et ses lys.  
Quand je t' ai tout offert, tu gardais tout pour elle.  
Et pourtant de nous deux quelle était la plus belle ?  
Souvent dans nos palais j' ai vu le flot, moins  
prompt,  
frémir joyeusement de réfléchir mon front ;  
sur un sein éclatant mon cou veiné s' incline,  
un sang pur a pourpré ma lèvre coralline,  
le ciel rit dans mes yeux, et les divins amants  
autrefois m' appelaient Clymène aux pieds charmants.  
Ami ! Viens avec moi. Nos soeurs les néréides  
t' ouvriront sur mes pas leurs demeures splendides,

et, près des cygnes purs, dans leurs ébats joyeux,  
nageront, se plaisant à réjouir tes yeux.  
Là, comme les grands dieux, dans nos chastes délires  
nous savons marier nos voix aux voix des lyres,  
ou verser le nectar dans les vases dorés ;  
et l' onde, en se jouant près de nos bras nacrés,  
songe encore aux blancheurs de l' anadyomène.  
Oh ! Désarme pour moi ta froideur inhumaine ;  
viens ! Si tu ne veux pas que sous ces arbrisseaux  
mes yeux voilés de pleurs se changent en ruisseaux  
ou que tordant mes bras divins, comme Aréthuse,  
je meure, en exhalant une plainte confuse.  
Mais, hélas ! L' écho seul répond à mes accords ;  
le soleil rougissant a desséché mon corps  
depuis que je t' attends de tes lointaines courses,  
et mes yeux étoilés pleurent comme deux sources.  
Ainsi Clymène, offerte au courroux de Vénus,

p111

disait sa plainte amère ; et les soeurs de Cynus  
pleuraient des larmes d' ambre, et les gouffres du  
fleuve  
pleuraient, et la fleur vierge, et la colombe veuve,  
et la jeune Dryade en tordant ses rameaux,  
pleuraient et gémissaient avec d' étranges mots.  
Et lorsque vint la nuit ramener sa grande ombre,  
où scintille Phoebé, soeur des astres sans nombre,  
au sein des flots troublés et grossis de ses pleurs,  
triste, elle disparut en arrachant des fleurs.  
*juillet 1842.*

#### LA NUIT DE PRINTEMPS

c' était la veille de mai,  
un soir souriant de fête,  
et tout semblait embaumé  
d' une tendresse parfaite.  
De son lit à baldaquin,  
le soleil sur son beau globe  
avait l' air d' un arlequin  
étalant sa garde-robe,

p112

et sa soeur au front changeant,  
mademoiselle la lune  
avec ses grands yeux d' argent

regardait la terre brune,  
et du ciel, où, comme un roi,  
chaque astre vit de ses rentes,  
contemplait avec effroi  
le lac aux eaux transparentes ;  
comme, avec son air trompeur,  
Colombine, qu' on attrape,  
à la fin du drame a peur  
de tomber dans une trappe.  
Tous les jeunes séraphins,  
à cheval sur mille nues,  
agaçaient de regards fins  
leurs comètes toutes nues.  
Sur son trône, le bon Dieu,  
devant qui le lys foisonne,  
comme un seigneur de haut lieu  
que sa grandeur emprisonne,  
à ces intrigues d' enfants  
n' ayant pas daigné descendre,  
les laissait, tout triomphants,  
le tromper comme un Cassandre.  
Or, en même temps qu' aux cieux,  
c' était comme un grand remue  
ménage délicieux  
sur la pauvre terre émue.

p113

Des sylphes, des chérubins,  
s' occupaient de mille choses,  
et sous leurs fronts de bambins  
roulaient de gros yeux moroses.  
Quel embarras, disaient-ils  
dans leurs langages superbes ;  
à ces fleurs pas de pistils,  
pas de bleuets dans ces herbes !  
Dans ce ciel pas de saphirs,  
pas de feuilles à ces arbres !  
Où sont nos frères zéphyr  
pour embaumer l' eau des marbres ?  
Hélas ! Comment ferons-nous ?  
Nous méritons qu' on nous tance ;  
le bon Dieu sur nos genoux  
va nous mettre en pénitence !  
Car hier au bal dansant,  
où, sorti pour ses affaires,  
il mariait en passant  
deux soleils avec leurs sphères,  
nous avons de notre main



promis sur le divin cierge  
son mois de mai pour demain  
à notre dame la vierge !  
Hélas ! Jamais tout n' ira  
comme à la saison dernière,  
bien sûr on nous punira  
de l' école buissonnière.

p114

Pour ce mai qu' on nous promet  
ils versent des pleurs de rage,  
et vite chacun se met  
à commencer son ouvrage.  
Penchés sur les arbrisseaux,  
les uns au milieu des prées,  
avec de petits pinceaux  
peignent les fleurs diaprées,  
et, de face ou de profil,  
après les branches ouvertes  
attachent avec un fil  
de petites feuilles vertes.  
Les autres au papillon  
mettent l' azur de ses ailes,  
qu' ils prennent sur un rayon  
peint des couleurs les plus belles.  
Des ariels dans les cieux,  
assis près de leurs amantes,  
agitent des miroirs bleus  
au-dessus des eaux dormantes.  
Sur la vague aux cheveux verts  
les ondins peignent la moire,  
et lui serinent des vers  
trouvés dans un vieux grimoire.  
Les sylphes blonds dans son vol  
arrêtent l' oiseau qui chante,  
et lui disent : rossignol,  
apprends ta chanson touchante ;

p115

car il faut que pour demain  
on ait la chanson nouvelle.  
Puis le cahier d' une main,  
de l' autre ils lui tiennent l' aile.  
Et ceux-là, portant des fleurs  
et de jolis flacons d' ambre,  
s' en vont, doux ensorceleurs,

voir mainte petite chambre,  
où mainte enfant, lys pâli,  
écoute, endormie et nue,  
fredonner un bengali  
dans son âme d'ingénue.  
Ils étendent en essaim  
mille roses sur sa lèvre,  
un peu de neige à son sein,  
dans son coeur un peu de fièvre.  
Aucun ne sera puni,  
la vierge sera contente ;  
car nous avons tout fourni,  
ce qui charme et ce qui tente !  
Et sylphes, et chérubins,  
ce joli torrent sans digue,  
vont se délasser aux bains  
du bruit et de la fatigue.  
Dieu soit béni, disent-ils,  
nous avons fini la chose !  
Aux fleurs voici les pistils,  
des parfums, du satin rose ;

p116

au papillon bleu son vol,  
aux bois rajeunis leur ombre,  
son doux chant au rossignol  
caché dans la forêt sombre !  
Voici leur saphir aux cieux  
dans la lumière fleurie,  
à l'herbe ses bleuets bleus,  
pour que la vierge sourie !  
Mais ce n'est pas tout encor,  
car ils me disent : poète !  
Voilà mille rimes d'or,  
pour que tu sois de la fête.  
Prends-les, tu feras des chants  
que nous apprendrons aux roses,  
pour les dire lorsque aux champs  
elles s'éveillent mi-closes.  
Et certes mon rêve ailé  
eût fait une hymne bien belle  
si ce qu'ils m'ont révélé  
fût resté dans ma cervelle.  
Ils murmuraient, Dieu le sait,  
des rimes si bien éprises.  
Mais le zéphyr qui passait  
en passant me les a prises !  
*avril 1842.*

## C. QUI MEURENT C. QUI COMBATTENT

p117

*poème i : la lyre morte*

ce que je veux rimer, c' est un conte en sixains.  
Surtout n' y cherchez pas la trace d' une intrigue.  
L' air est sans fioriture et le fond sans dessins.  
D' abord j' ai de tout temps exécré la fatigue,  
puis je n' ai jamais eu que des goûts forts succincts  
pour l' intérêt nerveux que le vulgaire brigue.  
La Chimère est debout : marche, Bellérophon !  
Quel est donc mon sujet ? Je l' avais dans la tête.  
Ah ! Voici. Le héros, madame, est un poète,  
c' est-à-dire ce monstre oublié par Buffon  
dans la liste des ours, dont on fait un bouffon  
pour égayer son hôte à la fin d' une fête.

p118

C' était un pauvre hère. Il s' appelait Henri.  
Il n' était pas marquis, ni gendarme, ni comte.  
C' était un de ces nains au regard aguerri  
dont l' orgueil est coulé dans un moule de fonte,  
gueux de peu de valeur qui rimailent sans honte,  
et que vous laissez là pour le chat favori.  
Et vous faites fort bien. Mais nous, c' est autre  
chose :  
une larme du coeur est pour nous un trésor.  
Notre âme en pleurs s' éveille au parfum d' une rose  
et tressaille au zéphyr où passe un chant de cor,  
sur l' oreiller de pierre où notre front se pose.  
Tout ce que nous touchons a des paillettes d' or.  
Excusez donc, par grâce, une douce manie.  
Je reprends mon langage. Au fait, il m' en coûtait.  
L' huissier a bien le droit d' écrire son protêt  
dans un hideux patois que l' univers renie :  
je puis jeter le masque, et mon héros était  
ce que nous appelons un homme de génie.  
Il vivait seul chez lui comme un vieux hobereau,  
n' ayant jamais voulu de femme pour maîtresse.  
Mais il avait sa muse et la folle paresse,  
et près de sa fenêtre un bouquet de sureau :  
pour employer son temps, il mettait son ivresse  
à noircir du papier devant un vieux bureau.  
Une telle existence est pour tous un mystère  
que je veux expliquer, et que je devrais taire.

Quand on est ainsi fait, on vit bien autrement  
que ne vit le prochain sur cette pauvre terre :  
la douleur est pour l' âme un fécond aliment,  
et l' âme est un foyer qui s' endort rarement.

p119

Le poète est tordu comme était la sybille.  
Quand un livre sincère est jusqu' à moitié fait,  
on sent qu' on a besoin d' air et qu' on étouffait.  
On va se promener en courant par la ville,  
car l' inspiration, brisant le front débile,  
pour celui qui la porte a le poids d' un forfait.  
On sent que comme l' aigle on domine la foule,  
qu' on est le vrai lien de la terre et du ciel,  
qu' on retient seul du doigt la croyance qui croule  
et qu' on mourra pourtant comme les deux Abel,  
car on a comme eux deux un sang divin qui coule  
pour teindre le gibet et pour laver l' autel.  
Puis, on ne comprend pas qu' une hymne aussi parfaite  
ait mûri jusqu' au bout dans ce cadavre humain.  
On se demande alors qui vous a fait prophète  
et qui vous conduisait dans cet ardent chemin,  
vous, travailleur obscur, à qui les grands, du faîte,  
jetteraient une obole, en passant, dans la main !  
Henri s' entortillait dans cette étrange trame,  
sur le bitume gris, près du diorama,  
lorsque vint à passer, dans sa gloire, une femme  
dont l' attrait merveilleux le prit et le charma,  
comme s' il eût pu voir Hélène De Pergame.  
Il regarda longtemps cette femme, et l' aima.  
Elle avait, cher lecteur, une fort belle gorge,  
un cachemire noir souple comme un collier,  
brodé d' argent et d' or dans un goût singulier,  
des doigts fins et longs, tels que l' amour grec en  
forge,  
et de plus le profil superbe et régulier  
comme l' avait jadis Mademoiselle George,

p120

son front païen eût mis Corinthe en désarroi ;  
ses cheveux étaient longs " comme un manteau de roi " ,  
son nez beaucoup plus pur qu' on ne se l' imagine ;  
ses pieds savaient conter toute son origine,  
enfin, cette autre Isis des bas-reliefs d' égypte  
avait la lèvre rouge à donner de l' effroi.  
Je ne veux pas conter une bonne fortune.

Ces histoires d' amour font un énorme bruit ;  
en somme cependant, quand on en connaît une,  
on peut savoir à quoi le reste se réduit.  
Je ne dirai donc pas comment la belle brune  
prit Henri pour amant un jour, non, une nuit.  
Henri vers le bonheur s' avança les mains pleines,  
il courut à l' amour comme au cirque un martyr.  
Venant comme quelqu' un qui ne doit pas partir,  
il y jeta d' un coup ses bonheurs et ses haines,  
comme aux marbres du bain les bacchantes romaines  
leurs essences d' émèse et leurs parfums de Tyr.  
Dans la vénus de chair qu' il avait asservie  
il trouva sa parure et son rythme et sa vie,  
et s' en enveloppa comme d' un vêtement.  
Toute félicité nous est trop tôt ravie !  
Il s' aperçut un soir, oh rien ! Tout bonnement  
que son rythme et sa vie avait un autre amant.  
Comme il ne singeait pas l' Othello de banlieue,  
il ne tua personne. Hélas ! à pas comptés  
il sortit sans courroux, fit une bonne lieue,  
rentra, puis, allumant sa cigarette bleue,  
la maîtresse qu' on a sans infidélités,  
se dit, je sais encore ce qu' il dit : écoutez !

p121

Puisque la seule enfant qui pouvait sur la terre  
êtreindre ma pensée et toutes ses splendeurs  
a refusé sa lèvre au fruit qui désaltère  
et comme un vieux haillon rejeté mes grandeurs,  
j' achèverai tout seul ma course solitaire,  
et nul ne connaîtra mes sourdes profondeurs.  
Passez autour de moi, femmes riches et belles !  
Je pourrais d' un seul mot conserver ces appas  
qui jauniront demain sous vos blanches dentelles ;  
mais ce mot infini qui vous rend immortelles  
est mon secret à moi que je ne dirai pas,  
et la droite du temps effacera vos pas !  
ô lutteurs gangrenés ! Mourantes populaces !  
Je sais sous quel fardeau se courbent vos audaces,  
et ma parole d' or allégerait vos pas.  
Je pourrais ramener le bonheur sur vos places  
et sécher la sueur qui mouille vos repas ;  
mais ce mot qui guérit, je ne le dirai pas !  
Je veux voir le vieux monde élaborer le crime  
sous le marteau pesant de la fatalité,  
seul, muet, dédaigneux de l' éternelle cime,  
avare de ma force et de ma liberté,  
ne me souciant plus que le vol de la rime

emporte mes héros dans l' immortalité !  
Mais comment achever le tableau que j' ébauche,  
et que se passa-t-il entre sa muse et lui ?  
C' est de la nuit profonde, où nul rayon n' a lui.  
Un serpent le rongait sous la mamelle gauche.  
Ont-ils fait de l' amour ou bien de la débauche ?  
Je ne le savais pas, je le sais aujourd' hui.

p122

Un jour la pâle mort vint frapper à sa porte ;  
il la fit rafraîchir, rajusta son bonnet,  
et la complimenta si bien, qu' il fit en sorte,  
avec son agrément, de finir un sonnet.  
Puis il offrit sa main pour lui servir d' escorte ;  
ce fut au mieux. Voilà tout ce qu' on en connaît.  
Or, ce pauvre Henri, dont la mémoire est vide,  
fut le dernier chanteur à qui l' Aganippide  
montrait sa chair de neige et sa fauve toison,  
et nous sommes restés pour fermer la maison.  
Aussi, quand vous raillez notre horde stupide,  
vous autres gens d' esprit, vous avez bien raison !

*poème ii : la mort du poète*

le poète sentant son âme ouvrir ses ailes  
pour s' envoler enfin,  
s' enchantait de gravir les cimes éternelles  
et de n' avoir plus faim.  
Des souvenirs confus et des heures fanées  
où l' espoir avait lui,  
comme des compagnons de ses jeunes années  
se groupaient devant lui.  
Il revoyait le temps où, dans la fange immonde,  
il cherchait sur ses pas  
la gloire, cette fleur qu' il rêvait en ce monde,  
et qu' on n' y cueille pas !

p123

Et le moment fatal où tous ceux de la terre,  
de la plaine et des monts,  
avaient dit : tu n' es pas, ô rêveur solitaire,  
de ceux que nous aimons !  
Parfois un souvenir des heures amoureuses  
illuminait ses traits,  
comme passent le soir des pourpres vaporeuses  
entre les noirs cyprès.  
Il retrouvait la chère et fugitive image,  
et de son oeil hagard

il croyait l'entrevoir à travers le nuage  
qui voilait son regard.  
Oh ! Non, se disait-il, tu mens, pâle agonie !  
Un fantôme trompeur  
me charmait ; la misère est là, tout me renie :  
la misère fait peur !  
L'ingrat ne savait pas que, malgré son blasphème,  
son rêve s'achevait,  
et que la jeune fille était, vivant poème,  
assise à son chevet.  
Sur le front du mourant elle posa sa tête,  
pour y dormir un peu  
avant que l'ange prit cette âme de poète  
pour la mener à Dieu.  
Or, c'était une chose étrange et sérieuse  
que d'unir sans remord  
aux lèvres d'un mourant cette lèvre rieuse,  
cette vie à la mort !

p124

Je ne sais quel espoir passa sur ce délire  
dans l'ombre enseveli,  
mais voilà ce que dit l'âme à la douce lyre,  
au chaste front pâli :  
pourquoi douter ainsi de l'avenir immense  
et rester abattu ?  
Où l'homme voit finir son pouvoir, Dieu commence ;  
il nous aime, vois-tu !  
Il conserve à ta vie ardemment dépensée  
le ciel de bien des jours,  
où s'épanouiront les fleurs de ta pensée  
fidèle à nos amours.  
-oh ! Dit-il, mots divins ! Amour et poésie !  
Ineffable trésor !  
Je vous ai savourés comme un flot d'ambroisie  
dans une coupe d'or !  
Comme j'aimais alors les bois et les prairies,  
le ciel, tableau changeant,  
les oiseaux veloutés, les fleurs de pierreries,  
les rivières d'argent !  
Mon rêve était partout. Je disais : je t'adore !  
à l'aubépine en fleurs ;  
au feuillage : sens-moi tressaillir. à l'aurore  
humide : vois mes pleurs !  
Je remplissais d'espoir mon âme fécondée  
et mes désirs sans frein,  
comme un sculpteur emplit avec sa large idée  
les marbres et l'airain :

p125

j' aimais la liberté, cette déesse antique  
dont les flancs sont blessés,  
et qui chantait jadis un radieux cantique  
sur ses fils trépassés ;  
cette mère dont l' âme à tous nos vœux se mêle :  
qui, les deux bras ouverts,  
étreint les nations, et, comme une Cybèle,  
allaite l' univers !  
Je saluais déjà l' aurore de la gloire.  
Mais, ô deuil ! ô terreur !  
à présent une nuit silencieuse et noire  
m' enveloppe d' horreur.  
Car, lorsque brille au loin dans un horizon sombre  
un éclat vif et beau,  
tous ceux qui sur nos fronts ne règnent que par  
l' ombre  
éteignent le flambeau.  
Toute clarté leur jette, innocente ou hardie,  
un désespoir amer ;  
en effet, l' étincelle est tout un incendie,  
la source est une mer !  
Aussi lorsqu' ils ont vu nos astres sur leur route  
avoir mille rayons,  
ils ont appesanti l' épais brouillard du doute  
sur ce que nous croyons.  
Lorsque nous leur disions nos chants, des chants  
sublimes  
qu' ils ne comprenaient pas,  
ils les examinaient, ces éplucheurs de rimes,  
avec leur froid compas !

p126

Lorsque nous demandions les vierges diaphanes  
dont le maître étoila  
notre ciel obscurci, de viles courtisanes  
répondaient : nous voilà !  
Mais j' en ai trouvé deux plus froides que les autres  
dans leur satiété,  
deux, l' envie et la faim, les plus dignes apôtres  
de la société !  
Si bien que j' ai creusé mon sillon dans ce monde  
égoïste et mauvais,  
lorsque l' autre patrie était seule féconde :  
mais celle-là, j' y vais !  
-non, dit-elle, vivons, ô mon idolâtrie !  
Seigneur, rends-lui sa foi.



Ou si vraiment son âme irritée et meurtrie  
a déjà soif de toi,  
si tu veux délivrer cette blanche colombe,  
seigneur, si tu le veux !  
Fais-moi mourir aussi. Pour linceul dans sa tombe  
il aura mes cheveux.  
Or, Dieu prêta l' oreille à ces voix de la terre.  
Des deux enfants liés  
il ne resta plus rien, qu' un tombeau solitaire  
et des chants oubliés.

p127

*poème iii : les deux frères*

patientez encor pour une autre folie.  
Les temps sont si mauvais, que pour son pauvre amant  
la muse n' a gardé que sa mélancolie.  
Donc naguères vivaient, sous l' azur d' Italie,  
deux frères de Toscane au langage charmant,  
qui n' avaient qu' eux au monde et s' aimaient saintement.  
Deux lutteurs aguerris, formidables athlètes  
jetés dans le champ clos de la société,  
deux nobles parias, en un mot deux poètes,  
fouillant dans la nature avec avidité.  
Mêlant tout, leurs douleurs stériles et leurs fêtes,  
ils se cachaient ainsi, l' un sous l' autre abrité.  
Oui, frères en effet ! J' ai dit qu' ils étaient  
frères :  
je ne sais s' ils avaient sucé le même lait  
ou s' ils s' étaient pendus aux gorges de deux mères,  
mais ils craignaient de même et la honte et le laid.  
Tous deux comme un bonheur s' étaient pris au collet,  
pour s' être rencontrés le soir aux réverbères.  
Ils s' appelaient César et Sténio. Ce point  
éclairci, leurs passés faut-il que je les dise ?  
Le plus âgé des deux c' était César. La bise  
avait connu longtemps les trous de son pourpoint,  
comme la pauvreté son lit. De Cidalise,  
ayant aimé trop tôt, je pense, il n' en eut point.

p128

Au fait, son existence avait été bizarre,  
car il était né bon dans un siècle de fer.  
Rêveur dépaycé dont la folle guitare  
câlinait le passant pour lui dire un vieil air,  
le monde l' accabla de sa rigueur avare,  
et le fit, de son ciel, rouler dans un enfer.

Tout enfant, il aima sa mère, une danseuse  
de Parme, qui louait à tout prix son coton.  
Or, un jour, au sortir d' une nuit amoureuse  
avec un nelleri, seigneur d' assez haut ton,  
comme il trouvait l' enfant d' une mine joyeuse,  
elle le lui vendit pour cent ducats, dit-on.  
Ce seigneur l' aima fort trois jours. Mais sa  
maîtresse,  
femme blonde aux yeux noirs, qui le tenait en laisse,  
choya de préférence un horrible épagneul.  
Si bien qu' en un collège hostile à sa paresse,  
par un beau soir d' été, César se trouva seul  
comme un chevalier mort dans son rude linceul.  
Dans ces groupes d' enfants, compagnons de servage,  
qui l' entouraient, cherchant son âme dans ses yeux,  
César ne se dit rien, sinon que sous les cieux  
rien ne vaudrait pour lui sa liberté sauvage,  
sa course vagabonde aux sables du rivage  
et les enivrements de son coeur soucieux.  
Quoiqu' il fût ennemi de toute amitié fausse,  
un d' entre eux, fin matois qu' on nommait Annibal,  
par instants lui fit croire à ces rêves qu' exauce  
l' être à qui le soleil fait un manteau royal.  
Donc, voilà son ami qui le baisse et le hausse  
comme un polichinelle au bout d' un fil d' archal.

p129

Plus tard il pend sa vie aux lèvres d' une femme  
vénitienne, horrible et charmant amalgame  
de feux voluptueux dans un coeur endormi ;  
et lorsque enfin Thisbé l' appelait : son Pyrame,  
il trouve un soir la belle ivre, et nue à demi,  
qui rêve son remords aux bras de son ami.  
C' est ainsi qu' il était, malheureux et tranquille,  
songeant aux vrais plaisirs si rares et si courts,  
le front pâli déjà par la débauche vile,  
et le coeur encor plein de ses jeunes amours,  
quand, près de la taverne où s' écoulaient ses jours,  
il vint à rencontrer Sténio par la ville.  
Papillon de la rose et frère de l' oiseau,  
c' était un doux jeune homme enivré d' ambrosie,  
amoureux du repos et de la fantaisie,  
laissant courir sa barque aux effluves de l' eau,  
et dans les bras nerveux de sa muse choisie  
couché nonchalamment, comme dans un berceau.  
La vaste poésie est faite avec deux choses :  
une âme, champ brûlé que fécondent les pleurs,  
puis une lyre d' or, écho de ces douleurs,

dont la corde se plie à ses métamorphoses,  
et vibre sous la peine et sous les amours roses,  
comme sous le baiser du vent un arbre en fleurs.  
Oh ! Lorsqu' on prend un livre et que l' on daigne lire  
une riche pensée écrite en nobles vers,  
on ne sait pas combien la page et le revers  
ont pu coûter souvent de farouche délire  
et combien le gazon a de gouffres ouverts !  
C' est César qui fut l' âme, et Sténio la lyre.

p130

C' était un assemblage étrange, et que je veux  
vous peindre : l' un riant d' un sourire nerveux  
et sentant chaque jour le désespoir avide  
graver sur son front large une nouvelle ride,  
et l' autre, frais et rose avec de blonds cheveux,  
et foudroyant le mal de son doute candide,  
pareilles à deux fleurs au parfum pénétrant,  
ils avaient confondu leurs deux âmes jumelles,  
si bien que la souffrance avec de sombres ailes  
emportait le bonheur pour le faire plus grand,  
noyant sa douce voix dans les plaintes mortelles,  
" comme un flot de cristal dans un sombre torrent. "  
c' est ainsi que César dans ses longues veillées  
disait à Sténio ses désillusions,  
ses premiers jours de foi, diaprés de rayons,  
ses espoirs, et comment sans relâche éveillées,  
des haines, par la nuit et l' enfer conseillées,  
souillent de leur venin tout ce que nous croyons.  
Encore extasié de sa jeunesse franche,  
pleine d' enthousiasme et de rêves touchants,  
amoureuse des bois, de la nuit et des champs,  
et de l' oiseau craintif qui chante sur la branche,  
il lui parlait de l' homme, et disait ce qui tranche  
les fils de soie et d' or de l' amour et des chants.  
Il lui disait comment, après des nuits de joie  
où l' amour étoilé semble un firmament bleu,  
on s' éloigne à pas lents de la couche de soie,  
emportant dans son coeur la jalousie en feu,  
et comment à genoux, quand ce spectre flamboie,  
on frappe sa poitrine, en criant : ô mon dieu !

p131

Mais Sténio, pressant son âme parfumée  
et blanche jusqu' au fond comme une jeune fleur,  
enveloppait César de la foi de son coeur.

Il disait, entouré d' une blanche fumée,  
et caressant toujours sa cigarette aimée :  
si c' est un rêve, ami, je veux rêver bonheur.  
Je veux croire à l' amour, à la nature, à l' ange,  
au doux baiser fidèle, au serrement de main,  
au rythme harmonieux, au nectar sans mélange,  
aux amantes qui font la moitié du chemin,  
et penser jusqu' au bout que leur blonde phalange,  
en nous quittant le soir, espère un lendemain.  
Je croirai que le monde est une grande auberge  
où l' hospitalité sans défiance héberge  
comme le grand seigneur, le passant hasardeux,  
et leur prête son lit sans se soucier d' eux.  
César, calme et pensif, répondait : ô coeur vierge !  
Et, la main dans la main, ils souriaient tous deux.  
Mais lorsqu' ils se quittaient, c' était comme une  
trêve  
où chacun dans son coeur changeant de souvenir,  
y sentait circuler une nouvelle sève  
et comme un feu divin la force revenir.  
Car ils rêvaient tous deux, sans s' avouer leur rêve,  
Sténio de douleur, et César d' avenir !  
Et quand César voulait attendre sur sa route  
le coursier de Léonore et le saisir aux crins,  
il se disait en lui, comme l' homme qui doute :  
qui soustraira mon frère aux dangers que j' ai craints ?  
Je lui dois ma douleur, et je la lui dois toute,  
et j' en garde pour lui les splendides écrins.

p132

Mais lorsque Sténio fut complet, que la gloire  
l' eut porté rayonnant à son temple d' ivoire,  
César pensa tout bas : ô mort que je rêvais !  
Puisque j' ai pour toujours assuré sa mémoire  
et qu' il sait à présent tout ce que je savais,  
je n' ai plus rien à dire au monde et je m' en vais !  
J' étais le piédestal de sa blanche statue :  
les peuples aujourd' hui la lèvent de leurs fronts.  
Puisque la seule foi que ma pensée ait eue  
marche dans son triomphe, à l' abri des affronts,  
je serai tombé seul sous le coup qui me tue,  
et le repos m' attend dans la tombe : mourons !  
Oui, mourons aujourd' hui. Car si ma douleur cesse,  
je laisse l' agonie à celle que j' aimais.  
Au milieu des plaisirs, du bruit, de la paresse,  
des chants dont la splendeur ne s' éteindra jamais  
avec tes pleurs divins lui rediront sans cesse :  
regarde, ô lâche coeur, la tombe où tu le mets !

Par malheur, Sténio ne savait pas maudire.  
Il perdit, le poète à la coupe de miel !  
Ces vers mélodieux pleins de rage et de fiel.  
Je cherche en vain, dit-il, mon superbe délire,  
car moi, je n' étais rien que la voix d' une lyre,  
et mon âme vivante est remontée au ciel !  
*poème iv : une nuit blanche*  
la ville, mer immense, avec ses bruits sans nombre,  
a sur les flots du jour replié ses flots d' ombre,

p133

et la nuit secouant son front plein de parfums,  
inonde le ciel pur de ses longs cheveux bruns.  
Moi, pensif, accoudé sur la table, j' écoute  
cette haleine du soir que je recueille toute.  
Plus rien ! Ma lampe seule, en mon réduit obscur  
de son pâle reflet inondant le vieux mur,  
dit tout bas qu' au milieu du sommeil de la terre  
travaille une pensée étrange et solitaire.  
Et cependant en proie à mille visions,  
mon esprit hésitant s' emplit d' illusions,  
et mes doigts engourdis laissent tomber ma plume.  
C' est le sommeil qui vient. Non, mon regard s' allume,  
et, comme avec terreur, ma chair a frissonné.  
Quel est ce bruit lointain ? Ah ! L' horloge a sonné !  
Et la page est encor vierge. Mon corps débile  
se débat sous le feu d' une fièvre stérile.  
J' attends en vain l' idée et l' inspiration.  
Comme tu me mentais, splendide vision  
qui venais me bercer d' une espérance vaine !  
être impuissant ! N' avoir que du sang dans la veine !  
Avoir voulu d' un mot définir l' univers,  
et ne pouvoir trouver l' arrangement d' un vers !  
Me suis-je donc mépris ? Dans mon coeur qui ruisselle  
Dieu n' avait-il pas mis la sublime étincelle ?  
Oh ! Si, je me souviens. En mes désirs sans frein,  
enfant, j' ai vu de près les colosses d' airain ;  
je cherchais dans la forme ardemment fécondée  
le moule harmonieux de toute large idée ;  
j' allais aux géants grecs demander tour à tour  
quelle grâce polie ou quel rude contour  
fait vivre pour les yeux la synthèse éternelle.  
Esprit épouvanté, je me perdais en elle,  
tâchant de distinguer dans quels vastes accords  
se fondent les splendeurs des âmes et des corps,  
et méditant déjà comment notre génie

p134

impose une enveloppe à la chose infinie.  
Hélas ! Amants d' un soir, en vain nous enlaçons  
la morne Galatée et ses divins glaçons.  
Pourquoi m' as-tu quitté, muse blanche ? ô ma lyre !  
Quel ouragan t' a pris ton suave délire ?  
Quelle foudre a brisé votre prisme éclatant,  
ô mes illusions de jeunesse ? Pourtant  
j' aime encor les longs bruits, le ciel bleu, le vieil  
arbre,  
les lointains discordants, et ma strophe de marbre  
sait encor rajeunir la grande antiquité.  
ô muse que j' aimais, pourquoi m' as-tu quitté ?  
Pourquoi ne plus venir sur ma table connue  
avec tes bras nerveux t' accouder chaste et nue ?  
Jetons les yeux sur nous, vieillards anticipés,  
coeurs souillés au berceau, parleurs inoccupés !  
Ce qui nous perdra tous, ce qui corrode l' âme,  
ce qui dans nos coeurs même éteint l' ardente flamme,  
c' est notre lâche orgueil, spectre qui devant nous  
illumine les fronts de la foule à genoux ;  
le poison qui décime en un jour nos phalanges,  
c' est ce désir de gloire et de vaines louanges  
qui fait bouillir le sang vers le coeur refoulé.  
Oh ! Nous avons l' orgueil superbement enflé,  
nous autres ! Travailleurs qui voulons le salaire  
avant l' oeuvre, et montrons une sainte colère  
pour saisir les lauriers avant la lutte ! Enfants  
qui, le cigare en main, nous rêvons triomphants,  
vierges encor du glaive et du champ de bataille !  
Nains au front dédaigneux qui haussons notre taille  
sur les calculs étroits de notre ambition,  
qui, blasés sans avoir connu la passion,  
croyons sentir en nous cette verve stridente  
que l' enfer avait mis dans la plume du Dante,  
ou le doute fatal qui réveillait Byron,  
comme un cheval fouetté par le vent du clairon !

p135

Devant nous ont passé quelques sombres génies  
qui vous jetaient aux vents, farouches harmonies  
dont nous psalmodions une note au hasard !  
Tout fiers d' avoir produit un pastiche bâtard,  
d' avoir éparpillé quelques syllabes fortes,  
fous, ivres, éperdus, nous assiégeons les portes  
des panthéons bâtis pour la postérité !  
C' est un aveuglement risible en vérité !  
Quand nous aurons longtemps sur les livres antiques

interrogé le sens des choses prophétiques,  
lu sur les marbres saints d'égine et de Paros  
le sort des dieux, jouet mystérieux d'éros ;  
dans le livre du monde, à la page où nous sommes,  
quand nous épellerons le noir secret des hommes ;  
quand nous aurons usé sans relâche nos fronts  
sous l'étude, et non pas sous de justes affronts,  
ô lutteurs, nous pourrons de notre voix profonde  
dire au monde : c'est nous, et remuer le monde.  
Mais jusque-là, sans trêve, aux zoïles méchants  
voilant avec amour l'ébauche de nos chants,  
étreignons la nature, et mesurons sans crainte  
ce bas-relief géant dont nous prenons l'empreinte !

*poème v : la vie et la mort*

j' ai vu ces songeurs, ces poètes,  
ces frères de l'aigle irrité,  
tous montrant sur leurs nobles têtes  
le signe de la vérité.

p136

Et près d'eux, comme deux statues  
qui naquirent d'un même effort,  
se tenaient, de blancheur vêtues,  
deux vierges, la vie et la mort.  
J' ai vu le mendiant Homère,  
le grand Eschyle au cœur sans fiel,  
chauve, et dans sa vieillesse amère  
insulté par le vent du ciel ;  
j' ai vu le lyrique Pindare,  
l'élève divin de Myrtis  
dont un roi prenait la cithare,  
comme le chevreau broute un lys ;  
j' ai vu mon père Aristophane  
blessé par des mots odieux,  
et devant le peuple profane  
défendant Eschyle et ses dieux ;  
j' ai vu buvant la sombre lie  
de ses calices triomphants,  
Sophocle, accusé de folie  
et maltraité par ses enfants ;  
j' ai vu portant l'affreux stigmaté,  
Ovide fugitif, buvant  
le lait d'une jument sarmate  
au désert glacé par le vent ;  
j' ai vu Dante en exil, et Tasse  
abandonné par sa raison,  
collant sa face morne et lasse  
aux noirs barreaux de sa prison.

p137

Pareil au lion qui soupire  
sous le vil fouet de ses gardiens,  
hélas ! J' ai vu le dieu Shakspere  
aux gages des comédiens ;  
j' ai vu Cervantes, pauvre esclave,  
au bain exhalant ses sanglots,  
et Camoëns sanglant et hâve  
luttant dans l' écume des flots ;  
j' ai vu, tant le destin se joue  
en des caprices insensés,  
Corneille marchant dans la boue  
avec ses souliers rapiécés,  
et Racine, cet idolâtre,  
tombant les regards éblouis  
par le tonnerre de théâtre  
que lançaient les yeux de Louis,  
et Chénier, dont le trait rapide  
atteignait sa victime au flanc,  
versant sur l' échafaud stupide  
la belle pourpre de son sang.  
Brillant de la splendeur première,  
tous ces grands exilés des cieux,  
tous ces hommes porte-lumière  
avaient des astres dans leurs yeux.  
Lorsqu' elle frappait notre oreille  
avec le bruit du flot amer,  
leur voix immense était pareille  
à la tumultueuse mer,

p138

et leur rire plein d' étincelles  
semblait lancer dans l' aquilon  
des flèches pareilles à celles  
de l' archer Phoebus Apollon.  
Pourtant sans foyer et sans joie,  
sous les cieux inclements et froids  
ils traînaient leur misère, proie  
de la foule, ou jouet des rois.  
Et dans ses colères, la vie,  
brisant ce qui leur était cher,  
d' une dent folle, inassouvie,  
mordait cruellement leur chair.  
Les mettant dans la troupe vile  
des mendiants que nous raillons,



elle les poussait dans la ville  
affublés de sombres haillons ;  
sur eux acharnée en sa rage,  
et voulant les réduire enfin,  
elle leur prodiguait l' outrage,  
la pauvreté, l' exil, la faim,  
et les pourchassait, misérables  
qui n' espèrent plus de rachats,  
ayant tous leurs fronts vénérables  
souillés de ses impurs crachats !  
Mais enfin la compagne sûre  
venait ; la radieuse mort  
lavait tendrement la blessure  
de leurs seins exempts de remord.

p139

Ainsi que les mères farouches  
qui sont prodigues du baiser,  
elle les baisait sur leurs bouches  
doucelement, pour les apaiser.  
Sous leurs pas, ainsi qu' une Omphale,  
elle étendait au grand soleil  
la rouge pourpre triomphale  
pour leur faire un tapis vermeil,  
et sur leurs fronts brillants de gloire  
devant le peuple meurtrier,  
avec ses belles mains d' ivoire  
elle attachait le noir laurier.

*poème vi : nostalgie*

oh ! Lorsque incessamment tant de caprices noirs  
s' impriment à la rame,  
et que notre Thalie accouche tous les soirs  
d' un nouveau mélodrame ;  
que les analyseurs sur leurs gros feuilletons  
jettent leur sel attique,  
et, tout en disséquant, chantent sur tous les tons  
les devoirs du critique ;  
que dans un bouge affreux des orateurs blafards  
dissertent sur les nègres,  
que l' actrice en haillons étale tous ses fards  
sur ses ossements maigres ;

p140

qu' au bout d' un pont très lourd trois cents  
provinciaux  
tout altérés de lucre,

discutent gravement en des termes si hauts  
sur l' avenir du sucre ;  
que de piètres Phoebus au regard indigo  
flattent leur muse vile,  
encensent D' Ennery, jugent Victor Hugo,  
et font du vaudeville ;  
lorsque de vieux rimeurs fatiguent l' aquilon  
de strophes chevillées,  
que sans nulle vergogne on expose au salon  
des femmes habillées ;  
que chez nos miss Lilas, entre deux verres d' eau,  
un grand renom se forge,  
que nos beautés du jour, reines par Cupido,  
n' ont pas même de gorge ;  
qu' entre des arbres peints, à ce vieil opéra  
dont on dit tant de choses,  
les fruits du cotonnier qu' un lord anglais paiera  
dansent en maillots roses ;  
que ne puis-je, ô Paris, vieille ville aux abois,  
te fuir d' un pas agile,  
et me mêler là-bas, sous l' ombrage des bois,  
aux bergers de Virgile !  
Voir les chevreux lascifs errer près d' un ravin  
ou parcourir la plaine,  
et, comme Mnasyllus, rencontrer, pris de vin,  
le bon homme Silène ;

p141

près des saules courbés poursuivre Amaryllis  
au jeune sein d' albâtre,  
voir les nymphes emplir leurs corbeilles de lys  
pour Alexis le pâtre ;  
dans les gazons fleuris, au murmure de l' eau,  
dépenser mes journées  
à dire quelques chants aux filles d' Apollo  
en strophes alternées ;  
pleurer Daphnis ravi par un cruel destin,  
et, fuyant nos martyres,  
mieux qu' Alphisiboeus en dansant au festin  
imiter les satyres !  
*février 1842.*

## LA RENAISSANCE

on a dit qu' une vierge à la parure d' or  
sur l' épaule des flots vint de Cypre à Cythère,  
et que ses pieds polis, en caressant la terre,  
à chacun de ses pas laissèrent un trésor.

L' oiseau vermeil, qui chante en prenant son essor,  
emplit d' enchantements la forêt solitaire,  
et les ruisseaux glacés où l' on se désaltère,  
sentirent dans leurs flots plus de fraîcheur encor.

p142

La fleur s' ouvrit plus pure aux baisers de la brise,  
et sous les myrtes verts, la vierge plus éprise  
releva dans ses bras son amant à genoux.  
De même quand plus tard, autre Anadyomène,  
la renaissance vint, et rayonna sur nous,  
toute chose fleurit au fond de l' âme humaine.  
*juin 1842.*

#### TROIS FEMMES A LA TETE BLONDE

trois femmes à la tête blonde  
pour une mission féconde  
ont rayonné sur notre monde :  
ève, la joie et la beauté ;  
Maria, la virginité ;  
Madeleine, la charité.  
Parfumés comme des calices,  
dans la clarté, leurs cheveux lisses  
versent d' éternelles délices.  
*juin 1842.*

#### LA DEESSE

quand les trois déités à la charmante voix  
aux pieds du blond Pâris mirent leur jalousie,  
Pallas dit à l' enfant : si ton coeur m' a choisie,  
je te réserverai de terribles exploits.

p143

Junon leva la tête, et lui dit : sous tes lois  
je mettrai, si tu veux, les trônes de l' Asie,  
et tu dérouleras ta riche fantaisie  
sur les fronts inclinés des peuples et des rois.  
Mais celle devant qui pâlissent les étoiles  
inexorablement détacha ses longs voiles  
et montra les splendeurs sereines de son corps.  
Et toi lèvres éloquentes, ô raison précieuse,  
ô beauté, vision faite de purs accords,  
tu le persuadas, grande silencieuse !  
*juin 1842.*

## SACHONS ADORER !

sachons adorer ! Sachons lire !  
La coupe, le sein et la lyre  
nous donnent le triple délire.  
Symbole dont le fier dessin  
fut jadis moulé sur le sein,  
la coupe inspire un grand dessein.  
La lyre, voix de l' Ionie,  
que le vulgaire admire et nie,  
contient la céleste harmonie.  
*juin 1842.*

## IDOLATRIE

p144

mètre divin, mètre de bonne race,  
que nous rapporte un poète nouveau,  
toi qui jadis combattais pour Horace,  
rythme de Sappho !  
Fais-moi fléchir la belle nymphe éprise  
que je désire avec un doux émoi,  
quoique son coeur pour Diane méprise  
et Vénus et moi !  
Car chaque nuit, les grâces, troupe nue,  
viennent baiser, dans un céleste accord,  
son chaste sein, lorsque cette ingénue  
Lydia s' endort.  
Si folâtrant avec les chasseresses,  
elle s' ébat dans vos flots querelleurs,  
oh ! Faites-lui vos plus folles caresses,  
naïades en pleurs !  
Inspire-moi, toi qui portes la lyre,  
toi dont le char devance l' aquilon,  
des chants que brûle un amoureux délire,  
Phoebus Apollon !

p145

Et toi, Cypris, veux-tu la prendre au piège ?  
Alors je t' offre avec un myrte vert  
des tourtereaux plus blancs que n' est la neige  
ou le lys ouvert !  
*juin 1842.*

## MEME EN DEUIL

même en deuil pour cent trahisons,  
à vos soleils nous embrasons  
nos coeurs meurtris, jeunes saisons !  
ô premières roses trémières !  
ô premières amours ! Premières  
aurores, aux riches lumières !  
Malgré l' hiver et les autans,  
ressuscitent, vainqueurs du temps,  
vos étés aux cheveux flottants !  
*juin 1842.*

#### AMOUR ANGELIQUE

l' ange aimé qu' ici-bas je révère et je prie  
est une enfant voilée avec ses longs cheveux,  
à qui le ciel, pour qu' elle nous sourie,  
a donné le regard de la vierge Marie.

p146

âme que l' azur expatrie  
pour qu' elle recueille nos vœux,  
jeune âme limpide et fleurie  
comme les fleurs de la prairie  
aux calices roses ou bleus !  
Comme l' autre éloa, c' est la soeur des archanges,  
qui pour nous faire vivre aux mystiques amours,  
a quitté les blondes phalanges  
et souille ses pieds blancs à parcourir nos fanges.  
Aussi nos ferveurs sont étranges :  
ce sont des rêves sans détours,  
ce sont des plaisirs sans mélanges,  
des extases et des échanges  
qui dureront plus que les jours !  
C' est un chemin frayé plein d' une douce joie,  
un vase de parfums, une coupe de miel,  
un météore qui flamboie  
comme un beau chérubin dans sa robe de soie.  
Il ne craint pas que Dieu le voie :  
c' est un amour pur et sans fiel  
où toute notre âme se noie  
et dont l' aile ne se déploie  
que pour s' élancer vers le ciel !  
*juin 1842.*

LOYS

p147

mon Loys, j' ai sous vos prunelles,  
oublié, dans mon coeur troublé,  
mon époux qui s' en est allé  
pour combattre les infidèles.  
Quand nous le croirons loin encor,  
il sera là, Dieu nous pardonne !  
Mon beau page, quel bruit résonne ?  
Est-ce lui qui sonne du cor ?  
J' ai lu dans un ancien poème  
qu' une autre Yolande autrefois  
près de son page Hector De Foix  
oublia son époux de même.  
Elle gardait comme un trésor  
ces extases que l' amour donne. -  
mon beau page, quel bruit résonne ?  
Cette Yolande était duchesse,  
mille vassaux étaient son bien,  
et son bel ami n' avait rien  
que ses cheveux blonds pour richesse.  
Pour cet enfant aux cheveux d' or  
la dame eût vendu sa couronne. -  
mon beau page, quel bruit résonne ?

p148

Ces amants qu' un doux rêve assemble,  
ont souvent passé plus d' un jour  
à se dire des chants d' amour,  
ou bien à regarder ensemble  
les oiseaux prendre leur essor  
vers l' azur qui tremble et frissonne. -  
mon beau page, quel bruit résonne ?  
Ou bien ils passaient leurs journées  
à revoir d' auréoles ceints  
les bonnes vierges et les saints  
dans les bibles enluminées.  
L' amour dit son confiteor  
sans écouter l' heure qui sonne. -  
mon beau page, quel bruit résonne ?  
Comme leurs lèvres en délire  
un soir longuement s' assemblaient,  
en des baisers qui ressemblaient  
aux frémissements d' une lyre,  
on entendit au corridor  
les pas de l' époux en personne. -  
mon beau page, quel bruit résonne ?  
Sais-tu quel sort on nous destine ?

Le malheureux page exilé,  
plein d' un regret inconsolé,  
alla mourir en Palestine.  
Toujours pleurant son cher Hector,  
la dame au couvent mourut nonne. -  
mon beau page, quel bruit résonne ?  
*février 1841.*

BIEN SOUVENT JE REVOIS

p149

bien souvent je revois sous mes paupières closes,  
la nuit, mon vieux Moulins bâti de briques roses,  
les cours tout embaumés par la fleur du tilleul,  
ce vieux pont de granit bâti par mon aïeul,  
nos fontaines, les champs, les bois, les chères  
tombes,  
le ciel de mon enfance où volent des colombes,  
les larges tapis d' herbe où l' on m' a promené  
tout petit, la maison riante où je suis né  
et les chemins touffus, creusés comme des gorges,  
qui mènent si gaiement vers ma belle Font-Georges,  
à qui mes souvenirs les plus doux sont liés.  
Et son sorbier, son haut salon de peupliers,  
sa source au flot si froid par la mousse embellie  
où je m' en allais boire avec ma soeur Zélie,  
je les revois ; je vois les bons vieux vigneron  
et les abeilles d' or qui volaient sur nos fronts,  
le verger plein d' oiseaux, de chansons, de murmures,  
les pêcheurs de la vigne avec leurs pêches mûres,  
et j' entends près de nous monter sur le coteau  
les joyeux aboiements de mon chien Calisto !  
*septembre 1841.*

LEÏLA

p150

il semble qu' aux sultans Dieu même  
pour femmes donne ses houris.  
Mais, pour moi, la vierge qui m' aime,  
la vierge dont je suis épris, -  
les sultanes troublent le monde  
pour accomplir un de leurs vœux. -  
la vierge qui m' aime est plus blonde

que les sables sous les flots bleus.  
Le duvet où leur front sommeille  
au poids de l' or s' amoncela. -  
rose, une rose est moins vermeille  
que la bouche de Leïla.  
Elles ont la ceinture étroite,  
les perles d' or et le turban. -  
sa taille flexible est plus droite  
que les cèdres du mont Liban !  
Le hamac envolé se penche  
et les berce en son doux essor. -  
l' étoile au front des cieux est blanche,  
mais sa joue est plus blanche encor.  
Elles ont la fête nocturne  
aux lueurs des flambeaux tremblants. -  
ses bras comme des anses d' urne  
s' arrondissent polis et blancs.

p151

Elles ont de beaux bains de marbre  
où sourit le ciel étoilé. -  
comme elle dormait sous un arbre,  
j' ai vu son beau sein dévoilé.  
Chaque esclave au tyran veut plaire  
comme chaque fleur au soleil. -  
elle n' a pas eu de colère  
quand j' ai troublé son cher sommeil,  
dans leurs palais d' or, prisons closes,  
leurs chants endorment leurs ennuis. -  
elle m' a dit tout bas des choses  
que je rêve tout haut les nuits !  
Sa hauteesse les a d' un signe.  
Il est le seul et le premier. -  
ses bras étaient comme la vigne  
qui s' enlace aux bras du palmier !  
Quand un seul maître a cent maîtresses,  
un jour n' a pas de lendemain. -  
elle m' inondait de ses tresses  
pleines d' un parfum de jasmin !  
Ce sont cent autels pour un prêtre,  
ou pour un seul char cent essieux. -  
nous avons cru voir apparaître  
la neuvième sphère des cieux !  
Quelquefois les sultanes lèvent  
un coin de leur voile en passant. -  
nous avons l' extase que rêvent  
les élus du dieu tout-puissant !



p152

Mais ce crime est la perte sûre  
des amants, toujours épiés. -  
laissez-moi baiser sa chaussure  
et mettre mon front sous ses pieds !  
*février 1841.*

#### VENUS COUCHEE

l' été brille ; Phoebus perce de mille traits,  
en haine de sa soeur, les vierges des forêts,  
et dans leurs flancs brûlés de flammes vengeresses  
il allume le sang des jeunes chasseresses.  
Dans les sillons rougis par les feux de l' été,  
entouré d' un essaim, le boeuf ensanglanté  
marche les pieds brûlants sous de folles morsures.  
Tout succombe : au lointain les nymphes sans  
ceintures  
avec leurs grands cheveux par le soleil flétris  
épongent leurs bras nus dans les fleuves taris,  
et, fuyant deux à deux le sable des rivages,  
vont cacher leurs ardeurs dans les antres sauvages.  
Dans le fond des forêts, sous un ciel morne et bleu,  
Vénus, les yeux mourants et les lèvres en feu,  
s' est couchée au milieu des grandes touffes d' herbe  
ainsi qu' une panthère indolente et superbe.  
Dénouant son cothurne et son manteau vermeil,  
elle laisse agacer par les traits du soleil

p153

les beaux reins d' un enfant qui dort sur sa poitrine,  
et tandis que frémit sa lèvre purpurine,  
un ruisseau murmurant sur un lit de graviers,  
amoureux de Cypris, vient lui baiser les pieds.  
Sur son beau sein de neige éros maître du monde  
repose, et les anneaux de sa crinière blonde  
brillent, et cependant qu' un doux zéphyr ami  
caresse la guerrière et son fils endormi,  
près d' eux gisent parmi l' herbe verte et la menthe  
les traits souillés de sang et la torche fumante.  
*février 1841.*

#### POURQUOI, COURTISANE,

pourquoi, courtisane,  
vendre ton amour,  
la fleur diaphane,

la fleur diaphane  
que fleurit le jour  
et que la main fane,  
la rose d' amour ?  
-pourquoi, blond poète,  
ouvrir au passant  
ta douleur muette,  
ta douleur muette,  
lys éblouissant  
que la foule jette  
et brise en passant ?

p154

-ton coeur qui se pâme  
brûle pour chacun :  
tu souilles la flamme ?  
-tu souilles la flamme !  
Tout a son parfum :  
la caresse et l' âme,  
dans tout, dans chacun !  
-mon hymne rapporte  
comme un souvenir  
la croyance morte.  
Comme un souvenir ;  
mais quand l' amour cesse,  
on vient l' allumer  
à ma folle ivresse.  
-oh va ! Nulle ivresse  
ne peut ranimer  
l' amour en détresse,  
ni le rallumer !  
*février 1841.*

LE STIGMATE

p155

une nuit qu' il pleuvait, un poète profane  
m' entraîna follement chez une courtisane  
aux épaules de lys, dont les jeunes rimeurs  
couronnaient à l' envi leur corbeille aux primeurs.  
Donc, je me promettais une femme superbe  
souriant au soleil comme les blés en herbe,  
avec mille désirs allumés dans ces yeux  
qui reflètent le ciel comme les bleuets bleus.  
Je rêvais une joue aux roses enflammées,

desseins très à l' étroit dans des robes lamées,  
des mules de velours à des pieds plus polis  
que les marbres anciens par Dypoene amollis,  
dans une bouche folle aux perles inconnues  
la muse d' autrefois chantant des choses nues,  
des Boucher fleurissants épanouis au mur,  
et des vases chinois pleins de pays d' azur.  
Hélas ! Qui se connaît aux affaires humaines ?  
On se trompe aux Agnès tout comme aux Célimènes :  
toute prédiction est un rêve qui ment !  
Ainsi jugez un peu de mon étonnement  
lorsque la Nérissa de la femme aux épaules  
vint, avec un air chaste et des cheveux en saules,  
annoncer nos deux noms, et que je vis enfin  
l' endroit mystérieux dont j' avais eu si faim.  
C' était un oratoire à peine éclairé, grave  
et mystique, rempli d' une fraîcheur suave,  
et l' oeil dans ce réduit calme et silencieux  
par la fenêtre ouverte apercevait les cieux.

p156

Le mur était tendu de cette moire brune  
où vient aux pâles nuits jouer le clair de lune,  
et pour tout ornement on y voyait en l' air  
la melancholia du maître Albert Dürer,  
cet ange dont le front, sous ses cheveux en ondes,  
porte dans le regard tant de douleurs profondes.  
Sur un meuble gothique aux flancs noirs et sculptés  
parlant des voix du ciel et non des voluptés,  
souriait tristement une bible entr' ouverte  
sur une tranche d' or ouvrant sa robe verte.  
Pour la femme, elle était assise, en peignoir brun,  
sur un pauvre escabeau. Ses cheveux sans parfum  
retombaient en pleurant sur sa robe sévère.  
Son regard était pur comme une primevère  
humide de rosée. Un long chapelet gris  
roulait sinistrement dans ses doigts amaigris,  
et son front inspiré, dans une clarté sombre  
pâlissait tristement, plein de lumière et d' ombre !  
Mais bientôt je vis luire, en m' approchant plus près,  
dans ce divin tableau, sombre comme un cyprès,  
dont mon premier regard n' avait fait qu' une ébauche,  
aux lèvres de l' enfant le doigt de la débauche,  
sur les feuillets du livre une tache de vin.  
Et je me dis alors dans mon coeur : c' est en vain  
que par les flots de miel on déguise l' absinthe,  
et l' orgie aux pieds nus par une chose sainte.  
Car Dieu, qui ne veut pas de tare à son trésor

et qui pèse à la fois dans sa balance d' or  
le prince et la fourmi, le brin d' herbe et le trône,  
met la tache éternelle au front de Babylone !  
*février 1841.*

## PROSOPOPEE D'UNE VENUS

p157

hélas ! Devant le noir feuillage de cet arbre,  
j' ai le coeur tout glacé dans ma robe de marbre,  
et par mes yeux, troués d' ulcères inconnus,  
la pluie en gémissant pleure sur mes bras nus.  
Entre mes pieds, jadis plus blancs que des étoiles,  
Arachné lentement tisse de fines toiles,  
et tu n' es plus, Scyllis, pour que sous ton ciseau  
je me relève un jour souple comme un roseau !  
En ce temps où la fleur se cache sous les herbes,  
nul ne sait le secret de nos formes superbes,  
nul ne sait revêtir quelque rêve éclatant  
de contours gracieux, et dans son coeur n' entend  
l' harmonie imposante et la sainte musique  
où chantent les accords de la beauté physique !  
Hélas ! Qui me rendra ces jours pleins de clarté  
où l' on ne m' appelait que Vénus Astarté,  
où, seule, ma pensée habitait sous la pierre,  
mais où mon corps vivait dans la nature entière,  
où Glycère et Lydie, où Clymène et Phyllis  
portaient mes noms écrits sur leurs gorges de lys ;  
où, pour l' artiste élu qui pare et qui contemple,  
chaque âge avait un nom, chaque harmonie un temple ?  
Oh ! Trois et quatre fois malheur au siècle d' or  
où l' artiste éperdu foule aux pieds son trésor !  
Car il ignore, hélas ! Par quel grave mystère  
je venais pour instruire et féconder la terre,

p158

et pour épanouir dans mon type indompté  
le secret de l' extase et de la volupté !  
Car à chaque morceau qui se brise et qui tombe  
de mon vieux piédestal, la divine colombe  
que depuis trois mille ans je retiens dans ma main  
fait un nouvel effort pour s' ouvrir un chemin ;  
et, délaissant un jour l' enveloppe brisée,  
nous nous envolerons vers la voûte irisée,  
emportant toutes deux loin de ce monde vain,

la beauté dédaignée avec l' amour divin !  
*février 1841.*

## L'AUREOLE

c' était la fin d' un bal ; nous étions presque à  
l' heure  
où sous la volupté l' archet frissonne et pleure,  
où sous les gants flétris les doigts serrent les doigts,  
où les fleurs et les pas, les rayons et les voix  
et la gaze envolée en un tourbillon frêle  
jettent au coeur troublé leur parfum qui se mêle ;  
à l' heure où l' on croit voir en ces enivrements  
des maîtresses d' un jour caresser leurs amants,  
et les fresques sourire, et l' extase physique  
voler dans l' air, mêlée à des flots de musique !  
Tantôt c' était la joie, et le quadrille ardent  
qui se mêle et s' effare et s' élance en grondant,  
qui tantôt rit et chante en strophes inégales,

p159

puis s' arrête et bondit en éclats de cymbales,  
et penche sur les fronts plus d' un front endormi  
que des mots bégayés font rougir à demi !  
Puis la valse emportant dans son rythme, pensive  
comme un myosotis incliné sur la rive,  
une vierge aux yeux bleus, et dont l' accent vainqueur  
la met si près de nous qu' on sent battre son coeur,  
et que, dans cette fièvre ardente et souveraine,  
l' enfant, sans rien comprendre au charme qui  
l' entraîne,  
parmi le chœur immense, a l' air, en se penchant,  
d' un ange fasciné par le démon du chant !  
Comme dans la clarté les femmes étaient belles !  
Celles-ci laissant voir, sous leurs cheveux rebelles,  
des rayons éblouis qui baisaient leurs fronts blancs ;  
d' autres, les yeux voilés, comme des lys tremblants  
qui par un soir d' été pleurent sous la rafale,  
baissant leur cou soyeux veiné de tons d' opale ;  
toutes ivres d' amour, et pour l' oeil enchanté,  
surpassant l' hyperbole et l' idéalité !  
Et je noyais mes yeux dans ces cheveux en tresses,  
et je jetais mon âme à ces enchanteresses  
si pâles qu' on eût dit ces essaims de Willis  
qui sortent en dansant des corolles de lys !  
Mais tout changea bientôt et je n' en vis plus qu' une  
de même, quand Phoebé sur le char de la lune  
apparaît dans les cieux de saphir et d' azur,

tout se voile et s' efface, et son front seul est pur.  
Celle que j' entrevis en oubliant les autres,  
madame, avait des yeux brillants comme les vôtres,  
des cheveux d' or, des mains qui n' avaient rien  
d' humain,  
et des pieds à tenir dans le creux de la main.  
Ajoutez un cou mat de cette blancheur rare  
qui fait paraître jaune un marbre de Carrare,  
et deux bras qui prouvaient, ineffable collier,  
que Lysippe à Samos ne fut qu' un écolier !

p160

Je cherchai donc en moi quelle rouerie exquise  
prendrait et séduirait cette blonde marquise  
plus rapide en sa course avec son front riant  
que n' était Lazzara, Camille D' Orient !  
Mais quand je m' approchai, je vis sa tête ceinte  
d' un tel rayonnement de pudeur grave et sainte,  
il était si divin, le rythme de ses pas,  
que, don Juan dérouté, je n' osai même pas  
comme le docteur Faust, en me penchant vers elle,  
lui dire à demi-voix : ma belle demoiselle !  
*février 1841.*

#### LES IMPRECATIONS D'UNE CARIATIDE

puisse le dieu vivant dessécher la paupière  
à qui m' a mise là vivante sous la pierre,  
et, comme un enfant porte un manteau de velours,  
m' a forcée à porter ces édifices lourds,  
ces vieux murs en haillons, ces maisons condamnées,  
dont le gouffre est si plein de choses et d' années  
que je me sentirais moins de crispations  
à tenir sur mon dos les Tyrs et les Sions  
que laissa choir le monde aux deux bras atlastiques,

p161

ou bien à soulever les vagues élastiques  
sommeillant à demi dans les noirs océans  
comme dans son désert le troupeau des géants !  
Si bien que mieux vaudrait sous la blonde phalange  
tomber, comme Jacob dans sa lutte avec l' ange,  
ou soutenir du front avec les yeux ouverts  
Goethe, dont la pensée était un univers !  
Oh ! Si le feu divin qui brûla les Sodomes,  
fait palpiter un jour ces pierres et ces dômes,

ces clochetons à dents, ces larges escaliers  
que dans l' ombre une main gigantesque a liés,  
ces monolithes noirs qui n' ont fait qu' une rampe,  
ces monstres vomissants dont la cohorte rampe  
de la fondation jusqu' à l' entablement,  
ces granits attachés impérissablement ;  
si ce monde sur eux se déchire et s' écroule  
sous le souffle embrasé de ce simoun que roule  
sans pitié l' ouragan des révolutions  
sur les peuples trop pleins de leurs pollutions ;  
si, dégageant alors son bras et sa mamelle  
du vieux mur qui gémit et qui souffre comme elle,  
ma colère à son tour peut jeter sur leur dos  
une expiation et choisir les fardeaux,  
je mettrai ce jour-là sur l' épaule des hommes,  
au lieu des monuments, tombeaux sous qui nous sommes,  
au lieu des clochetons et des granits quittés,  
le poids intérieur de leurs iniquités !  
*février 1841.*

ERATO

p162

nature, où sont tes dieux ? ô prophétique aïeule,  
ô chair mystérieuse où tout est contenu,  
qui pendant si longtemps as vécu de toi seule  
et qui sembles mourir, parle, qu' est devenu  
cet âge de vertu que chaque jour efface,  
où le sourire humain rayonnait sur ta face ?  
Où s' est enfui le chœur de tes olympiens ?  
ô nature à présent désespérée et vide,  
jadis l' affreux désert des éthiopiens  
sous le midi sauvage ou sous la nuit livide  
fut moins appesanti, moins formidable, et moins  
fait pour ce désespoir qui n' a pas de témoins,  
que tu ne m' apparais à présent tout entière,  
depuis que tu n' as plus ce chœur mélodieux  
de tes fils immortels, orgueil de la matière.  
Aïeule au flanc meurtri, nature, où sont tes dieux ?  
Jadis, avant, hélas ! Que l' ignorance impie  
t' eût dédaigneusement sous ses pieds accroupie,  
nature, comme nous tu vivais, tu vivais !  
Avec leurs rocs géants, leurs granits et leurs marbres,  
les monts furent alors les immenses chevets  
où tu dormais la nuit dans ta ceinture d' arbres.  
Les constellations étaient des yeux vivants,  
ne haleine passait dans le souffle des vents ;

leur aile frissonnante aux sauvages allures  
qui brise dans les bois les grands feuillages roux,  
en pliant les rameaux courbait des chevelures,

p163

et dans la mer, ces flots palpitants de courroux  
ainsi que des lions, qui sous l' ardente lame  
bondissent dans l' azur, étaient des seins de femme.  
Mais que dis-je, ô dieux forts, dieux éclatants, dieux  
beaux,  
triomphateurs ornés de dépouilles sanglantes,  
porteurs d' arcs, de tridents, de thyrses, de flambeaux,  
de lyres, de tambours, d' armes étincelantes,  
voyageurs accourus du ciel et de l' enfer,  
qui parmi les buissons de Sicile et de Corse  
avec vos cheveux blonds toujours vierges du fer  
parliez dans le nuage et viviez dans l' écorce,  
dieux exterminateurs des serpents et des loups,  
non, vous n' êtes pas morts ! En vain l' homme jaloux  
dit que l' érèbe a clos vos radieuses bouches :  
moi qui vous aime encor, je sais que votre voix  
est vivante, et vos fronts célestes, je les vois !  
Je vois l' ardent Bacchus, Diane aux yeux farouches,  
Vénus, et toi surtout dont le nom triomphant  
écrasera toujours leur espoir chimérique,  
ô muse ! Qui naguère et tout petit enfant  
m' as choisi pour les vers et pour le chant lyrique !  
Nourrice de guerriers, louangeuse érato !  
Déjà le blanc cheval aux yeux pleins d' étincelles,  
impatient du libre azur, ouvre ses ailes  
et de ses pieds légers bondit sur le coteau.  
Saisis sa chevelure, et dans l' herbe fleurie  
que le coursier t' emporte au gré de sa furie !  
Puis quand tu reviendras, muse, nous chanterons.  
Va voir les durs combats, les grands chocs, les mêlées,  
des crinières de pourpre au vent échevelées,  
des blessures brisant les bras, trouant les fronts,  
et, comme un vin joyeux sort des vendanges mûres,  
le rouge flot du sang coulant sur les armures,  
et l' épée autour d' elle agitant ses éclairs,  
et les soldats avec une âme vengeresse

p164

bondissant, emportés par le chef aux yeux clairs.  
Va, mais que ni les rois, ni le peuple, ô déesse,  
ne puissent te convaincre et changer ton dessein,



car seule gouvernant les chants où tu les nommes,  
plus forte que la vie et le destin des hommes,  
l'immuable justice habite dans ton sein.  
Puis tu délaceras ta cuirasse guerrière.  
Alors, bravant l'orage effroyable et ses jeux,  
marche, tes noirs cheveux au vent, dans la clairière,  
va dans les antres sourds, gravis les rocs neigeux,  
près des gouffres ouverts et sur les pics sublimes  
qui fument au soleil, de glace hérissés,  
respire, et plonge-toi dans les fleuves glacés.  
Muse, il est bon pour toi de vivre sur les cimes,  
de sentir sur ton sein la caresse des airs,  
de franchir l'âpre horreur des torrents sans rivages,  
et, quand les vents affreux pleurent dans les déserts,  
de livrer ta poitrine à leurs bouches sauvages.  
Le flot aigu, le mont qu'endort l'éternité,  
la forêt qui grandit selon les saintes règles  
vers l'azur, et la neige et les chemins des aigles  
conviennent, ô déesse, à ta virginité.  
Car rien ne doit ternir ta pureté première  
et souiller par un long baiser matériel  
ta belle chair, pétrie avec de la lumière.  
Ton véritable amant, chaste fille du ciel,  
est celui qui, malgré ta voix qui le rassure  
et ton regard penché sur lui, n'oserait pas  
d'une lèvre timide effleurer ta chaussure  
et baiser seulement la trace de tes pas.  
Oui, c'est moi qui te sers et c'est moi qui t'adore.  
Viens ! Ceux qu'on a crus morts, nous les retrouverons !  
Les guerriers, les archers, les rois, les forgerons,  
les reines de l'azur aux fronts baignés d'aurore !  
Viens, nous retrouverons le fils des rois Titans

p165

assis, la foudre en main, dans les cieux éclatants ;  
celle qui de son front jaillit, déesse armée,  
comme jaillit l'éclair de la nue enflammée,  
et celui qui se plaît aux combats, dans les cris  
d'horreur, et portant l'arc avec sa fierté mâle  
cette amante des bois, la chasseresse pâle  
qui court dans les sentiers par la neige fleuris  
et montre ses bras nus tachés du sang des lices ;  
celui qui dans les noirs marais vils et rampants  
exterminant les noeuds d'hydres et de serpents,  
de ses traits lourds d'airain les tue avec délices,  
puis, celui qui régit les déesses des flots ;  
celui-là qu'on déchire en ses douleurs divines,  
qui meurt pour nous et, pour apaiser nos sanglots,

Dieu fort, renaît vivant et chaud dans nos poitrines  
celle qui, s' élançant quand l' âpre hiver s' enfuit,  
ressuscite du noir enfer et de la nuit,  
et celle-là surtout, vierge délicieuse,  
qui fait grandir, aimer, naître, sourdre, germer,  
fleurir tout ce qui vit, et vient tout embaumer  
et fait frémir d' amour les chênes et l' yeuse,  
et fait partout courir le grand souffle indompté  
de l' ardente caresse et de la volupté.  
Près de nous brilleront le sceptre que décore  
une fleur, le trident et, plus terrible encor,  
la ceinture qui tient les désirs en éveil ;  
l' épée au dur tranchant, belle et de sang vermeille,  
dont la lame d' airain pour la forme est pareille  
à la feuille de sauge, et qui luit au soleil ;  
l' arc, le thyrses léger, la torche qui flamboie ;  
et la grande nature avec ses milliers d' yeux  
nous verra, stupéfaite en sa tranquille joie,  
voyageurs éblouis, lui ramener ses dieux !  
*février 1841.*

A VENUS DE MILO

p166

ô Vénus De Milo, guerrière au flanc nerveux,  
dont le front irrité sous vos divins cheveux  
songe, et dont une flamme embrase la paupière,  
calme éblouissement, grand poème de pierre,  
débordement de vie avec art compensé,  
vous qui depuis mille ans avez toujours pensé,  
j' adore votre bouche où le courroux flamboie  
et vos seins frémissants d' une tranquille joie.  
Et vous savez si bien ces amours éperdus  
que si vous retrouviez un jour vos bras perdus  
et qu' à vos pieds tombât votre blanche tunique,  
nos froideurs pâmeraient dans un combat unique,  
et vous m' étaleriez votre ventre indompté,  
pour y dormir un soir comme un amant sculpté !  
*1er mars 1842.*

A VICTOR HUGO 1842

sur ton front brun comme la nuit,  
maître, aucun fil d' argent ne luit,  
et nul décembre sacrilège,  
ne met sa neige.  
Pourtant, dans ton labeur sacré,

tu te vois déjà vénéré,  
ô génie immense et tranquille,  
comme un Eschyle.

p167

à ta lèvre où passe un rayon  
de la charmante illusion,  
la gloire, innocente comme elle,  
tend sa mamelle.  
Tu braves l'oubli meurtrier,  
car l'ombre noire du laurier,  
que rien ne ternit et n'efface,  
est sur ta face.  
Près de toi, sous un clair manteau  
veille la chanteuse érato,  
qui tourmente la sainte lyre  
de son délire ;  
vers Oreste, son louveteau,  
fuyant sous le sombre couteau,  
la tragédie aux yeux de spectre  
conduit électre,  
et se mirant dans tes yeux clairs  
avec sa foudre et ses éclairs,  
la mystérieuse épopée  
tient son épée.  
Ces muses se penchent vers toi  
en te disant : tu seras roi,  
et leurs yeux baignent de lumière  
ta face altière.  
Cependant tu souris au jour !  
Le souffle embrasé de l'amour  
caresse encor de sa brûlure  
ta chevelure ;

p168

ta lèvre, faite pour oser,  
n'a pas épuisé le baiser  
délicieux de la jeunesse,  
cette faunesse,  
et ta joue heureuse, où nul pli  
n'a creusé de sillon pâli,  
peut encore à la Piéride  
s'offrir sans ride.  
Tel celui qu'on divinisa,  
Lyoeus, partait de Nysa,  
enfant encor, jeune et superbe,

la joue imberbe,  
pour dompter l' Inde au ciel de feu,  
qui respire le lotus bleu  
et qui prend les poses subtiles  
de ses reptiles ;  
et qui près des flots radieux  
caresse et nourrit mille dieux,  
parmi ses fleurs où l' écarlate  
partout éclate !  
Mais toi, maître aux vœux absolus,  
tu poursuis une amante plus  
charmante qu' elle, une martyre  
qui nous attire ;  
c' est la vierge à l' œil irrité,  
l' inéluctable vérité  
qui montre sa blancheur d' étoile  
nue et sans voile.

p169

Captive dans la tour d' airain,  
comme une perle en son écrin,  
mille eunuques hideux la gardent  
et la regardent.  
Pour aller jusqu' à sa prison  
qu' on voit au bout de l' horizon,  
il faut franchir des monts, des cimes  
et des abîmes ;  
roi, pour gravir jusqu' à son coeur,  
il faudra terrasser, vainqueur,  
des hydres, des géants colosses,  
de noirs molosses ;  
mais elle tend ses blanches mains  
vers toi, qui viens par ses chemins  
et dont l' armure d' or flamboie  
ivre de joie ;  
et toi, désir âpre et vivant,  
tu ne peux t' arrêter avant  
d' avoir sur sa lèvre farouche  
posé ta bouche !

*janvier 1842.*

à ma mère

*Madame élisabeth Zélie De Banville*

mère, si peu qu' il soit, l' audacieux rêveur  
qui poursuit sa chimère,  
toute sa poésie, ô céleste faveur !  
Appartient à sa mère.

p170

L' artiste, le héros amoureux des dangers  
et des luttes fécondes,  
et ceux qui, se fiant aux navires légers,  
s' en vont chercher des mondes,  
l' apôtre qui parfois peut comme un séraphin  
épeler dans la nue,  
le savant qui dévoile Isis, et peut enfin  
l' entrevoir demi-nue,  
tous ces hommes sacrés, élus mystérieux  
que l' univers écoute,  
ont eu dans le passé d' héroïques aïeux  
qui leur tracent la route.  
Mais nous qui pour donner l' impérissable amour  
aux âmes étouffées,  
devons être ingénus comme à leur premier jour  
les antiques orphées,  
nous qui, sans nous lasser, dans nos coeurs même  
ouvrant  
comme une source vive,  
devons désaltérer le faible et l' ignorant  
pleins d' une foi naïve,  
nous qui devons garder sur nos fronts éclatants,  
comme de frais dictames,  
le sourire immortel et fleuri du printemps  
et la douceur des femmes,  
n' est-ce pas, n' est-ce pas, dis-le, toi qui me vois  
rire aux peines amères,  
que le souffle attendri qui passe dans nos voix  
est celui de nos mères ?

p171

Petits, leurs mains calmaient nos plus vives douleurs,  
patientes et sûres :  
elles nous ont donné des mains comme les leurs  
pour toucher aux blessures.  
Notre mère enchantait notre calme sommeil,  
et comme elle, sans trêve,  
quand la foule s' endort dans un espoir vermeil,  
nous enchantons son rêve.  
Notre mère berçait d' un refrain triomphant  
notre âme alors si belle,  
et nous, c' est pour bercer l' homme toujours enfant  
que nous chantons comme elle.  
Tout poète, ébloui par le but solennel  
pour lequel il conspire,  
est brûlé d' un amour céleste et maternel  
pour tout ce qui respire.

Et ce martyr, qui porte une blessure au flanc  
et qui n' a pas de haines,  
doit cette extase immense à celle dont le sang  
ruisselle dans ses veines.  
ô toi dont les baisers, sublime et pur lien !  
à défaut de génie  
m' ont donné le désir ineffable du bien,  
ma mère, sois bénie.  
Et, puisque celle enfin qui l' a reçu des cieux  
et qui n' est jamais lasse,  
sait encore se faire un joyau précieux  
d' un pauvre enfant sans grâce,

p172

va, tu peux te parer de l' objet de tes soins  
au gré de ton envie,  
car ce peu que je vaux est bien à toi du moins,  
ô moitié de ma vie !  
*février 1842.*

#### CONSEIL

eh bien ! Mêle ta vie à la verte forêt !  
Escalade la roche aux nobles altitudes.  
Respire, et libre enfin des vieilles servitudes,  
fuis les regrets amers que ton coeur savourait.  
Dès l' heure éblouissante où le matin paraît,  
marche au hasard ; gravis les sentiers les plus rudes.  
Va devant toi, baisé par l' air des solitudes,  
comme une biche en pleurs qu' on effaroucherait.  
Cueille la fleur agreste au bord du précipice.  
Regarde l' antre affreux que le lierre tapisse  
et le vol des oiseaux dans les chênes touffus.  
Marche et prête l' oreille en tes sauvages courses ;  
car tout le bois frémit, plein de rythmes confus,  
et la muse aux beaux yeux chante dans l' eau des  
sources.  
*juillet 1842.*

#### LE PRESOIR

p173

*à Auguste Vitu*  
sans doute elles vivaient, ces grappes mutilées  
qu' une aveugle machine a sans pitié foulées !

Ne souffraient-elles pas lorsque le dur pressoir  
a déchiré leur chair du matin jusqu' au soir,  
et lorsque de leur sein, meurtri de flétrissures,  
leur pauvre âme a coulé par ces mille blessures ?  
Les ceps luxuriants et le raisin vermeil  
des coteaux, ces beaux fruits que baisait le soleil,  
sur le sol à présent gisent, cadavre infâme  
d' où se sont retirés le sourire et la flamme !  
Sainte vigne, qu' importe ! à la clarté des cieux  
nous nous enivrerons de ton sang précieux !  
Que le coeur du poète et la grappe qu' on souille  
ne soient plus qu' une triste et honteuse dépouille,  
qu' importe, si pour tous, au bruit d' un chant divin,  
ruisselle éblouissant le flot sacré du vin !  
*mars 1842.*

A AUGUSTE SUPERSAC

Auguste, mon très bon, qui toujours as fléchi  
pour les yeux en amande,  
sais-tu qu' hier matin j' ai beaucoup réfléchi  
et que je me demande  
pourquoi décidément ce monde où nous rions  
a tant de choses sombres,  
et pourquoi Dieu m' a mis que de faibles rayons  
dans un océan d' ombres ?

p174

Pourquoi les champs, les prés, les montagnes, les  
cieux,  
les forêts, les prairies,  
ne sont pas tout soleil, comme ces vases bleus  
pleins de chinoiserie ?  
Pourquoi près de l' éloge, ô mon alter ego !  
Rampe la diatribe,  
près du Musset charmant et du Victor Hugo  
le bourgeois et le scribe ?  
Pourquoi la belle femme incessamment voudra  
être le lot d' un pleutre,  
et pourquoi nous allons étonner Sumatra  
par nos chapeaux de feutre ?  
Pourquoi de la cithare et du haut brodequin  
le trépas se combine,  
et pourquoi c' est toujours ce vieux fat d' Arlequin  
dont s' éprend Colombine ?  
Pourquoi nous achetons avec un vrai transport  
tant de meubles rocaille,  
et pourquoi dans le lit, lorsque l' amour s' endort,

la satiété bâille ?  
Pourquoi tout ce qui brille est, excepté l' argent,  
un bagage inutile ?  
Pourquoi rampe toujours au fond du lac changeant  
quelque hideux reptile ?  
Quand on aurait pu faire un monde jeune et beau  
plein de choses sans voiles,  
où tout serait zéphyr, où tout serait flambeau  
et pensives étoiles !

p175

Où sur des fleuves d' or et sur l' azur sans fin  
des eaux mélancoliques,  
on aurait à son gré l' épaule d' un dauphin  
pour voitures publiques !  
Où, comme telle Agnès avec un seul jupon  
notre terre étant plate,  
on verrait d' ici luire au pays du Japon  
une fleur écarlate !  
Comme on retrancherait le chemin du tombeau,  
ce chemin où nous sommes,  
et qu' en ce pays-là chacun serait très beau,  
les femmes et les hommes,  
l' enfant amour saurait à l' âme de chacun  
souffler ses folles gammes,  
et viendrait caresser d' un céleste parfum  
les hommes et les femmes.  
Au lieu de nos brigands dont le flâneur risqua  
de subir les principes,  
les routes n' auraient plus que des fleurs d' angsoka  
et de larges tulipes.  
On y verrait courir sous leurs diamants lourds,  
et pleines de folie,  
en souliers de satin, en robes de velours,  
Rosalinde et Célie.  
Nous serions leurs amants et leurs amphitryons,  
et pour nos équipages,  
nous autres Orlandos, nous les habillerions  
en casaques de pages.

p176

Alors elles iraient, en pourpoint mi-parti,  
chercher des coupes pleines  
de ce nectar divin, le lacryma-christi,  
qui coulerait aux plaines.  
Et comme elles seraient notre ange, notre amour



et notre page rose,  
elle nous serviraient de compagnons le jour,  
et la nuit d' autre chose.  
Ou bien elles auraient des arcs et des carquois  
en chasseurs d' alouettes,  
nous diraient des chansons, rouleraient de leurs  
doigts  
nos molles cigarettes,  
avec la soie et l' or feraient pour les amants  
de merveilleuses trames,  
déchireraient en bloc nos vers et nos romans  
et brûleraient nos drames.  
J' oubliais de te dire, à ce qu' il me paraît,  
une chose importante !  
Comme ici-bas, chacun, où bon lui semblerait,  
pourrait planter sa tente,  
et libre d' être gueux et de tenir son rang  
sous la tiède atmosphère,  
sans écrire de prose et sans verser de sang  
y vivre à ne rien faire,  
tous les gens que la mort a mis sur les genoux  
et couverts de son aile  
pourraient se réveiller pour goûter avec nous  
cette vie éternelle.

p177

Alors, observateurs, refaisant un travail  
d' époques espacées,  
nous pourrions ce jour-là choisir dans le sérail  
des nations passées ;  
faire avec Cléopâtre, ange, femme et bourreau,  
un gueuleton insigne,  
et, comme Léander, aller chercher Héro  
en nageant comme un cygne ;  
courtiser Messaline, infante aux sens troublés,  
très belle, quoi qu' on fasse,  
ou Camille, aux bras nus, qui courait sur les blés  
sans courber leur surface ;  
avoir ève, Judith, Phèdre, Hélène, Thisbé,  
Suzanne, ce prodige,  
Marion, cette fange où l' or pur est tombé,  
toi, Vénus Callipyge !  
Il me semble que tout serait rare et profond  
dans cette fête énorme,  
et qu' on y trouverait son compte pour le fond  
autant que pour la forme.  
Pourquoi partout le mal vient-il donc à son tour ?  
Près du berceau la tombe,

le borbier près du flot de cristal, le vautour  
auprès de la colombe ?  
Pourquoi l' abîme creux sous le gazon des champs,  
dont nos âmes sont aises ?  
Pourquoi sous les beaux yeux et les limpides chants  
tant de choses mauvaises ?

p178

C' est peut-être que Dieu, qui met le diamant  
dans une pierre close  
et le serpent sous l' herbe, a placé son aimant  
au fond de chaque chose.  
Et, comme en chaque rêve adorable ou fatal,  
en tout ce qui respire,  
c' est toujours sous le bien que se cache le mal,  
et le beau sous le pire ;  
où l' un trouve à plaisir des monstres effrayés  
et des replis sans nombre,  
l' autre voit des gazons et des chemins frayés,  
pleins d' harmonie et d' ombre.  
Ainsi, quand des méchants contre le feu vainqueur  
la colère s' édente,  
nous autres, nous savons au fond de notre coeur  
garder la lampe ardente.  
Qu' ils voient dans l' avenir et couvent dans leur sein  
le malheur et l' envie,  
le calcul soucieux de quelque noir dessein  
qui leur use la vie !  
Mais nous, insoucieux du mal et du tombeau,  
tournons les yeux sans cesse  
vers ce que Dieu jeta de suave et de beau  
parmi notre paresse !  
Les chansons des oiseaux chez nous expatriés,  
les transparentes gazes,  
les tulipes en or, les champs coloriés,  
les caprices des vases,

p179

les lyres, les chansons, les horizons de feu,  
le zéphyr qui se pâme !  
Pourquoi chercher ailleurs l' azur du pays bleu ?  
Nous l' avons dans notre âme.  
*avril 1842.*

LES CAPRICES

*en dizains à la manière de Clément Marot*

*poème i : congé*

çà, qu' on me laisse, amour, petit maraud.  
Va ! Donne-moi la paix ; je veux écrire,  
à la façon de mon aïeul Marot,  
qui dans son temps n' eut jamais de quoi frire,  
quelques dizains, car il est temps de rire.  
Donc, loin de moi le vulgaire odieux !  
Et d' un vaillant effort, s' il plaît aux Dieux,  
j' en veux polir, dans mes rimes hardies,  
autant qu' Homère, esprit mélodieux,  
en son poème a fait de rhapsodies.

*poème ii : le vallon*

dans ce vallon ne cherchez pas des fleurs,  
ou bien un vol d' insectes vers la nue  
ou le babil des oiseaux querelleurs.  
Non, frémissant d' une horreur inconnue

p180

jusqu' en ses os, la terre est toute nue.  
Rien. C' est le deuil, le silence, la mort,  
et sur le sol, par un constant effort,  
les ouragans ont jeté leur ravage ;  
mais sous le vent avide qui le mord,  
ici grandit un lys pur et sauvage.

*poème iii : fête galante*

voilà Silvandre et Lycas et Myrtil,  
c' est aujourd' hui fête chez Cydalise.  
Enchantant l' air de son parfum subtil,  
au clair de lune où tout s' idéalise  
avec la rose Aminthe rivalise.  
Phillis, églé, que suivent leurs amants,  
cherchent l' ombrage et les abris charmants ;  
dans le soleil qui s' irrite et qui joue,  
luttant d' orgueil avec les diamants,  
sur leur chemin le paon blanc fait la roue.

*poème iv : l' étang*

dans la clairière ouverte, un vent d' orage  
passait ; le tremble au doux feuillage blanc  
de sa morsure avait subi l' outrage ;  
dans le miroir sinistre de l' étang  
se reflétait une lueur de sang ;

p181

le sombre ciel d' airain qui brûle et pèse  
couvrait de nuit le chêne et le mélèze ;

l'embrasement et la pourpre des soirs  
parmi cette ombre allumaient leur fournaise,  
et j' entendis chanter les cygnes noirs.

*poème v : les bergers*

Amaryllis rit au pâtre Daphnis,  
tout en courant pour rassembler ses chèvres,  
voici le vieux Damon avec son fils,  
Néère ayant une pomme à ses lèvres,  
et l' air est plein de murmure et de fièvres.  
Le zéphyr passe, heureux d' éparpiller  
les noirs cheveux ; lasse de sommeiller,  
Phyllis accourt vers le chant qui l' attire  
et sous le hêtre on entend gazouiller,  
comme un oiseau, la flûte de Tityre.

*poème vi : Pierrot*

le bon Pierrot, que la foule contemple,  
ayant fini les noces d' Arlequin,  
suit en songeant le boulevard du temple.  
Une fillette au souple casaquin  
en vain l' agace avec son oeil coquin ;  
et cependant mystérieuse et lisse  
faisant de lui sa plus chère délice,  
la blanche lune aux cornes de taureau

p182

jette un regard de son oeil en coulisse  
à son ami Jean Gaspard Deburau.

*poème vii : sérénade*

las ! Colombine a fermé le volet,  
et vainement le chasseur tend ses toiles,  
car la fillette au doux esprit follet,  
de ses rideaux laissant tomber les voiles,  
s' est dérobée, ainsi que les étoiles.  
Bien qu' elle cache à l' amant indigent  
son casaquin pareil au ciel changeant,  
c' est pour charmer cette beauté barbare  
que remuant comme du vif-argent,  
Arlequin chante et gratte sa guitare.

*poème viii : la comédie*

yeux noirs, yeux bleus, cheveux bruns, cheveux d' or,  
beaux chérubins joufflus comme des pommes,  
bouches de rose, amour, espoir, trésor,  
troupeau charmé, fillettes, petits hommes,  
anges et fleurs qu' en souriant tu nommes,  
orgueil humain justement ébloui,  
tous ces bandits à l' oeil épanoui,  
sur leurs fronts purs ayant l' aube éternelle,  
battent des mains au vieux drame inouï

du commissaire et de polichinelle.

p183

*poème ix : bal masqué*

blancs, jaunes, bleus, roses, comme la foudre,  
les débardeurs, farouches escadrons  
de leurs cheveux faisant voler la poudre,  
passent, nombreux comme des moucheron,  
sous l' ouragan des cors et des clairons.  
L' affreux galop furieux se prolonge,  
d' un élan fou dans la clarté se plonge,  
choeur effréné qui jamais ne se rompt,  
et, dans un coin pensif, Gavarni songe  
que tout ce peuple est sorti de son front.

*poème x : parade*

la saltimbanque aux yeux pleins de douceur  
frappe et meurtrit les cymbales sonores.  
Son front, semé de taches de rousseur,  
est plus brûlé que les rivages mores  
t rouge encor du baiser des aurores.  
Charmante, elle a des bijoux de laiton ;  
pour égayer son maillot de coton,  
elle a brodé sur sa jupe une guivre ;  
ses cheveux, noirs comme le Phlégéon,  
sont enfermés dans un cercle de cuivre.

p184

*poème xi : enfin Malherbe vint...*

c' était l' orgie au Parnasse, la muse  
qui par raison se plaît à courir vers  
tout ce qui brille et tout ce qui l' amuse,  
éparpillait les rubis dans ses vers.  
Elle mettait son laurier de travers.  
Les bons rythmeurs, pris d' une frénésie,  
comme des dieux gaspillaient l' ambrosie ;  
tant qu' à la fin, pour mettre le holà  
Malherbe vint, et que la poésie,  
en le voyant arriver, s' en alla.

*poème xii : Heine*

comme Phoebos, après l' avoir branché,  
Heine toujours portait la peau sanglante  
d' un Marsyas qu' il avait écorché.  
Pour un amant de la rime galante  
cette manière est un peu violente.  
ô noirs pavots ! Horrible floraison !  
Mais le satyre à la comparaison

ne peut gagner, s' il entreprend la lutte,  
et les porteurs de lyre ont eu raison  
en écorchant le vain joueur de flûte.

p185

*poème xiii : les parias*

oh ! Je voudrais sur leur front innocent  
baiser tous ceux qu' on raille et qu' on opprime !  
Dieux ! Apporter le malheur en naissant !  
Toi qui sais tout, mystérieuse rime,  
dis-moi pourquoi la tendresse est un crime.  
La terre noire à l' homme triste et vain  
prodigue tout, les blés d' or, le doux vin ;  
mais qu' elle fut une amère nourrice,  
l' inépuisable aïeule au flanc divin,  
pour l' âne triste et pour le doux Jocrisse !

*poème xiv : trumeau*

dans un panneau de la chambre à coucher,  
je me rappelle encore une Diane  
au sein charmant, caprice de Boucher.  
Un flot d' amours chasseurs en caravane  
sourit aux lys de sa chair diaphane ;  
à son front pur étincelle un croissant,  
et, sur le bord d' un ruisseau caressant,  
on voit briller, nonchalamment jetée,  
sous un rayon de lune éblouissant,  
la cuisse blanche et de rose fouettée.

p186

*poème xv : les roses*

lorsque le ciel de saphir est en feu,  
lorsque l' été de son haleine touche  
la folle nymphe amoureuse, et par jeu  
met un charbon rougissant sur sa bouche ;  
quand sa chaleur dédaigneuse et farouche  
fait tressaillir le myrte et le cyprès,  
on sent brûler sous ses magiques traits  
des fronts blêmis et des lèvres décloses  
et le riant feuillage des forêts,  
et vous aussi, coeurs enflammés des roses !

*poème xvi : Impéria*

aux longs baisers offrant sa joue imberbe,  
sous les lambris du palais Doria,  
un tout jeune homme en fleur, pâle et superbe,  
est aux genoux charmants d' Impéria,  
tenant ses mains qu' amour coloria.

Dans les langueurs d' une molle paresse,  
il sait ravir la grande enchanteresse ;  
la profondeur vague de l' océan  
en sa prunelle où rit une caresse  
joue, orgueilleuse et folle, et c' est don Juan.

p187

*poème xvii : le lilas*

ô floraison divine du lilas,  
je te bénis, pour si peu que tu dures !  
Nos pauvres coeurs de souffrir étaient las :  
enfin l' oubli guérit nos peines dures.  
Enivrez-nous, fleurs, horizons, verdurees !  
Le clair réveil du matin gracieux  
charme l' azur irradié des cieux ;  
mai fleurissant cache les blanches tombes,  
tout éclairé de feux délicieux,  
et l' air frémit, blanc des vols de colombes.

*poème xviii : Hamlet*

oh ! Tu pouvais porter la noble armure  
et, blond héros, faucher au grand soleil  
tes ennemis, comme une moisson mûre,  
et resplendir, aux dieux même pareil,  
dans la poussière et dans le sang vermeil.  
Et cependant, enfant sevré de gloire,  
tu sens courir dans la nuit dérisoire,  
sur ton front pâle, aussi blanc que du lait,  
ce vent qui fait voler ta plume noire  
et te caresse, Hamlet, ô jeune Hamlet !

p188

*poème xix : la forêt*

enfuyons-nous, mes amis ! Se peut-il  
qu' à ces bourgeois le destin nous condamne ?  
Allons revoir, dans le rêve subtil  
où son amant se fait gratter le crâne,  
Titania baisant la tête d' âne.  
Partons, avec nos appâts d' oiseleurs !  
Cherchons les doux sommeils ensorceleurs ;  
allons au bois riant où Puck s' attarde,  
voir Fleur Des Pois et sur son lit de fleurs  
Bottom, avec Monsieur Grain De Moutarde.

*poème xx : Chérubin*

ô Chérubin ! Jeunesse, extase, amour,  
toi qu' en jouant Rosine déshabille,  
tu t' éveillais et tu riais au jour,

et tu suivais, bel ange aux airs de fille,  
affrîolé par sa noire mantille,  
Fanchette ou bien Madame Figaro.  
Tu t'enivrais de l'odeur du sureau,  
puis tu posais ton front blanc sur les marbres,  
et tu venais comme un petit chevreau,  
mordre les fleurs et l'écorce des arbres !

p189

*poème xxi : aveu*

tes folles dents sont cruelles, dit-on,  
mais je te crois mieux qu'un docteur en chaire.  
égorge-moi d'ailleurs, je suis mouton,  
je suis gibier ; chasserresse ou bouchère  
comme on voudra, ta guenille m'est chère.  
à manier les ciseaux, Dalila,  
tu fus experte, et le sang ruissela  
pour tes beaux yeux sous les murs de Pergame,  
je le sais bien ; mais quand tu n'es pas là,  
comme on s'ennuie, ô femme ! Femme ! Femme !

*poème xxii : Palinodie*

oui, j'ai menti comme tous mes collègues !  
Pour faire voir ma bravoure à crédit,  
je t'ai crié : va ! Fuis ! Tire tes grègues !  
Je t'ai chassé, pauvre petit bandit :  
mais bah ! Mettons que je n'avais rien dit.  
Prends, si tu veux, la poudre d'escampette,  
lève le camp sans tambour ni trompette,  
je saurai bien te suivre, si tu fuis :  
car, en effet, comme dit le poète,  
méchant amour, de ta suite, j'en suis !

p190

*poème xxiii : le divan*

dans le boudoir où pareils à des strophes  
sont mariés les superbes accords  
des lourds tapis et des sombres étoffes,  
l'obscurité de ces profonds décors  
brille et s'allume au flamboiement des ors.  
Jeanne est couchée au milieu des fleurs rares ;  
et cependant que ses bijoux barbares  
dans cette nuit jettent des feux sanglants,  
sur les coussins ornés de fleurs bizarres  
un doux rayon fait briller ses pieds blancs.

*poème xxiv : sagesse*

sur ce divan couvert d'amples fourrures,



comme un guerrier vainqueur des sarrasins  
je me repose, en fermant les serrures,  
puisque j' ai fait mes vingt-quatre dizains.  
Muse au beau front couronné de raisins,  
ô Thalia, narguons les élégies !  
Oui, je veux fuir (ce sont là mes orgies)  
tous les bourgeois, pendant un jour entier ;  
j' allumerai des feux et des bougies,  
et je lirai les strophes de Gautier.  
*juillet 1842.*

A MADAME CAROLINE ANGEBERT

p191

chanter, mais dans le soir sonore  
et pour ses amis seulement,  
fuir le bruit qui nous déshonore  
et le vil applaudissement ;  
brûler, mais conserver sa flamme  
pour le seul but essentiel,  
être cette espérance, une âme  
qui chaque jour s' emplit de ciel ;  
avec une pensée insigne  
qui vous berce dans ses éclairs,  
vivre, blanche comme le cygne  
parmi les flots dorés et clairs ;  
ne rien chercher que la lumière,  
s' envoler toujours loin du mal  
sur les ailes de la prière,  
jusqu' au glorieux idéal ;  
sentir l' ode au grand vol qui passe  
en ouvrant ses ailes sans bruit,  
mais ne lui parler qu' à voix basse  
dans le silence et dans la nuit ;  
rappeler sa pensée errante  
dans les pourpres de l' horizon ;  
être cette fleur odorante  
qui se cache dans le gazon ;

p192

telle est votre gloire secrète,  
esprit de flammes étoilé,  
dont l' inspiration discrète  
fait tressaillir un luth voilé !  
Ah ! Que la grande poëtesse,

devant les vastes flots déserts  
maudissant la bonne déesse,  
jette sa plainte dans les airs !  
Que la douloureuse Valmore,  
en arrachant l' herbe et les fleurs,  
montre à l' insoucieuse aurore  
ses beaux yeux brûlés par les pleurs !  
Mais celle qui pourrait comme elles  
suivre le grand aigle irrité,  
et qui domptant ses maux rebelles  
se résigne à l' obscurité,  
celle-là, guérie en ses veines,  
sent le calme victorieux  
triompher des angoisses vaines ;  
et ces êtres mystérieux  
dont l' invincible souffle enchante  
ce qui vit et ce qui fleurit,  
disent entre eux lorsqu' elle chante :  
écoutons-la, c' est un esprit.  
*avril 1842.*

AUX AMIS DE PAUL

p193

ô seigneur ! Que fais-tu des voix et des yeux d' ombre  
et des pleurs à genoux !  
La nuit silencieuse avec son aile sombre  
a passé devant nous.  
Hier, nous étions tous réunis, jeunes hommes  
aux rêves palpitants,  
gais, faisant rayonner sur la route où nous sommes  
la foi de nos vingt ans ;  
sages bohémiens aux colères frivoles,  
aimant au jour le jour,  
et ne disant jamais que de bonnes paroles  
d' espérance ou d' amour.  
Et cependant, au lieu d' échanger sans mystère  
mille riants propos,  
nous avons tous le front incliné vers la terre  
dans un morne repos.  
C' est que la terre, hélas ! Cet asile et ce havre  
de plaines et de monts,  
venait, hier encor, d' engloutir un cadavre  
de ceux que nous aimons ;  
c' est qu' il faut ici-bas que l' heureuse promesse  
n' ait pas de lendemain,  
et qu' il dort maintenant, l' ami plein de jeunesse

qui nous serrait la main !

p194

Il dort comme autrefois, mais c' est sous une pierre  
que fouleront nos pas,  
et la nuit l' enveloppe, et sa jeune paupière  
ne se rouvrira pas !  
Et quand les fleurs de mai fleuriront sous la glace  
pour une autre saison,  
sur la terre foulée et sur la même place  
renaîtra le gazon.  
Alors tout sera dit. Parmi les rameaux d' arbre  
et les touffes de fleurs  
les regards du passant verront à peine un marbre  
taché de quelques pleurs.  
Alors, sans y penser davantage, la foule  
aux regards effrayés  
suivra docilement le ruisseau qui s' écoule  
dans les chemins frayés.  
Mais nous qui savons tous combien son cher sourire  
fut charmant et vainqueur,  
et qui dans son regard avons toujours vu luire  
un reflet de son coeur,  
soit que la joie à flots verse dans nos poitrines  
ses trésors épanchés,  
ou que l' ennui morose et les tristes ruines  
courbent nos fronts penchés,  
nous dirons à la mort : pourquoi donc sous ton aile  
as-tu mis le meilleur  
de ceux qui nous prenaient une part fraternelle  
de joie et de douleur ?

p195

Paul qui sentait jadis de chauds baisers de flamme  
sur son front jeune et beau,  
n' a pour le caresser à présent, corps sans âme,  
que le ver du tombeau.  
Oh ! N' éprouve-t-il pas dans un terrible songe  
mille frissons nerveux,  
quand l' insecte, caché dans son orbite, ronge  
son crâne sans cheveux !  
Et pensant à sa vie, à l' aurore si brève  
qui sur son front a lui,  
nous baisserons la tête, et comme dans un rêve  
nous pleurerons sur lui.  
Car il était de ceux pour qui la vie est douce

et sur qui cette mer  
qu' un ouragan sur nous incessamment repousse,  
n' a rien laissé d' amer.  
Eh bien ! En regardant ceux qui vivent ou meurent,  
ces destins répartis,  
Dieu sait ceux qu' il faut plaindre, ou bien ceux qui  
demeurent  
ou ceux qui sont partis !  
Car tandis qu' ici-bas des mains impérieuses  
bâillonnent tous nos chants,  
et qu' il nous faut lutter contre les voix rieuses  
et les hommes méchants ;  
quand nous cueillons la fleur ou l' amante profane  
avec un doux serment,  
et lorsque sur nos coeurs la fleur rose se fane  
et que la lèvre ment ;

p196

quand versant les trésors dont notre âme est si  
pleine,  
dans le riant matin  
nous marchons, à travers une sinistre plaine,  
vers le but si lointain,  
lui que nous croyons voir, ô folle rêverie !  
D' un oeil épouvanté,  
goûte suavement sans que rien le varie,  
le repos si vanté.  
Les bruits que font ici les hommes et les choses  
battus par leurs destins,  
ne parviennent là-bas qu' à travers mille roses,  
comme des chants lointains.  
Lui que nous croyons voir, ô folle rêverie !  
Goûte suavement sans que rien le varie,  
le repos si vanté.  
Les bruits que font ici les hommes et les choses  
battus par leurs destins,  
ne parviennent là-bas qu' à travers mille roses,  
comme des chants lointains.  
Et l' âme délivrée, auguste soeur des vierges,  
être immatériel,  
vole, blanche, à travers les draps noirs et les  
cierges,  
vers les palais du ciel !  
Car ils avaient raison, ces sages aux longs jeûnes  
qui sous un ciel de feu  
disaient : tout est néant, et ceux qui meurent jeunes  
sont les aimés de Dieu !  
*mai 1842.*

## SIESTE

la sombre forêt, où la roche  
est pleine d' éblouissements  
et qui tressaille à mon approche,  
murmure avec des bruits charmants.

p197

Les fauvettes font leur prière ;  
la terre noire après ses deuils  
refleurit, et dans la clairière  
je vois passer les doux chevreuils.  
Voici la caverne des fées  
d' où fuyant vers le bleu des cieux,  
montent des chansons étouffées  
sous les rosiers délicieux.  
Je veux dormir là toute une heure  
et goûter un calme sommeil,  
bercé par le ruisseau qui pleure  
et caressé par l' air vermeil.  
Et tandis que dans ma pensée  
je verrai, ne songeant à rien,  
une riche étoffe tissée  
par quelque rêve aérien,  
peut-être que sous la ramure  
une blanche fée en plein jour  
viendra baiser ma chevelure  
et ma bouche folle d' amour.  
*avril 1842.*

## SOUS BOIS

à travers le bois fauve et radieux,  
récitant des vers sans qu' on les en prie,  
vont, couverts de pourpre et d' orfèvrerie,  
les comédiens, rois et demi-dieux.

p198

Hérode brandit son glaive odieux ;  
dans les oripeaux de la broderie,  
Cléopâtre brille en jupe fleurie  
comme resplendit un paon couvert d' yeux.  
Puis, tout flamboyants sous les chrysolithes,  
les bruns Adonis et les Hippolytes  
montrent leurs arcs d' or et leurs peaux de loups.  
Pierrot s' est chargé de la dame-jeanne.

Puis après eux tous, d' un air triste et doux  
viennent en rêvant le poète et l' âne.  
*26 janvier 1842.*

#### O JEUNE FLORENTINE

ô jeune Florentine à la prunelle noire,  
beauté dont je voudrais éterniser la gloire,  
vous sur qui notre maître eût jeté plus de lys  
que devant Galatée ou sur Amaryllis,  
vous qui d' un blond sourire éclairez toutes choses  
et dont les pieds polis sont pleins de reflets roses,  
hier vous étiez belle, en quittant votre bain,  
à tenter les pinceaux du bel ange d' Urbin.  
ô colombe des soirs ! Moi qui vous trouve telle  
que j' ai souvent brûlé de vous rendre immortelle,  
si j' étais Raphaël ou Dante Alighieri  
je mettrais des clartés sur votre front chéri,  
et des enfants riants, fous de joie et d' ivresse,  
planeraient, éblouis, dans l' air qui vous caresse.  
Si Virgile, ô diva ! M' instruisait à ses jeux,  
mes chants vous guideraient vers l' Olympe neigeux

p199

et l' on y pourrait voir sous les rayons de lune,  
près de la vénus blonde une autre vénus brune.  
Vous fouleriez ces monts que le ciel étoilé  
regarde, et sur le blanc tapis inviolé  
qui brille, vierge encor de toute flétrissure,  
les grâces baiseraient votre belle chaussure !  
*mai 1832.*

#### EN HABIT ZINZOLIN

*poème i : rondeau, à églé*  
entre les plis de votre robe close  
on entrevoit le contour d' un sein rose,  
des bras hardis, un beau corps potelé,  
suave, et dans la neige modelé,  
mais dont, hélas ! Un avare dispose.  
Un vieux sceptique à la bile morose  
médite de vous et blasphème, et suppose  
qu' à la nature un peu d' art s' est mêlé  
entre les plis.

p200

Moi, qu' éblouit votre fraîcheur éclore,  
je ne crois pas à la métamorphose.  
Non, tout est vrai ; mon coeur ensorcelé  
n' en doute pas, blanche et rieuse églé,  
quand mon regard, comme un oiseau, se pose  
entre les plis.

*poème ii : triolet, à Philis*

si j' étais le zéphyr ailé,  
j' irais mourir sur votre bouche.  
Ces voiles, j' en aurais la clé  
si j' étais le zéphyr ailé.  
Près des seins pour qui je brûlai  
je me glisserais dans la couche.  
Si j' étais le zéphyr ailé,  
j' irais mourir sur votre bouche.

*poème iii : rondeau à Ismène*

oui, pour le moins, laissez-moi, jeune Ismène,  
pleurer tout bas ; si jamais, inhumaine,  
j' osais vous peindre avec de vrais accents  
le feu caché qu' en mes veines je sens,  
vous gémiriez, cruelle, de ma peine.

p201

Par ce récit, l' aventure est certaine,  
je changerais en amour votre haine,  
votre froideur en désirs bien pressants,  
oui, pour le moins.  
échevelée alors, ma blonde reine,  
vos bras de lys me feraient une chaîne,  
et les baisers des baisers renaissants  
m' enivreraient de leurs charmes puissants ;  
vous veilleriez avec moi la nuit pleine,  
oui, pour le moins.

*poème iv : triolet, à Amarante*

je mourrai de mon désespoir  
si vous n' y trouvez un remède.  
Exilé de votre boudoir,  
je mourrai de mon désespoir.  
Pour votre toilette du soir  
bien heureux celui qui vous aide !  
Je mourrai de mon désespoir  
si vous n' y trouvez un remède.

*poème v : rondeau redoublé, à Sylvie*

je veux vous peindre, ô belle enchanteresse,  
dans un fauteuil ouvrant ses bras dorés,  
comme Diane, en jeune chasserresse,  
l' arc à la main et les cheveux poudrés.

Sur les rougeurs d' un ciel aux feux pourprés  
 quelquefois passe un voile de tristesse,  
 voilà pourquoi, lorsque vous sourirez,  
 je veux vous peindre, ô belle enchanteresse !  
 Vous serez là, frivole et charmeresse,  
 parmi les fleurs des jardins adorés  
 où doucement le zéphyr vous caresse  
 dans un fauteuil ouvrant ses bras dorés.  
 Auprès de vous, madame, vous aurez  
 le lévrier qui folâtre et se dresse,  
 et le carquois plein de traits désœuvrés,  
 comme Diane en jeune chasseresse.  
 Mais n' allez pas, fugitive déesse,  
 chercher, pieds nus, par les bois et les prés  
 un berger grec, et pâlir de tendresse,  
 l' arc à la main et les cheveux poudrés.  
 Heureusement le cadre d' or qui blesse  
 vous retiendra dans ses bâtons carrés,  
 et sauvera votre antique noblesse  
 d' enlèvements trop inconsidérés.  
 Je veux vous peindre.

*poème vi : madrigal, à Clymène*

quoi donc ! Vous voir et vous aimer  
 est un crime à vos yeux, Clymène,  
 et rien ne saurait désarmer  
 cette rigueur plus qu' inhumaine !

Puisque la mort de tout regret  
 et de tout souci nous délivre,  
 j' accepte de bon coeur l' arrêt  
 qui m' ordonne de ne plus vivre.  
*poème vii : rondeau redoublé, à Iris*  
 quand vous venez, ô jeune beauté blonde,  
 par vos regards allumer tant de feux,  
 on pense voir Cypris, fille de l' onde,  
 épanouir et les ris et les jeux.  
 Chacun, épris d' un désir langoureux,  
 souffre une amour à nulle autre seconde,  
 et lentement voit s' entr' ouvrir les cieux  
 quand vous venez, ô jeune beauté blonde !  
 S' il ne faut pas que votre chant réponde  
 un mot d' amour à nos chants amoureux,  
 pourquoi, déesse à l' âme vagabonde,  
 par vos regards allumer tant de feux ?  
 Laissez au vent flotter ces doux cheveux



et découvrez cette gorge si ronde,  
si jusqu' au bout il vous plaît qu' en ces lieux  
on pense voir Cypris, fille de l' onde.  
Car chacun boit à sa coupe féconde  
lorsqu' elle vient à l' Olympe neigeux  
sur les lits d' or que le plaisir inonde  
épanouir et les ris et les jeux.

p204

Donc, allégez ma souffrance profonde.  
C' est trop subir un destin rigoureux ;  
craignez, Iris, que mon coeur ne se fonde  
à ces rayons qui partent de vos yeux  
quand vous venez !

*poème viii : madrigal, à Glycère*

oui, vous m' offrez votre amitié,  
pour tous les maux que je vous conte,  
mais quoi ! C' est trop peu de moitié,  
Glycère, et je n' ai pas mon compte.

Je soupire, et vous en retour  
vous me payez d' une chimère.  
Pourquoi si mal traiter l' amour ?  
Ah ! Vous êtes mauvaise mère !

*juin 1842.*

A UNE MUSE FOLLE

allons, insoucieuse, ô ma folle compagne,  
voici que l' hiver sombre attriste la campagne,  
rentrons fouler tous deux les splendides coussins ;  
c' est le moment de voir le feu briller dans l' âtre ;  
la bise vient ; j' ai peur de son baiser bleuâtre  
pour la peau blanche de tes seins.

p205

Allons chercher tous deux la caresse frileuse.  
Notre lit est couvert d' une étoffe moelleuse ;  
enroule ma pensée à tes muscles nerveux ;  
ma chère âme ! Trésor de la race d' Hélène,  
verse autour de mon corps l' ambre de ton haleine  
et le manteau de tes cheveux.

Que me fait cette glace aux brillantes arêtes,  
cette neige éternelle utile à maints poètes  
et ce vieil ouragan au blasphème hagard ?  
Moi, j' aurai l' ouragan dans l' onde où tu te joues,  
la glace dans ton coeur, la neige sur tes joues,

et l' arc-en-ciel dans ton regard.  
Il faudrait n' avoir pas de bonnes chambres closes,  
pour chercher en janvier des strophes et des roses.  
Les vers en ce temps-là sont de méchants fardeaux.  
Si nous ne trouvons plus les roses que tu sèmes,  
au lieu d' user nos voix à chanter des poèmes,  
nous en ferons sous les rideaux.  
Tandis que la Naïade interrompt son murmure  
et que ses tristes flots lui prêtent pour armure  
leurs glaçons transparents faits de cristal ouvré,  
échevelés tous deux sur la couche défaite,  
nous puiserons les vins, pleurs du soleil en fête,  
dans un grand cratère doré.  
à nous les arbres morts luttant avec la flamme  
les tapis variés qui réjouissent l' âme,  
et les divans, profonds à nous anéantir !  
Nous nous préserverons de toute rude atteinte  
sous des voiles épais de pourpre trois fois teinte  
que signerait l' ancienne Tyr.

p206

à nous les lambris d' or illuminant les salles,  
à nous les contes bleus des nuits orientales,  
caprices pailletés que l' on brode en fumant,  
et le loisir sans fin des molles cigarettes  
que le feu caressant pare de collerettes  
où brille un rouge diamant !  
Ainsi pour de longs jours suspendus notre lyre ;  
aimons-nous ; oublions que nous avons su lire !  
Que le vieux goût romain préside à nos repas !  
Apprenons à nous deux comme il est bon de vivre,  
faisons nos plus doux chants et notre plus beau livre,  
le livre que l' on n' écrit pas.  
Tressaille mollement sous la main qui te flatte.  
Quand le tendre lilas, le vert et l' écarlate,  
l' azur délicieux, l' ivoire aux fiers dédains,  
le jaune fleur de soufre aimé de Véronèse  
et le rose du feu qui rougit la fournaise  
éclateront sur les jardins,  
nous irons découvrir aussi notre Amérique !  
L' Eldorado rêvé, le pays chimérique  
où l' Ondine aux yeux bleus sort du lac en songeant,  
où pour Titania la perle noire abonde,  
où près d' Hérodiade avec la fée Habonde  
chasse Diane au front d' argent !  
Mais pour l' heure qu' il est, sur nos vitres gothiques  
brillent des fleurs de givre et des lys fantastiques ;  
tu soupîres des mots qui ne sont pas des chants,

et tes beaux seins polis, plus blancs que deux étoiles,  
ont l' air, à la façon dont ils tordent leurs voiles,  
de vouloir s' en aller aux champs.

p207

Donc, fais la révérence au lecteur qui savoure  
peut-être avec plaisir, mais non pas sans bravoure,  
tes délires de muse et mes rêves de fou,  
et, comme en te courbant dans un adieu suprême,  
jette-lui, si tu veux, pour ton meilleur poème,  
tes bras de femme autour du cou !  
*janvier 1842.*

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)